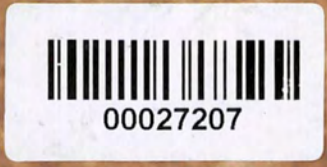
R R. c. 17



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 March, 2016

DE

MACHIAVEL.

Les formalités voulues par les lois ayant été remplies, je poursuivrai les contrefacteurs suivant toute leur rigueur.

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET.

00027207

MACHIAVEL

ET

DE L'INFLUENCE DE SA DOCTRINE

SUR LES OPINIONS,

LES MŒURS ET LA POLITIQUE DE LA FRANCE

PENDANT LA RÉVOLUTION.

PAR M. MAZERES.

« Il y a des causes générales, soit morales, soit physiques, qui agissent dans chaque monarchie, l'élèvent, la maintiennent, ou la précipitent. »

MONTESQUIEU.

S 27207 ac

A PARIS,

CHEZ PILLET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE CHRISTINE, N° 5.

1816.

Ref Fr 923.245
320.944 Mac / Maz / De-M
23207

PRÉFACE.

« Tacite a fait des romans, Gibbon » est un clabaudeur, Machiavel est le » seul livre qu'on puisse lire. » Voilà, si l'on en croit l'*Histoire de l'Ambassade en Pologne*, comment s'exprimait Bonaparte. L'admiration presque exclusive que suppose pour Machiavel une semblable profession de foi, selon toutes les apparences, n'a pas dû rester stérile: il est probable du moins que le disciple s'est empressé de consacrer, dans son Gouvernement, les axiômes d'un aussi grand maître. Si cela est, comme il n'est guère permis d'en douter, le bréviaire politique où puisa l'homme qui nous

gouverna pendant quinze ans, doit être piquant à parcourir.

Je l'avouerai cependant, l'assertion garantie par M. de Pradt ne m'a rien appris : Bonaparte n'avait pas besoin de s'expliquer avec tant de franchise pour prouver que l'auteur du *Prince* fut toujours son guide. J'en avais la conviction long-tems avant d'en avoir la preuve : mon ouvrage, commencé en Italie, repose même, en grande partie, sur des observations auxquelles cette preuve de fait n'a pas ajouté depuis le moindre degré d'évidence. Au surplus, que l'homme qui reprochait à Tacite d'avoir calomnié Néron, ne pût lire que Machiavel, cela paraît tout simple. Le premier de ces deux aveux ayant été fait très-publiquement, je ne doute nullement que M. de Pradt n'ait reçu la confidence du second. Cependant, de crainte de trop prévenir une certaine classe de lec-

teurs contre l'écrivain dont Bonaparte s'est si franchement déclaré l'apologiste, je me hâte d'annoncer que quiconque a bien étudié Machiavel, doit avoir trouvé deux hommes en lui : l'homme de génie, et l'homme séduit, égaré, corrompu par la doctrine même dont il ouvrit école. Sous le premier rapport, il est digne de toute notre admiration : sa profondeur, sa sagacité sont vraiment étonnantes; mais, sous le second, il me paraît avoir causé, par ses funestes erreurs, des maux que ne compenseront peut-être jamais les vérités importantes semées dans ses ouvrages.

DE

MACHIAVEL

MACHIAVEL, de tous les écrivains célèbres le plus connu sur parole, est celui dont on connaît le moins les ouvrages. En vain ses éditeurs et ses traducteurs ont-ils essayé de le justifier de sa mauvaise réputation, le vulgaire, malgré tant d'apologies intéressées, a fait de son nom un adjectif, pour caractériser une corruption systématique mise franchement à découvert dans des traités *ex professo*. Le vulgaire n'est-il en cela que l'exécuteur aveugle de la justice des siècles? Les éditeurs, de leur côté, ne sont-ils pas aveuglés par cet esprit de partialité dont on ne se défend pas toujours dans leur position? C'est ce que je me propose d'examiner. Dans l'examen que je ferai ensuite pour prouver l'influence de sa doctrine sur nos mœurs actuelles, les hommes instruits eux-mêmes, mais qui n'ont pas médité ses

ouvrages, étonnés sans doute de la quantité de levains dangereux transportés de sa théorie dans la révolution française et combinés avec ses plus funestes élémens, conviendront que les résultats de cette fusion sont conformes à la nature de son double principe.

Les questions que je me propose de traiter ne sont rien moins qu'oiseuses. La dernière surtout, dont la solution nous montrerait l'influence de Machiavel sur nos mœurs actuelles, me paraît d'une importance majeure, et par les vérités de détail qui peuvent en jaillir, et par le résultat instructif qui, à mes yeux du moins, paraît en découler. *Il n'y a pas de gouvernement dont l'opinion ne soit la force principale*, a dit Hume. La maxime une fois admise, et personne, je pense, ne la contestera, l'on conviendra que tout gouvernement, puisqu'il ne pourrait en punir les écarts, doit en surveiller la source, et combattre les maximes coupables ou les théories criminelles au moyen desquelles on chercherait à la pervertir.

Montesquieu, de l'autorité duquel j'aime à m'appuyer dès mon début, en disant : « Je

» crois que la secte d'Epicure, qui s'in-
» troduisit à Rome sur la fin de la républi-
» que, contribua beaucoup à gâter le cœur
» et l'esprit des Romains, » a ainsi reconnu le danger des théories immorales, plus funestes, sans contredit, que des exemples d'immoralité. La France ne roule peut-être, depuis vingt ans, dans un cercle de maux que parce que, depuis cette époque, on y proclame hautement le divorce de la politique et de la morale comme nécessaire; et que le peuple, victime d'une opinion corruptrice et corrompue, répète naïvement cet axiôme funeste né du machiavélisme : *Il n'y a point de crimes en politique;* axiôme que consacra malheureusement son dernier gouvernement, en ces termes : *Tout ce que la politique commande, la justice l'autorise.*

Il ne faut pas se le dissimuler : consacrer en droit un ordre de choses condamné par la conscience, c'est lui donner seulement de nouvelles racines et de nouveaux appuis. Il n'y a qu'à voir ce qui en est résulté : la politique, une fois dégagée des freins, peut être, devrais-je dire des lisières de la mo-

rale, est devenue une science pleine d'incertitudes et d'ambiguités, où les démagogues, les tyrans et les ambitieux de tout genre ont puisé des armes tour-à-tour offensives et défensives. Les succès obtenus, non par l'influence, mais pendant la vogue d'une doctrine si féconde en déceptions et en malheurs, ayant semblé la justifier un instant, son poison, d'abord inaperçu, a pénétré partout. La corruption a reflué sur les mœurs; et de ce cercle vicieux ont fait éruption les maux dont la France, son principal foyer, se trouve aujourd'hui victime : cette politique a ainsi gâté l'esprit et le cœur des Français, comme la doctrine d'Epicure avait gâté l'esprit et le cœur des Romains. Est-ce à Machiavel que sont dus de si funestes résultats? On ne varie à cet égard que parce qu'on ne connaît pas assez ses ouvrages.

Ses accusateurs et ses défenseurs, quoique d'accord sur ses talens, n'ont la même unanimité ni sur ses vues ni sur son caractère; les derniers même diffèrent entre eux sur les moyens de le défendre. Selon ses accusateurs, il a fait du génie, que personne ne

lui conteste, l'abus le plus criminel ; il a commis un véritable sacrilége, en profanant ce présent divin, dont la nature, par une de ses plus funestes méprises, l'avait si richement doté. Selon ses panégyristes, au contraire, c'est un citoyen vertueux, un ami zélé de sa patrie, un écrivain sagace et profond ; mal lu, mal compris, mal interprété, dont les vues politiques, fondées sur les leçons de l'histoire, se dérobent à des yeux superficiels. Lui reproche-t-on quelques-unes de ces maximes dans lesquelles il professe sans restrictions, sans voile et sans pudeur, la science, les perfidies et les combinaisons de la plus exécrable tyrannie, ces derniers se divisent alors : les uns, en les commentant à leur gré, en voient le venin dans la manière seule de les interpréter ; les autres, convenant avec franchise de ce qu'elles ont d'odieux en apparence, trouvent, dans le but caché de l'auteur, les preuves de son innocence. Il a voulu, disent-ils, montrer la tyrannie dans toute son horreur, pour apprendre aux peuples à la détester ; et dans toutes ses combinaisons, pour leur apprendre en même tems à s'y soustraire.

On ne conçoit pas d'abord comment un homme de sa trempe a pu laisser l'opinion dans une pareille indécision. Dès que le tems a placé à-peu-près à leur véritable rang tous les écrivains connus, dès qu'il en a même vengé plusieurs des injustices de leur siècle, pourquoi Machiavel n'est-il pas définitivement jugé? Pourquoi ne le connaît-on vaguement qu'à titre de corrupteur de la morale? Pourquoi conserve-t-il enfin parmi les Italiens eux-mêmes tant d'admirateurs sur parole, et si peu de lecteurs?

En reprochant à ses compatriotes une indifférence dont j'ai souvent été frappé en Italie, je ne suis en cela que l'écho d'un de leurs plus célèbres écrivains. « Pendant sa » vie, » dit Alfieri, son admirateur passionné, « il fut peu considéré, peu lu, » encore moins compris et médité. Après » sa mort, ses ouvrages et lui restèrent plus » discrédités encore.(1) » Ailleurs il ajoute: « L'Italie moderne, modèle de tout genre

(1) Poco fu egli considerato, e poco letto, e assai

» de servitude, n'estime et ne connaît pas » même le seul philosophe politique qu'elle » ait eu jusqu'à présent. (1) » Ailleurs enfin il l'appelle divin, *il divino Machiavello.*

Il faut en convenir, ces jugemens contradictoires, ces opinions divergentes, ces éloges d'une part, et ces reproches de l'autre, sans caractériser Machiavel, le présentent cependant à nos regards comme un homme extraordinaire. Avec un mérite vulgaire, on n'excite pas de si longues controverses, on ne divise pas ainsi les hommes éclairés de tous les siècles et de toutes les nations; et lorsque le public, d'accord sur de grands talens, discute seulement sur leur direction plus ou moins morale, il y a tout à parier qu'un écrivain capable d'agiter si fortement les esprits mérite d'être approfondi.

---

meno meditato e inteso finch' egli visse: dopo morto rimase assai screditato ed egli ed il suo libro.

Del Principe et delle Lettere.

(1) La moderna Italia, in ogni servire maestra, il solo vero filosofo politico ch' ella abbia avuto finora non lo conosce ne stima.

Del Principe et delle Lettere.

Avant d'avoir été condamné par l'inquisition, sous le pape Clément VIII (1), Machiavel, quoique mort depuis près de soixante ans, comptait déjà des adversaires en Italie. Long-tems après ce genre de flétrissure, bien plus puissant alors que de nos jours, la lutte s'engagea de nouveau entre eux et ses partisans, et s'est perpétuée depuis lors sans résultat. Les contendans sont en si grand nombre, qu'avant de présenter une très-petite partie des accusations et des défenses, il suffira, pour le moment, de savoir que sa réputation, généralement flétrie dans l'esprit du peuple, est encore un objet de contestation parmi des hommes capables de le juger et d'apprécier ses ouvrages.

En supposant les suffrages de ses compatriotes intéressés, je citerai principalement des écrivains étrangers à l'Italie. Leur opinion, par cela même, n'en aura que plus de poids dans la discussion. Il fut condamné

(1) J'adopte ici l'opinion la plus accréditée. Je crois cependant qu'il fut compris dans l'index publié par le pape Paul IV.

par la cour de Rome comme coupable de maximes anti-religieuses. Le prétexte n'était pas même plausible; car jamais on ne prouva mieux que lui l'utilité de la religion. « L'I-» talie, a-t-il dit dans ses discours sur Tite-» Live, n'a plus de religion, ce qui en-» traîne d'innombrables inconvéniens; car » si le respect pour la religion fait supposer » un Etat bien gouverné, on ne doit rien » espérer d'un Etat où elle est méprisée (1).»

Un pareil aveu, et cent autres de la même nature disséminés dans ses œuvres, prouvent que Machiavel fut religieux par principes au moins, si ce n'est dans ses actions. Mais ne rendit-il pas un hommage sincère à la religion catholique, celui qui a dit textuellement : « Chez les Gentils, les vaincus étaient » mis à mort ou devenaient pour jamais es-» claves. L'on saccageait leurs terres, ou on

---

(1) Il che si tira dietro infiniti inconvenienti e infiniti disordini; prechè cosi, come dove è religione si presuppone ogni bene, cosi dove ella manca, si presuppone il contrario.

Discours, liv. 1er, chap. 12.

» les en chassait ; on les dispersait dans tous » les coins du monde, et ils tombaient ainsi » dans le dernier degré du malheur. Grâce » à la religion chrétienne, on n'en détruit » aujourd'hui qu'un très-petit nombre (1). »

Ce ne peut assurément faire un plus bel éloge de la religion ; on ne peut sur-tout mieux prouver l'excellence de la nôtre, que par de semblables résultats. Quelle fut donc la cause véritable de sa condamnation ? Elle est évidente. Le secrétaire de la république de Florence, placé mieux que personne pour juger la politique des papes, la montra dans ses ouvrages sous ses véritables couleurs, et dénonça plusieurs fois les vices et la dépravation du clergé.

---

(1) Presso i gentilli gli uomini vinti in guerra o s'ammazavano, o rimanevano in perpetuo schiavi, le terre vinte o si desolavano, o'ne erano cacciati gli abitatori, tolti i loro beni, mandati dispersi per il mondo, tanto che i superati in guerra pativano ogni ultima miseria; ma la religione cristiana a fato che de' vinti pochi se ne ammazano.

Art de la Guerre, livre II.

« C'est par les exemples coupables de la » cour de Rome, a-t-il dit, que l'Italie a » perdu toute idée de religion. C'est aux » prêtres et à Rome que nous devons, nous » autres Italiens, notre irréligion et notre » perversité. Si la religion se fût maintenue » chez les princes de la chrétienté, telle » que nous la donna son fondateur, les peu- » ples chrétiens seraient bien plus unis et » plus heureux; la plus grande preuve de » son avilissement, c'est que plus ils sont » rapprochés de l'Eglise romaine, moins ils » ont de religion (1). »

De pareils torts l'exposaient aux foudres

---

(1) Per gli esempi di quella corte questa provincia a perduto ogni divozione ed ogni religione..... Abbiamo adunque con la chieza e coi preti noi italiani questo primo obligo, d'essere diventati senza religione et cattivi; ma se la religione ne' principi della republica cristiana si fosse mantenuta secondo che dal datore d'essa ne fu ordinato, sarebbero gli stati e le republiche cristiane più unite e più felici ch' elle non sono..... Nè si può fare altra maggiore conjettura della declinazione di essa, quanto è vedere quelli popoli che sono più propinqui alla chieza

de l'Eglise. Il eut le bonheur de les éviter pendant sa vie ; mais, parce qu'elles tombèrent sur sa mémoire, voir là, comme M. Giraudet, son traducteur, l'origine de l'injustice dont il le dit victime aujourd'hui, c'est aller beaucoup trop loin ; c'est peut-être même prendre dans le passé des erreurs pour les accommoder aux idées fugitives du jour. M. Giraudet écrivait sous le directoire, c'est-à-dire à une époque où les mots *fanatisme* et *religion* étaient devenus synonymes. Tous les maux, toutes les calamités dont l'espèce humaine est affligée, on les attribuait alors à la superstition, monstre auquel les écrivains du jour devaient à toute force porter des coups. Soit donc qu'il ait partagé des erreurs accréditées à cette époque, soit qu'il les ait professées par complaisance ou par faiblesse, on ne voit ici aucune liaison entre l'effet et la cause ; et, pour tout homme sans prévention, il est clair que la

---

romana, capo della religione nostra, hanno mene religione.

Discours, liv. III, chap. 12.

condamnation des œuvres de Machiavel, sous le pontificat de Clément VIII, n'entre pour rien dans le jugement porté sur lui dans le dix-neuvième siècle.

Pourquoi, demandera-t-on sans doute, la cour de Rome, parmi tant d'écrivains qui fulminaient contre ses excès et en traçaient des tableaux si licencieux, l'a-t-elle choisi de préférence pour victime? Je l'ignore, car Bocace, plus graveleux, plus scandaleux sur-tout, parce qu'il mit souvent en scène des prêtres ou des moines, a porté beaucoup plus loin que lui la licence. Pétrarque, quoique toujours décent, était bien plus coupable aux yeux des papes, puisqu'il avait écrit au fameux tribun Rienzy, maître alors dans Rome du pouvoir temporel des papes, une lettre pleine de chaleur pour l'encourager dans son entreprise. Il s'était même constitué son défenseur, lorsqu'une commission de cardinaux devait le juger par ordre du pape, dans cette tour d'Avignon devenue si malheureusement célèbre depuis, sous le nom de Glacière. Dante, moins indulgent encore, n'avait cessé d'attaquer la corruption du clergé,

tantôt par des sorties virulentes, tantôt par des tableaux énergiques tracés pour la postérité dans un poëme, l'orgueil de l'Italie, coupable à leur égard de ce vers accusateur si énergique:

Dans Rome, où chaque jour on trafique du Christ (1).

Le discours qu'il prête à saint Pierre est une des diatribes les plus animées qui aient jamais été faites contre les papes. Guicciardini, plus coupable encore à leurs yeux, avait peint leurs vices avec toute la sévérité de l'histoire. Pourquoi donc Machiavel, parce qu'il subit des censures ecclésiastiques si mal distribuées, leur devrait-il encore aujourd'hui l'opprobre dont trois siècles n'auraient pu laver la tache? N'est-il pas plus naturel de croire qu'il le doit au scandale de sa doctrine, et non à ses torts envers la papauté?

Voltaire, devenu l'éditeur et le correcteur de l'*Anti-Machiavel* du grand Frédéric, ne pensait pas, à beaucoup près, comme

(1) *Là dove cristo tutto di si merca.*

M. Giraudet. S'il n'avait pas jugé l'auteur du prince coupable de lèze-humanité, bien certainement il aurait pris feu pour le venger au lieu de le combattre. Une victime de l'inquisition eut toujours plus de droit à sa protection que ses censures ; il en était en quelque sorte le défenseur né. Si donc il l'a combattu, c'est parce que Clément VIII ne frappa que de vains coups sur sa mémoire, et qu'à ses yeux l'ouvrage du prince parut un délit plus fait pour exciter son indignation, que la vengeance exercée sur l'auteur par la cour de Rome. Il faut en convenir, M. Giraudet, le plus ingénieux, le plus subtil des défenseurs de Machiavel, n'a mis que de l'art et du talent dans une cause où sa conscience littéraire devait nécessairement se trouver à la torture. Quant aux éditeurs de Gênes, beaucoup moins adroits, ils n'ont rien trouvé de mieux, pour défendre leur héros, que d'insulter l'auteur de *la Henriade*. « Voltaire, disent-ils, con-
» tempteur et railleur des choses divines
» et humaines, a voulu donner ce bon
» exemple de ses sentimens et rendre ce
» précieux service à la religion et à l'huma-

» nité (1). » Traiter ainsi l'auteur le plus célèbre du dix-huitième siècle, c'est avouer l'impuissance de le réfuter. L'ironie est ici très-inconvenante : injurier n'est pas répondre.

Avant que notre propre expérience vînt nous éclairer sur les dangers d'un système en divorce avec la morale, son auteur, on le voit, avait déjà reçu de Voltaire un brevet de corruption. Cette condamnation en justifiait une d'un plus grand poids encore ; elle venait à l'appui de l'*Anti-Machiavel* du roi de Prusse, qui ne dédaigna pas d'entrer en lice contre le guide des mauvais princes. L'histoire, selon moi, n'offre rien de semblable. Un souverain, déclaré par son siècle homme de génie ; un souverain assez philosophe pour regarder la fausse philosophie comme une peste destructive des Etats, maître absolu des siens, et réfu-

(1) Dispregiatore e dileggiatore egualmente delle divine ed umane cose, a voluto dare questo buon esempio di se, e rendere questo prezioso servigio alla religione e all' umanità.

Préface des éditeurs de Gènes.

tant avec chaleur les préceptes de la tyrannie érigés en code ; tout est extraordinaire dans une pareille lutte ; je ne connais pas de plus beau monument d'éloquence : l'ame d'un grand monarque s'y peint tout entière. A travers la verve de justice et d'humanité, dont l'élan est par-tout sensible, on reconnaît sans cesse un coup-d'œil sûr, une raison calme : on aime sur-tout à entendre célébrer avec effusion les avantages de la paix, par le prince guerrier qui fit excuser la gloire de ses armes, en les déposant dès qu'il eut obtenu les limites indispensables à la sûreté de son royaume.

Qu'on veuille bien y réfléchir ; l'Eglise, appelée, par Voltaire et Frédéric, l'infâme, avait condamné Machiavel. Le poète et le monarque cependant, tous les deux à l'envi l'un de l'autre, ne le poursuivirent pas moins des traits de leur indignation ; et le corrupteur des souverains, quoique mis à l'index par la cour de Rome, ne put obtenir grâce devant les deux plus grands ennemis de la superstition, tant son crime leur parut évident. L'occasion cependant se présentait belle ; l'auteur du *Prince* n'était pas

seulement victime de la haine pontificale ; les défenseurs de la cour de Rome l'avaient attaqué tour-à-tour ; et, dans les nombreux adversaires dont les ouvrages en latin ou en italien existent encore, on compte un cardinal (1), un archevêque (2), un évêque (3), trois jésuites (4), et un oratorien (5).

Il n'en fallait pas tant assurément pour provoquer les railleries du poète et du souverain ; ils n'étaient pas gens d'ailleurs à déserter les rangs de la philosophie pour se mêler à des adversaires de pareille trempe, s'ils n'avaient pas considéré le secrétaire florentin comme ennemi de l'humanité.

Il faut bien que les coups portés à l'auteur du *Prince*, par les deux premiers hommes du dix-huitième siècle, l'aient discrédité ; il faut bien que ses partisans aient senti l'influence de cette double opinion, puisque M. Giraudet, je le répète, dans un

(1) Reignaldo Polo.
(2) Ambrosio Catharino.
(3) Girolamo Ozorio.
(4) Luchezini, Possevino, Ribadeneira.
(5) Thoma Bozius.

plaidoyer plus ingénieux que solide, tout en tombant avec force sur le jésuite Possevin, son plus ancien détracteur, ne parle point de leur attaque, et que les éditeurs de Gênes, gardant un silence prudent sur l'*Anti-Machiavel* du premier, n'ont su qu'insulter le second, au lieu de le réfuter. Qu'est-ce donc que le jésuite Possevin, auprès de ces deux adversaires? Comment a-t-il mérité la préférence dans une lutte un peu sérieuse? Il avait, disent, à la suite les uns des autres, les éditeurs, les traducteurs et les panégyristes, accusé, sans l'avoir lu, Machiavel, qui fut mis à l'index à son instigation; mais faire passer sous les verges du ridicule un jésuite assez imprudent pour venir s'y livrer lui-même, est-ce donc justifier celui qu'il accuse? et l'abjection d'un ennemi de Machiavel suffit-elle pour disculper celui-ci sur ses principes? Il ne s'agit pas ici de la haine plus ou moins aveugle d'un jésuite mort depuis trois cents ans; il s'agit de savoir si le secrétaire de la république de Florence ne s'est pas montré dans ses écrits un véritable professeur de corruption. Pour éclairer la question,

c'était Voltaire et Frédéric qu'il fallait combattre, et non le ridicule adversaire qu'on prétend n'avoir pas lu ses ouvrages.

A-peu-près à la même époque où les deux hommes les plus célèbres du dix-huitième siècle se décidaient contre Machiavel, Montesquieu, sans entrer dans ces débats, parlant brièvement de lui comme d'un *grand homme*, condamnait seulement sa doctrine dans les termes suivans : « La source de ses » erreurs est dans son admiration pour le » duc de Valentinois, son idole. » Ce jugement est d'un grand poids, en ce que Montesquieu avait dû faire une étude particulière de ses œuvres ; tout même autorise à croire que les discours sur Tite-Live ont fourni la première idée *des causes de la grandeur et de la décadence des Romains*. La sagacité des aperçus, la profondeur des vues, l'usage lumineux de l'histoire dans des rapprochemens brillans d'évidence, l'enchaînement des causes et des effets, la richesse de la matière, les résultats instructifs, semblent rapprocher ces deux productions. Malheureusement, avec tant de points de ressemblance, elles diffèrent sous

le rapport le plus essentiel, je veux dire, sous celui de la moralité des vues. Par cette espèce de dépravation, que je tâcherai d'expliquer sans pouvoir cependant la justifier, Machiavel a rempli les discours sur Tite-Live de maximes coupables, d'un sens trop positif et trop absolu pour pouvoir être excusées. Le plus indulgent des commentateurs épuiserait en vain les interprétations et les subtilités pour en atténuer le poison. Soit qu'on les prenne isolément, soit qu'on les considère dans leur ensemble, il transpire ouvertement à travers la sagacité bénévole des panégyristes. Ce ne sont pas des faits dont il s'étaie, ce sont bien évidemment des principes qu'il pose; et ces principes, toujours en divorce avec la conscience, font de la force un moyen légal, de la perfidie un moyen infaillible, et des succès un titre d'absolution pour tous les crimes heureux. On y trouve, en un mot, les élémens de l'ouvrage trop célèbre du *Prince*, avec cette différence, cependant, qu'il ne les présente dans les discours sur Tite-Live qu'accidentellement et beaucoup mieux voilés.

La réserve de Montesquieu me paraît une espèce d'énigme ; tout semblait réclamer de lui un jugement plus étendu, plus motivé. Pourquoi s'en est-il dispensé ? pourquoi s'est-il montré si circonspect ? J'en cherche inutilement la cause. Supérieur à Machiavel, plus riche que lui des progrès que trois siècles éclairés avaient fait faire à la science du gouvernement, il n'eut rien à craindre pour sa gloire d'un rapprochement avec l'auteur du *Prince*. La direction éminemment morale qu'il donna toujours à ses écrits le plaçait, dans l'opinion publique, à une distance immense de son prédécesseur. Sous ce dernier rapport, sur-tout, il pouvait, il devait compter sur la justice du siècle dont il fut un des ornemens les plus distingués et les mieux appréciés. Craignit-il de laisser voir qu'il avait beaucoup médité les ouvrages du secrétaire florentin ? Il eut trop de mérite pour céder à ces indignes calculs, et ne pas se dire à lui-même que s'approprier et féconder par son génie l'idée première d'un bel ouvrage, que l'épurer, en quelque sorte, des poisons dont il est infecté, c'était bien mériter de son siècle.

De ce qui précède, on doit naturellement inférer que je condamne Machiavel, avant d'avoir mis sous les yeux de mes lecteurs les pièces du procès. Je me hâte donc d'en convenir. Je ne me sentirais pas le courage de poursuivre mon travail, pour peu qu'il fallût m'astreindre au tourment d'une impassibilité absolue dans une cause où l'accusé me paraît, par la nature de son délit, le plus criminel des hommes. Si le peintre sublime de Néron n'exhala son indignation qu'après avoir achevé de peindre le monstre, c'est que ses tableaux étaient de véritables châtimens; c'est que, comme l'a dit un homme de mérite, les tyrans étaient punis lorsqu'il les avait peints; c'est qu'en rappelant des turpitudes récentes, connues de ses contemporains, toutes les consciences dans lesquelles il lisait une indignation égale à la sienne le soulageaient, en quelque sorte, du tourment de sa contrainte. Rien n'était douteux, rien n'était contesté dans les abominations racontées par Tacite: il justifiait seulement, par des récits énergiques, la haine dont brûlaient encore les ames véritablement romaines; mais je n'ai

pas à punir, comme lui, des crimes matériels ; ce sont les délits inaperçus de la pensée dont je dois prouver l'existence. Je veux convaincre le guide et le panégyriste des mauvais princes d'une corruption de principes dont on essaie en vain de le justifier ; et je trouverais, j'en conviens, la tâche impossible, si, en dévoilant la corruption dont il voulut faire une science, on me forçait de contenir l'indignation qu'il provoque si souvent, lors même qu'il nous force à l'admirer sous le rapport du talent.

Mais quels sont, enfin, me demandera-t-on sans doute, les défenseurs de Machiavel? Presque tous ses éditeurs, tous ses traducteurs et quelques biographes. A ces suffrages, toujours intéressés, toujours suspects d'un zèle superstitieux ; à ces suffrages, où l'amour-propre joue un rôle quelquefois si prononcé, il faut joindre celui de plusieurs écrivains, les uns, admirateurs de son génie sur parole, les autres, juges de ses écrits sans les avoir suffisamment médités ; les autres, enfin, trompés, séduits ou corrompus par la contagion de

ses principes. Qu'importe qu'Amelot de Lahoussaye, traducteur intéressé du *Prince*, soutienne que Machiavel, dont le principal mérite est la clarté, n'a pas été compris? Est-ce donc le prouver que de nous dire:

« De tous ceux qui le censurent, vous » trouverez que les uns avouent qu'ils ne » l'ont jamais lu, et que les autres, qui di- » sent l'avoir lu, ne l'ont jamais entendu: » de sorte qu'il n'est censuré que parce » qu'il est mal entendu. S'ils le lisaient » comme juges, c'est-à-dire en tenant la » balance entre lui et ses adversaires, ils » verraient que les maximes qu'il débite » sont la plupart absolument nécessaires » aux princes; c'est donc condamner ce » que les princes font, que de condamner » ce que dit Machiavel. »

Pour réfuter des raisonnemens de cette force, il suffit de les rapporter. En supposant que nous ne comprenions pas des maximes énoncées avec la plus honteuse clarté, comment Amelot, parce qu'il a traduit un ouvrage plein de sentences, véritablement infernales, croit-il pouvoir les justifier en soutenant qu'elles sont néces-

saires aux princes? Comment a-t-il le courage d'avancer que c'est condamner ce que les princes font, que de condamner ce que dit Machiavel? N'est-ce pas là se jouer de la raison de ses lecteurs? Et quand la connaissance de quelques maximes perverses serait en effet indispensable pour régner avec honte, Machiavel est-il donc excusable de les célébrer? Est-ce aux souverains qu'il les adresse? Ou il leur rappelle alors ce qu'ils ne savent que trop, ou il leur apprend ce qu'ils ne devraient jamais savoir: dans le premier cas, il fait un usage dangereux de son talent; dans le second, il en fait l'abus le plus criminel.

C'est condamner ce que les princes font, que de condamner ce que dit Machiavel, soutient Amelot. Voilà pourtant l'effet inévitable des préventions! elles conduisent leurs victimes au dernier degré de l'absurdité. Je ne saurais trop le redire : on n'abjure point en vain les lois de la morale; non, sans la voix de la conscience, le génie lui-même, dévié, en quelque sorte, de la source où il puise ses plus belles inspirations, ne surprendra jamais que l'admi-

ration inconsidérée du vulgaire ; il n'obtiendra l'estime des hommes éclairés qu'en s'épurant au feu d'une belle ame. Ferme-t-il l'oreille à cette voix intérieure, dont il entend malgré lui les accens, il ne fait guères que se mutiler, et perdre ses plus nobles prérogatives. Ainsi, Montesquieu, en donnant à son talent une direction toujours approuvée par la morale, servit à-la-fois ses contemporains et la postérité. Machiavel, au contraire, scandalisa les hommes de tous les tems; Amelot, en essayant de justifier un sacrilége littéraire nouveau dans la république des lettres, ne mérite que le mépris.

Veut-il excuser, par exemple, le mal que font les princes ; il prétend qu'ils sont quelquefois contraints d'en faire, et, au lieu d'en donner une preuve, il répète cet axiôme fondamental de son maître en politique : « (1) Il faut qu'un homme qui veut

(1) Perche un uomo che voglia fare, in tutte le parti, professione di buono convien che rovini, fra tanti che non sono buoni.

Le Prince, chap. 15.

» faire profession d'être toujours bon, » parmi tant d'autres qui ne le sont pas, » périsse tôt ou tard. C'est donc, ajoute- » t-il, une nécessité que le prince qui » veut se maintenir apprenne à n'être » pas bon quand il ne faut pas l'être. » Qu'appelle-t-il n'être pas bon? Quelle étendue, quelle restriction donne-t-il à ce mot? Je l'ignore; mais on sent aisément l'effrayante latitude que de pareils axiômes donneraient à la corruption des souverains. A entendre tous ses éditeurs, Machiavel nous apprend ce que font les princes, et non ce qu'ils devraient faire. Je répondrai : Non, il leur donne bien évidemment des conseils : il appuie même ces conseils d'exemples dont l'exécrable Borgia fournit les plus saillans. Il faut en convenir: justifier ainsi Machiavel, c'est moins s'en rendre l'interprète que le complice. Cependant Amelot ajoute encore, au scandale de cette dernière maxime, le commentaire suivant : « Sans quoi le prince » perdrait son Etat et sa réputation, étant » impossible que le prince qui a perdu l'un » conserve l'autre. »

Il ne voit pas qu'un prince, dépouillé de ses Etats par des circonstances indépendantes de ses talens, peut cependant conserver sa réputation ; non cette réputation fondée sur des succès coupables, obtenue par des combinaisons habilement perfides, objet constant des éloges impurs de Machiavel, mais cette réputation méritée par des vertus, que l'opinion accorde toujours d'une voix unanime aux souverains assez grands pour la mériter. Malheureusement, Machiavel ne voit dans des hommes de cette trempe que des dupes ; le succès, quels qu'en soient les moyens, est tout à ses yeux. Le pouvoir illégitime, fatal aux peuples, le pouvoir acquis ou conservé par des trahisons ou par des assassinats, ne paraît jamais criminel dans son code.

Quiconque a réussi n'a jamais trop osé.

Il le dit formellement : « (1) Dans les actions

(1) Nelle azioni de' principi si guarda al fine facci adunque un principe di vivere e mantenere lo stato, i mezzi saranno sempre giudicati onorevoli e da ciascuno lodati.

Le Prince, chap. 18.

» des princes on ne regarde que le succès. » Un prince n'a donc qu'à conserver son » Etat, et tous les moyens dont il se sera » servi seront trouvés honorables et loués » de tout le monde. » Tel est le fond de sa doctrine ; il la professe ouvertement, sans honte et sans scrupule ; il la tourne même en épigrammes, comme on va le voir.

Pierre Soderini, citoyen estimable, d'un caractère presque unique dans son tems, était gonfalonier de Florence, lorsque cette république, en vertu d'une décision prise dans la diète de Mantoue, dut repasser sous l'autorité des Médicis. D'après Machiavel lui-même, Soderini « (1) procédait en tout avec sang-froid et humanité. » Les ambassadeurs du vice-roi, campés près de la ville pour faire exécuter le traité, exigeaient qu'il se démît de la place de gonfalonier ; celui-ci répondit magnanimement que « n'étant arrivé à ce poste ni par l'ar- » tifice, ni par la force, le peuple seul l'y

(2) Procedeva in tutto con umanità e pazienzà. *Lettres familières.*

» ayant porté, tous les rois du monde li-
» gués ensemble lui commanderaient en
» vain d'en descendre ; mais qu'il en des-
» cendrait volontiers cependant, si le
» peuple l'exigeait. » (1)

Machiavel, rendant justice à cet homme rare, convient ailleurs que, « quoique le » sort et l'ambition de ses ennemis lui eus- » sent fourni l'occasion de s'en venger, » jamais il n'en eut l'intention. » (2) Qui le croirait cependant? par un sentiment de perversité plus fort sans doute que sa raison, et malgré les éloges dont il l'avait comblé, Machiavel, bientôt descendu de son rôle d'historien, dans toute l'ignominie de

---

(1) Che non era venuto a quel segno ne con ingano ne con forza ma che vi era stato messo dal popolo, e pero se tutti i re del mondo accozati insieme gli commandassero la deponesse mai lo potrebbe ; ma se questo popolo volesse che lui se ne partisse lo farebbe volontieri.

Lettres familières.

(2) E beuche la sorte e l' ambizione di quelli che l'urtayano, gli desse occasione a spegnerli nondi meno non volse mai a far lo.

Discours, liv. III, chap. 3.

son caractère, ne voit que faiblesse et puérilité dans une si grande modération. L'homme, maître, d'après son propre aveu, de se défaire de ses persécuteurs, et assez magnanime pour leur pardonner, n'est à ses yeux qu'une espèce d'imbécille, digne seulement de l'épigramme suivante :

(1) La notte che mori Pier Soderini,
L'alma n' andò d'ell inferno alla bocca ;
E Pluto la gridò : anima sciocca
Che inferno! va' nel limbo de' bambini.

Qu'importent de pareils traits à des éditeurs! ils ont d'autres intérêts à ménager que ceux de la morale et de la vérité ; mais on explique moins aisément la diversité d'opinions de plusieurs écrivains entièrement désintéressés sur Machiavel.

Bayle, dans son Dictionnaire, se déclare contre lui : « Les maximes du *Prince*, dit-il, » sont très-mauvaises ; le public en est si per- » suadé que le machiavélisme et l'art de ré-

(1) La nuit où mourut Pierre Soderini, son ame se présentant à la porte de l'enfer, Pluton lui cria : L'enfer à toi, ame imbécille ! Va-t-en dans les limbes avec les enfans.

» gner tyranniquement sont synonymes. Il » n'y a pas d'auteurs qui parlent de lui sans » donner leur exécration à sa mémoire. »

Le chancelier Bacon, au contraire, se montre son apologiste : selon lui, l'auteur du *Prince* a dit seulement ce que les hommes font et non ce qu'ils devraient faire. *Quid homines facere soleant, non quid debeant.* Un pareil suffrage paraît, au premier aspect, une autorité ; cependant, puisque Montesquieu, Voltaire et le grand Frédéric n'en jugeaient pas de même, on pourrait peut-être supposer que Bacon, ingrat, cupide, avare et vénal, aussi étonnant, en un mot, par ses vices que par son génie, n'a pas été plus sévère dans son jugement que dans ses mœurs. Avec l'immoralité dont il fut convaincu, aurait-il osé s'indigner d'une doctrine immorale comme celle du *Prince* ? Cela est possible, mais cela n'est pas vraisemblable. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle l'est à tel point, aux yeux mêmes des partisans de Machiavel, que J. J. Rousseau ne l'en disculpe qu'en lui prêtant des intentions cachées : « C'était, dit-il, un honnête homme ; mais, at- » taché à la maison des Médicis, il était forcé,

» dans l'oppression de sa patrie, de déguiser son amour pour la liberté; le choix » seul de *son exécrable héros* manifeste assez son intention secrète. » Jean-Jacques n'a pas fait attention que non-seulement tout n'est pas mauvais dans le *Prince*, mais que son auteur, s'étayant des mêmes maximes dans ses autres écrits, renvoie souvent ses lecteurs à celui-là.

Je n'ai pas eu tort, comme on le voit, d'avancer que ses ouvrages ne sont pas très-connus; croit-on que s'ils eussent été médités, des écrivains de la trempe de ceux que je viens de citer différeraient également dans les intentions qu'ils lui prêtent, comme dans le jugement qu'ils en portent? Entendez, en effet, Voltaire et Frédéric : le *Prince* est un livre abominable. Entendez Jean-Jacques : c'est le livre des républicains; ses maximes, infâmes en apparence, sont des leçons indirectes; l'auteur, en célébrant un exécrable héros, a évidemment un but innocent. Entendez, au contraire, Montesquieu : Machiavel est de bonne foi dans son admiration pour ce héros, et c'est là la source de ses erreurs. Entendez Bayle : les maximes du

prince sont très-mauvaises. Entendez Bacon : elles n'ont rien de coupable.

La contradiction des jugemens portés sur lui par ces hommes de génie existe également dans les jugemens qu'en ont portés des écrivains inférieurs ; et lors même qu'ils sont d'accord pour le justifier, ils le justifient par des raisons contradictoires. L'opinion des éditeurs de Gênes, opposée à celle de M. Giraudet, son traducteur, nous en fournira tout-à-l'heure une preuve bien singulière. En attendant, voici comment Linguet s'exprime sur son compte : « Un très-» grand homme, dont le nom est flétri aujourd'hui par une de ces singulières inconséquences qui ne sont pas rares dans » la littérature, a fait un discours, etc.... » — Chaque fois que je jette les yeux sur » les ouvrages de ce génie, je ne saurais » concevoir, je l'avoue, la cause du discrédit où il est tombé. Je soupçonne fortement que ses plus grands ennemis sont » ceux qui ne l'ont pas lu, et ceux qui » abusent le plus de ses maximes. »

Sous le rapport de la morale, l'opinion de Linguet n'a pas un grand poids ; sa répu-

tation suffit, ce me semble, pour l'infirmer. On le sait ; il abusa constamment de son esprit pour donner de la vraisemblance à des paradoxes bizarres. Il assura que la force était un droit; il déclara très-sérieusement le pain un véritable poison : il porta jusqu'à la folie le scepticisme dans l'histoire. Dans sa haine pour les écrivains dont l'autorité combattait ses opinions, toujours bizarres, quoiqu'exposées avec talent, il soutint que l'on ne devait pas croire à tel fait de l'histoire romaine, uniquement parce que Suétone l'avait rapporté. Affranchi bientôt de toute pudeur littéraire, et traitant Tacite à-peu-près comme l'auteur des *Douze Césars*, il osa se constituer le défenseur de Tibère et de Néron. On conviendra sûrement qu'un écrivain capable de se prostituer jusqu'à ce degré, devait défendre le théoricien du crime. Le sujet appelait le dévergondage habituel de sa plume : aussi, ne serais-je pas surpris, sans me permettre pourtant d'en tirer la conséquence, que bien des personnes condamnassent Machiavel, uniquement parce que Linguet essaya de le défendre.

L'auteur de la *République des lettres* a dit, pour le justifier : « Ce sont les princes » qui ont appris à Machiavel ce qu'il a » écrit ; c'est l'étude du monde et l'obser- » vation de ce qui s'y passe, et non pas » une creuse méditation de cabinet, qui ont » été les maîtres de Machiavel. Qu'on brûle » ses livres, qu'on les réfute, qu'on les tra- » duise, qu'on les commente, il n'en sera » ni plus ni moins par rapport au gouver- » nement. Il faut, par une malheureuse et » funeste nécessité, que la politique s'élève » au-dessus de la morale. Elle ne l'avoue pas, » mais elle fait pourtant comme Achille. » *Jura negat sibi data.*

Je conviendrai volontiers que brûler les œuvres de Machiavel ne serait pas un moyen de changer la marche des gouvernemens ; mais il faut brûler tous les livres si l'on veut borner leur effet à quelques impressions fugitives d'une lecture sans but moral. Quoique les sciences et les arts ne puissent pas beaucoup pour le perfectionnement de notre incorrigible nature, il est bien prouvé cependant que, détournés une fois de leur noble destination,

ils n'agissent que trop rapidement en sens contraire. Ne sait-on pas que les tableaux obscènes, les livres corrupteurs, les maximes équivoques, ont l'efficacité meurtrière des plus détestables poisons? Ne sait-on pas que la morale, soit en action, soit en tableaux, soit en préceptes, malheureusement inféconde en vertus, devient tout au plus un agréable passe-tems, un moyen d'échapper aux vices, enfans de l'oisiveté? Qu'on compare les sciences et les arts,

A ces fleurs, ornemens du désert de la vie,

on a raison sans doute, lorsqu'on ne les détourne pas de leur but naturel pour leur en donner un coupable ; car, dans ce dernier cas, ces bienfaits d'une Providence consolatrice agissent toujours avec une activité doublement corruptrice. Je n'en voudrais ici pour preuve que l'aveuglement du partisan de Machiavel que je viens de citer. Il faut, dit-il, que la politique s'élève au-dessus de la morale. S'élever au-dessus de la morale! L'aveu est au moins naïf. Pour parler avec cette propriété de termes qu'exigeaient les convenances, l'auteur aurait dû dire, Il faut que la po-

litique descende au-dessous de la morale. Mais Machiavel, on le voit, lui a porté malheur : telle est l'influence ordinaire de sa doctrine. Hélas ! il ne fallait pas tout son génie pour se convaincre qu'une théorie fondée sur une combinaison plus ou moins heureuse de force et de perfidie, lors même qu'elle eût produit des résultats utiles en politique, devait indubitablement infecter les mœurs, dont la pureté lui paraît cependant une condition nécessaire à la liberté. Le tableau du vice, loin d'accroître l'horreur qu'il inspire par sa difformité naturelle, ne fait guère que blaser les hommes habitués à la considérer. Le mécanisme de ses succès produit même alors moins de dégoût que d'admiration. Par-tout les effets tiennent de la nature des causes : le mal n'engendre que le mal ; et le crime dépouillé de sa laideur naturelle, parce qu'il est habile ou parce qu'il est heureux, n'en corrompt les hommes qu'avec plus de facilité. Ainsi une science dont les élémens sont tous pris dans les faiblesses et les vices du cœur humain, une science qui apprend seulement à mettre en œuvre des moyens

impurs, au profit de l'ambition, devient un poison pour la morale. Malheur au peuple assez imprudent pour l'adopter! Elle tarira, jusques dans leur source, ces nobles inspirations, ces beaux mouvemens de l'ame, qui semblent déceler, en nous, un faible rayon de la Divinité.

Amelot de la Houssaye, le défenseur le plus ingénu des maximes indignes du *Prince*, avait dit formellement, d'après l'autorité du maître : « Que le prince ne devait pas » tenir sa parole, attendu que tous les » hommes étant méchans et trompeurs, il » est de la sûreté du prince de savoir l'être » aussi. » Cela est au moins clair et positif. Il n'y a ici ni subtilité, ni interprétation ambiguë; et le traducteur, par l'ingénuité de sa franchise, nous dispense de lui répondre. Selon Voltaire, d'ailleurs, il n'a justifié Machiavel que dans l'intention d'en mieux vendre la traduction, pour s'en faire une ressource contre la misère. D'un aûtre côté, Amelot était évidemment de mauvaise foi; sa fourberie s'est même montrée jusqu'au scandale, lorsqu'il a essayé de torturer, en faveur de son tuteur, un passage équivoque

de Juste-Lipse, lequel a dit au contraire bien formellement : « Plût à Dieu que Ma-» chiavel eût conduit son prince au temple » de la vertu ; mais, en ne suivant que l'u-» tile, il s'est trop écarté du chemin royal » de l'honnêteté. » Au surplus le témoignage de Juste-Lipse, quoique d'une grande autorité en fait d'érudition, n'aurait pas en morale le même poids. Se fût-il montré l'apologiste de l'auteur du *Prince*, l'approbation d'un homme né catholique, devenu successivement, luthérien, calviniste, et redevenu catholique, ne déciderait rien en faveur de la moralité de Machiavel. Mais des commentateurs venus après lui, plus circonspects, ou peut-être plus scandalisés qu'ils n'en conviennent, trouvent au contraire dans l'infamie même de cette doctrine la justification de l'auteur. Les éditeurs de Gênes, par exemple, la regardent comme un piége tendu aux souverains, et plus particulièrement aux Médicis.

Ils disent formellement que Machiavel, ardent républicain, désespérant de renverser, à force ouverte, le pouvoir de cette famille devenue trop puissante grâce aux

moyens que lui fournissait la cour de Rome, voulait vraisemblablement en entraîner quelques membres dans une entreprise hasardeuse ; et que, proposer au duc d'Urbain, imbu par l'ouvrage du *Prince* de tant de maximes perverses, *malvagi precetti*, l'usurpation de l'Italie, « c'était donner à-la-fois l'alarme aux peuples et aux princes. » *Rien*, ajoutent-ils, *n'est plus vraisemblable que cette opinion.* Machiavel, à les entendre, usa d'un artifice à-peu-près semblable, lorsque Léon X le consulta sur la constitution de Florence. Son projet de constitution, fait, disent-ils, pour tromper le pape, conservait en apparence aux Médicis tout le pouvoir, et en transférait cependant au peuple la réalité. Ils appellent cela se conduire en républicain, *da republicano ;* ainsi, la qualité de républicain suppose le droit d'être perfide en tout honneur, en toute sûreté de conscience. Les Médicis, presque tous dignes du pouvoir, en usaient noblement et modérément : n'importe, dès qu'ils étaient princes, on avait le droit de les tromper. Il est évident, d'après ces commentateurs, que la probité est absolument rela-

tive, et qu'un homme, en prenant le titre de républicain ; par ce titre seul, acquiert un privilége de trahison contre les souverains.

Sans réfuter ici ce dogme immoral, en convenant même que les républicains ont le droit de tromper les souverains, ce qui donne naturellement à ces derniers un droit de représailles, et met ainsi les peuples en guerre éternelle avec eux, j'observerai d'abord que, pour cette fois-ci du moins, les partisans même de Machiavel condamnent le *Prince* comme rempli de préceptes infâmes, *malvagi precetti.* J'observerai ensuite qu'en prêtant à l'auteur des vues perfides, ils en font un homme abominable, et déversent sur son caractère le poison dont ils voudraient à toute force purger ses écrits, pour les mieux vendre sans doute. Si Machiavel, ennemi connu des Médicis, loua indistinctement tous les membres de cette famille, les morts comme les vivans ; s'il flatta le duc d'Urbain dans un ouvrage destiné, selon eux, à le perdre ; s'il flatta également Léon X, par les ordres duquel il avait subi la torture, que devons-nous penser de son caractère ? Et que penserait-il

lui-même, en entendant ses apologistes ne défendre ses ouvrages qu'aux dépens de sa réputation d'honnête homme?

Ne voient-ils donc pas qu'il y aurait eu, de sa part, maladresse et perfidie dans une marche si bizarre? Les Médicis étaient trop éclairés pour tomber dans des piéges semblables; et Machiavel, avec tout son génie, lors même qu'il en eût fait un meilleur usage, ne pouvait pas se flatter de perdre ainsi une famille devenue si puissante, en Italie, par ses alliances, son crédit et sa vaste clientelle. D'un autre côté, Léon X, riche à la fois de ses propres lumières et de celles qui brillaient autour de lui, Léon X, ayant pour secrétaires Sadolet et Bembo, ne pouvait adopter aveuglément une constitution qui l'aurait dépouillé de son pouvoir réel, pour ne lui en laisser que l'apparence. De tous les grands hommes de ce siècle, si beau sous le rapport des lumières, si hideux sous celui des mœurs, il n'y en avait presque pas que ses bienfaits ne fussent venus chercher; or, ce n'est pas un souverain entouré d'un si brillant cortége qu'on trompe avec des moyens de comédie. En

vérité, justifier l'auteur du *Prince*, en prêtant aux restaurateurs des lumières l'esprit de ces vieux Cassandres dont on se joue sur les tréteaux, c'est se montrer subjugué par la plus inconcevable de toutes les préventions, si ce n'est par le plus vil intérêt.

Les éditeurs de Gênes regardent comme un piége le conseil donné au duc d'Urbain de se rendre maître de l'Italie ; M. Giraudet, prenant au contraire la chose au sérieux, ne doute pas que Machiavel ne soit de bonne foi ; il en voit la preuve dans l'espèce de chaleur dont est animé le dernier chapitre du *Prince*. Cet homme, ordinairement froid, a trouvé, dit-il, de l'enthousiasme et de l'entraînement en se livrant à des espérances : Alfieri est lui-même de cet avis. Ainsi, tandis que ces éditeurs en font un républicain perfide, donnant à des souverains, dont il se joue en les flattant, des conseils propres à les perdre, M. Giraudet, au contraire, en vante la bonne foi. Voilà où conduisent ces commentaires à l'aide desquels on veut expliquer un sens clair et positif par des vues trop subtiles. On ne voit alors dans un auteur que ce qu'on veut

y voir : chaque interprète, en suivant son système, arrive ainsi à des résultats absolument contraires.

Mais pourquoi recourir à des théories plus ou moins ingénieuses pour expliquer ce qui n'a rien d'ambigu ? Pourquoi vouloir donner un sens détourné, un but moral, à des opinions coupables, émises avec franchise, sans restriction et sans arrière-pensée ? L'auteur n'y mettait pas tant de réserve ; ce qu'il conseillait ne lui paraissait pas plus monstrueux que ce qu'il voyait autour de lui.

Ces *condottieri*, vendus alternativement à la politique monstrueuse des princes italiens, vendant eux-mêmes de lâches soldats à quiconque en avait besoin pour des spoliations, des rapines ou des vengeances ; ces soldats, toujours indisciplinés, infidèles et cupides, toujours d'accord avec les ennemis pour faire de la guerre un jeu purement lucratif : combattant des heures entières sans répandre une goutte de sang, et remportant ainsi, sans courage et sans bonne foi, des victoires innocentes, par le fait au moins ; ces soldats, sachant assassiner et non com-

battre ; assez cruels et assez vils pour recevoir de Louis-le-Maure, et de Jules II, un ducat par tête de Français, ne donnent-ils pas une idée des mœurs de l'Italie au 15e et au 16e siècle ? ne justifient-ils pas enfin le tableau qu'en a tracé, dans quelques lignes, un de nos plus grands écrivains : « De l'esprit, de la superstition, de l'athéisme, des mascarades, des vers, des » trahisons, des dévotions, des poisons, » des assassinats, quelques grands hommes, » un nombre infini de scélérats habiles et » pourtant malheureux. »

Les Sforza, les Olivetto da Fermo, les Baglioni, les Vitellozo, les Borgia, les Giovampolo, les Castrucio, les Alexandre VI, et tant d'autres monstres, n'avaient-ils pas plus que réalisé d'avance les théories de Machiavel ? mis en contact lui-même, par ses légations, avec ses indignes princes, forcé d'user de leur propre politique pour soustraire Florence à leurs embûches, put-il voir la perversité humaine dans ce qu'elle a de plus hideux, et sortir ensuite, sans en être souillé, de cette arène de vices et de crimes ? Si son cœur ne s'infecta pas au mi-

lieu de tant de contagion; si, comme je pencherais à le croire, il n'en porta pas en lui-même le germe, comment s'en serait-il garanti près de l'exécrable Borgia, son héros de prédilection, qu'il approcha de si près? comment eût-il osé, sans cela, l'offrir pour modèle et dire : (1) *Je ne balancerai jamais à proposer l'exemple de César Borgia!* Que fit-il donc de si grand, ce prétendu héros, ce prince habile et prudent? Devenu duc de Valentinois et possesseur de la Romagne usurpée sur les Colones, au moyen de LOUIS XII, dont le mariage ne fut cassé qu'à ce prix par Alexandre VI, son abominable père, il trompa d'abord les Ursins, dont il s'était servi pour cette usurpation, et parvint ensuite à s'attacher, par des séductions, tous les adhérens de ces deux grandes maisons. Bientôt il fit assassiner, à Sinigalia, quatre princes attirés dans ses mains par une série de perfidies dont Machiavel vante l'habileté;

(1) Io non dubitero mai di allegare Cesare Borgia e le sue azrioni.

Le Prince, chap. 12.

il ordonna le massacre des Suisses du pape, pour venger sa mère de quelques-uns d'entr'eux; dépouilla de leurs biens tous les seigneurs de la Romagne, et fit noyer une dame vénitienne dont il venait d'abuser. L'infâme Remiro Dorco, son digne ministre, avait, à force de cruautés, remis l'ordre dans ses Etats : une fois qu'il le vit chargé de la haine publique, méritée pour lui complaire, son cadavre, pourfendu par ses ordres des pieds à la tête, fut exposé sur la place publique de Césène; les membres, séparés du tronc, placés sur un poteau, près d'un poignard ensanglanté, semblaient parler au peuple en faveur de l'assassin, et lui dire : « Je suis innocent de ces crimes, » puisque je les ai vengés. » Il prie enfin à dîner chez son père des cardinaux qu'il veut empoisonner : le père et le fils boivent, par une méprise de l'échanson, le breuvage qu'ils destinent à leurs victimes; le père en meurt; le fils ne guérit que pour perdre ses Etats, être mis en prison, et se faire tuer ensuite par des Cantabres. Et c'est, pourra-t-on le croire? d'un pareil monstre dont Machiavel, récapitulant les actions cou-

ronnées de succès, dit froidement : « Tout » bien considéré, je ne trouve rien à blâ- » mer dans sa conduite (1). » N'en doutons pas, le témoin de tant d'horreurs a dû naturellement concevoir un profond mépris pour le genre humain. La perversité dont il trace aux princes les lois, comme un moyen de succès, n'est sans doute à ses yeux qu'un genre de représailles, légitimé par l'excessive corruption des hommes. Ne voyant dans son siècle que des vices aux prises avec des vices, et des crimes avec des crimes, et, moins indigné sans doute que frappé d'une dépravation générale dans toutes les classes de la société, il crut, peut-être, pouvoir la combattre en traçant sa marche, et en composant ainsi, pour modèle de conduite, une espèce de jeu d'échecs dont il prescrivit de sang-froid les règles. Mettant, dans son plan, toute moralité de côté, ne considérant enfin, au milieu de tant de vices, la vertu que

(1) Racolte adunque tutte queste azioni del duca non saprei ripender lo.

Le Prince, chap. VII.

comme un faux calcul, il porta dans ce travail l'infernale sagacité qui trompe encore ses admirateurs. Malheureusement, son génie, abandonné ainsi à lui-même, une fois privé des inspirations de la conscience, s'égara dans une marche dès-lors devenue criminelle, et il n'obtint de la postérité que la scandaleuse célébrité dont il est flétri, malgré ses apologistes : exemple mémorable, bien fait pour avertir les hommes supérieurs qu'ils ne seront honorés, après leur mort, que tout autant qu'ils n'auront pas fermé, pendant leur vie, l'oreille à la voix intérieure de la conscience. Hélas ! si elle n'est pas la source originaire du talent, elle en devient au moins le guide indispensable. Machiavel, plus que personne, a prouvé cette vérité ; c'est pour s'être ainsi mutilé lui-même que son nom sert à caractériser aujourd'hui des maximes immorales, ou des systèmes politiques fondés sur des combinaisons perfides.

Son grand tort, dans le *Prince*, est de poser en principe ce qu'il fallait énoncer simplement comme un fait ; et de considérer implicitement la force comme légitime,

par cela même qu'elle existe. A la voix de la morale, il substitua ainsi cette théorie coupable, plus ou moins ingénieuse, plus ou moins profonde, appelée machiavélique. Les commentateurs et les éditeurs seuls feignent de ne pas voir que consacrer ainsi le glaive comme le dispensateur des trônes, la perfidie comme la meilleure route pour y monter, les attentats comme leurs appuis les plus solides, c'est livrer le monde à tous les audacieux secondés par des talens, du bonheur et de l'immoralité. Que l'on adopte ce dangereux paradoxe, les rois, dès-lors sans scrupule, et les peuples privés de leur dernier refuge contre les excès du pouvoir, la société ne sera plus qu'une espèce d'enfer, où les victimes n'auront pas même pour dernière ressource les remords des oppresseurs. En vain rappelle-t-il aux princes le danger d'attenter aux propriétés, aux femmes de leurs sujets; en vain leur démontre-t-il qu'à défaut de vertus ils doivent en montrer l'apparence; en vain leur conseille-t-il de prendre tour-à-tour le caractère du lion et du renard : quelle utilité peuvent retirer de ses

conseils des princes devenus à cette école de véritables monstres ?

En étendant si loin l'empire de la force, il compte trop également sur les effets de la ruse : il en fait un art dont les succès voilent, à ses yeux, l'infamie des moyens. Cependant les princes assez corrompus pour prendre la perfidie pour base de leur politique, s'exposent presque toujours à voir tourner contre eux-mêmes les combinaisons dirigées contre leurs ennemis ; car une fois leur secret connu, ils ont perdu leur plus grande ressource. Mazarin faisait-il à don Louis de Haro une proposition avantageuse en apparence, celui-ci n'en devenait que plus circonspect à l'adopter ; et le cardinal, dans sa marche, trébuchait sans cesse contre la franchise d'un diplomate éclairé par ses embûches ultramontaines.

Non, la ruse n'est pas un art aussi difficile que le croit Machiavel. Sixte-Quint, assez bon appréciateur de ce moyen pour avoir fait, dit-on, de sa propre main, un extrait du *Prince*, nous en fournit lui-même la preuve. Il trompa quarante-neuf cardinaux avec la plus incroyable facilité : il

rendit victime de ses piéges les hommes les plus éclairés de son tems, les mieux placés, sur-tout, pour le connaître. Comme ressource accidentelle, la dissimulation peut avoir, il est vrai, dans telle ou telle occasion, de grands avantages; mais, comme arme familière, elle s'use dès ses premiers coups; elle frappe, sans les blesser, les hommes instruits par ses succès mêmes à s'en défendre.

En offrant pour preuves de sa théorie les succès du duc de Valentinois, d'Alexandre VI, de tant d'autres scélérats heureux dans la route du crime, Machiavel offre des exceptions pour exemples. L'histoire dont il usait si habilement, toutes les fois qu'il ne la pliait pas à sa coupable théorie, lui donne un démenti continuel.

Il fut, j'en conviens, un scrutateur habile du cœur humain; mais tout a ses bornes; et, pour avoir trop méprisé ses semblables, il a mal à propos considéré la force comme le seul frein nécessaire pour les contenir. Des publicistes plus estimables que lui, sans trop compter sur les vertus humaines, les ont fait entrer pour quelque chose dans leurs systèmes; ils en ont usé du

moins comme d'un heureux véhicule : le précepteur de Florence, incrédule sur leurs effets comme sur leur existence, semble n'avoir compté que sur les passions condamnables : ce sont là ses seuls auxiliaires. Les vertus, s'il en existe à ses yeux, sont pour lui des moyens dont le prince apprend, par ses leçons, à tirer parti contre eux, et dont ceux-ci peuvent, à leur tour, se prévaloir contre lui ; car, né républicain, un instinct indéfinissable de perversité en fit cependant le conseiller des mauvais princes.

De pareilles contradictions ne sont pas rares. Rien même de plus commun que ces combats entre le caractère et les opinions. L'homme, dit Montagne, est *ondoyant et divers :* c'est qu'il se conduit rarement d'après ses principes. Que sont d'ailleurs des principes? Les résultats d'une opération de l'esprit ; des lisières ou des appuis destinés à nous guider ou à nous soutenir dans la route de la vie ; mais que deviennent-ils lorsque l'ambition, la vengeance ou la haine s'unissent pour les briser ou les renverser? L'action des passions sur nous est de tous les jours, de tous les momens : le pouvoir des

opinions ne s'exerce, au contraire, que par intervalle ; telle est d'ailleurs notre nature que jamais une conviction, quelque absolue qu'elle soit, n'exerce le même empire que les passions. Pour un petit nombre de sages conséquens, combien d'hommes, au contraire, ont fait céder leurs principes aux circonstances? Et pourquoi Machiavel n'aurait-il pas suivi le torrent? Il passa sa vie au milieu des factions turbulentes de Florence ; or nous avons été témoins nous-mêmes des contradictions où tombent tôt ou tard les champions jetés dans une pareille arène. Dès que le talent bien reconnu de quelques-uns de nos contemporains ne les a pas préservés de ces écarts, dès que l'opinion des uns et des autres a varié au gré des circonstances, dès que la moitié de leur carrière paraît en contradiction avec l'autre, Machiavel ne pourrait-il pas s'être trouvé dans la même cathégorie? D'après les historiens de son tems, il fut un des chefs de la liberté (1). Ce qu'on a recueilli de son

(1) Uno de' capi de' libertini.

SEGNI.

caractère n'est pas en sa faveur. Varchi s'exprime ainsi sur son compte : « Si à » la connaissance qu'il avait des gouverne- » mens et des Etats, et à l'expérience des » choses de ce monde, il eût joint plus de » gravité dans ses mœurs, on aurait pu le » comparer plutôt aux grands génies de l'an- » tiquité que le préférer aux modernes (1). »

Le *Menagiana* l'accuse d'avoir donné comme sien un ouvrage dérobé à Plutarque. Gentillet lui reproche d'être le plagiaire de Barthole; Couringius de s'être enrichi des dépouilles d'Aristote. L'auteur de la *République des Lettres* s'exprime en ces termes : « Il y a des gens qui prétendent que Ma- » chiavel a dit qu'il aimerait mieux être en- » voyé aux enfers après sa mort que d'aller » en paradis ; car, ajoutait-il, je ne trouve- » rais au paradis que des mandians, de pau- » vres moines, des hermites, des apôtres ; » mais, dans les enfers, je vivrais avec les

(1) Se alla intelligenza che in lui era de' i governi de' stati, e alla pratica delle cose del mondo, avesse la gravità della vità aggiunta, si potvea piu tosto con gli antichi ingeni paragonare che preferire a' moderni.

» papes, les cardinaux, et avec les rois et » les princes. »

Sans ajouter une foi trop crédule à de semblables accusations, sans blâmer en rigoriste ce qui n'est peut-être qu'une épigramme contre les grands de la terre, on ne peut disconvenir qu'elles n'annoncent un cynisme de conduite que le cynisme de ses opinions ne rend déjà que trop vraisemblable. Pour peu qu'on voulût en rechercher la source, on la trouverait sans doute dans les agitations d'une existence malheureuse, ou dans cette espèce de misanthropie dont les caractères inquiets ou passionnés deviennent trop souvent la proie.

Banni de Florence au retour des Médicis, soupçonné d'être entré dans deux conspirations, il fut emprisonné et mis à la torture : sans discuter sur ce que ces rigueurs pouvaient avoir d'injuste ou de mérité, le souvenir, sans doute, n'en aura pas été sans influence sur ses écrits. Ce juge si sagace des constitutions anciennes, ce commentateur si éclairé de l'histoire, aura bien pu mêler, à l'insu de lui-même, des ressentimens cachés aux leçons de la politique ; car,

innocent ou coupable, l'homme assez malheureux pour avoir subi la torture paraît, en quelque sorte, excusable de dévier de ses principes, son ame ulcérée n'étant pas assez calme pour ne pas porter du trouble ou de la contradiction dans ses opinions. Comment donc Machiavel, malgré la force de sa raison, ne serait-il pas tombé sous le joug de ces mouvemens tumultueux, s'il n'en a pas été préservé par la pureté de sa conscience? Or, nous verrons bientôt que la sienne sembla toujours muette.

Une certaine énergie, portée au-delà de sa véritable mesure, est aussi vraisemblablement la source de ses erreurs; ce genre de force tenait, peut-être, à une dureté d'ame née de son profond mépris pour les hommes, disposition très-propre à dessécher les sources de la sensibilité. Qu'on le suive avec attention dans sa politique, on le voit tendre sans cesse vers des lois et des mesures rigoureuses. Jamais un mouvement de son cœur ne se mêle à sa pensée pour en tempérer la force ou l'amertume. Ennemi par instinct de la modération, qu'il appelle toujours *oie del*

mezzo, *termes moyens*, il semble n'y voir autre chose que de la faiblesse. Plus sévère que l'impitoyable Dracon lui-même, il invoque trop souvent la peine de mort au secours de la société; et, non content même de punir avec tant de rigueur les véritables criminels, il y condamne aussi des citoyens coupables, à son gré, de trop de popularité. Dans les républiques anciennes, on obviait à ce genre d'influence par l'ostracisme; ce farouche républicain va plus loin encore: il ne blâme nullement le gouvernement de Venise de s'être défait d'un citoyen trop en crédit auprès du peuple (1). « Sur des dif-

(1) Come essendo le galee viniziane tornate in vinegia venendo certa differenza tra quelli delle galee ed il popolo, donde si venne ad tumulto ed all'armi, ne se potendo la cosa quietare, ne per forza di ministri, ne per riverenza de' cittadini, ne timore de' magistrati, subito che a quelli marinari apparve inanzi un gentiluomo ch'era l'anno d'avanti stato capitano loro, per amore di quello si partirono e lasciarono la zuffa. La qual ubbidienza generò tanta sospizione al senato, che poco tempo dipoi i viniziani, o per prigione o per morte se ne assicurarono.

Discours, liv. III, chap. 22.

» férens, dit-il, intervenus entre le peuple » et les équipages de quelques galères vé- » nitiennes, on en vint aux armes : le pou- » voir des ministres, la crainte des ma- » gistrats, la déférence pour les citoyens » ne pouvaient faire cesser le désordre, » lorsqu'un gentilhomme, qui commandait » un an avant ces marins, se présenta de- » vant eux, et calma le tumulte par sa pré- » sence. Le pouvoir de cet homme sur la » multitude devint dès-lors tellement sus- » pect au sénat, *qu'on s'en assura bientôt* » *par la prison ou par la mort.* »

« Ces mêmes Vénitiens, ajoute-t-il (1), » après avoir battu le duc de Milan, au » moyen du duc de Carmignole, voyant

---

(1) Battuto che ebbono sotto il suo governo il duca di Milano, e conoscendo come egli era freddo nella guerra, giudicarono non potere più vincere con lui, perche, non voleano ne poteano licenziarlo, per non perdere ciò che avevano acquistato : ondechè furono necessitati per assiacurarsi di ammazzarlo.

Le Prince, chap. 12.

» combien celui-ci devenait froid pour la » guerre, jugèrent qu'ils ne devaient pas » s'attendre à vaincre par lui ; et parce » qu'ils ne pouvaient ni ne voulaient le li- » cencier, de crainte de perdre leurs con- » quêtes, *ils furent forcés de le mettre à* » *mort pour s'en assurer.* » Voilà de ces traits faits pour caractériser la politique de Machiavel. Ce prétendu républicain se montre tour-à-tour professeur de despotisme ou d'oligarchie, puisqu'il loue sans restriction un gouvernement aristocratique d'avoir mis à mort un innocent, un bon chef du moins, à en juger par le respect et la considération que lui portaient ses inférieurs.

Rome a-t-elle à se plaindre des écarts d'une légion ; il trouve tout naturel qu'on la décime ; il vante, comme excellente, une pareille mesure bien digne, en effet, du peuple auquel des hommes, sous la dent des bêtes féroces, offraient un spectacle qui faisait tressaillir de plaisir jusqu'aux femmes elles-mêmes.

S'il parle de l'opposition que des légis-

lateurs ont quelquefois à combattre, (1) « Il n'y a, dit-il, d'autre remède à cela que » la mort des opposans. » Moïse en avait rencontré. Il l'approuve d'en avoir fait périr un grand nombre (23,000, dit la Bible) pour vaincre l'opposition.

Lorsqu'un prince a conquis une province, selon ce politique au cœur d'airain, « le prince (2) doit tout changer : les noms, » les hommes, les choses, les autorités ; » rendre les riches pauvres, comme Da-

---

(1) A vincere questa invidia non ci è altro rimedio che la morte de coloro che l' hanno.

Discours, liv. III, chap. 3.

(2) Un principe debbe fare ogni cosa di nuovo, fare nuovi governi come nuovi nomi, con nuova autorità, con nuovi uomini, fare i poveri richi, come fecce Davit quando ei diventò re : *qui esurientes implevit bonis et divites dimisit inanes* ; edificare oltra di questo nuove città, disfare delle vechie, cambiare gli abitatori dun luoguo ad un altro, ed id somma non lasciare cosa niuna intatta in quella provincia ; e che non vi sia, nè grado, nè ordine, nè stato, nè richezza, che chi la tienne non la riconosca da te.

Discours, liv. I, chap. 26.

» vid : *qui esurientes implevit bonis, et di-*
» *vites dimisit inanes ;* détruire les villes,
» en bâtir de nouvelles, transporter les
» habitans d'un lieu à un autre ; ne rien
» laisser d'intact, en un mot, ni rang,
» ni grade, ni richesse dont il ne soit la
» source. »

Ainsi, selon lui, le droit de conquête, pour s'affermir, pour produire des résultats utiles, doit s'exercer avec les formes d'un brigandage destructeur ; ainsi, les conquérans n'ont pas de meilleure garantie de leurs conquêtes que des mesures barbares jusqu'à l'atrocité ; ainsi, c'est Attila qu'ils doivent d'abord imiter, s'ils veulent ensuite régner avec sécurité. Ah ! qu'il y a loin de cette indigne théorie à celle de Montesquieu, dont le génie, toujours sous la tutelle d'une conscience pure, marche à la lueur de sa lumière sans jamais tomber dans de pareils écarts !

« Alexandre, dit-il, résista à ceux qui
» voulaient qu'il traitât les Grecs comme
» maîtres, et les Perses comme esclaves ;
» il ne songea qu'à réunir les deux nations,
» et à leur faire perdre les distinctions de

peuple conquérant et de peuple vaincu. » Il prit les mœurs des Perses pour ne pas » désoler les Perses, en leur faisant prendre » les mœurs des Grecs. C'est ce qui fit qu'il » marqua tant de respect pour la femme, » pour la race de Darius. Il ne laissa pas » seulement aux peuples vaincus leurs » mœurs ; il leur laissa encore leurs lois » civiles ; il respecta les traditions anciennes » et tous les monumens de la vanité des » peuples. » Voilà des idées saines, avouées à-la-fois par la conscience de tous les peuples, comme par la théorie des véritables législateurs ! Les Tartares eux-mêmes s'y sont conformés ; et la Chine, au lieu de devenir la proie de leur brigandage, est devenue l'école de leurs lois et de leur régénération.

A entendre Machiavel, il est vrai, quelques lignes plus bas, ces moyens indiqués comme indispensables pour conserver des États conquis sont réprouvés par la religion et l'humanité. Un prince, ajoute-t-il, doit même renoncer à toute autorité, plutôt que d'y avoir recours ; mais s'il veut absolument se maintenir, il faut qu'il renonce

à toute espèce de *mezzo termine*, et qu'il se livre franchement à ces atrocités : *Besogna che entri in questo male;... il faut qu'il entre dans ce mal.* Je regarderai, puisqu'on le veut à toute force, tant de barbaries comme indispensables à des usurpateurs ou à des conquérans pour conserver leurs conquêtes ; mais je n'en demanderai pas moins si ce n'est pas conspirer en faveur des tyrans contre les intérêts du genre humain que de s'établir ainsi professeur de corruption, et de tracer de sang-froid ce code abominable de perversité. Que, dans l'ouvrage *du Prince*, il ait voulu donner, en apparence aux souverains, des leçons destinées aux peuples seulement, on pourrait, avec J. J. Rousseau et quelques commentateurs, se prêter à cette interprétation ; mais puisque des maximes à-peu-près semblables se trouvent, sinon en corps de doctrine, disséminées du moins dans ses discours sur *Tite-Live*, la supposition n'est plus admissible. Ces maximes d'ailleurs sont trop positives : les unes même renferment trop évidemment des conseils pour pouvoir en absoudre l'intention. Que pourraient ob-

jecter, par exemple, ses apologistes à son chapitre sur les avantages de la fraude? Comment s'y prendraient-ils pour en excuser l'immoralité? Là, comme en cent endroits de ses ouvrages, ne s'efforce-t-il pas de prouver, non son utilité, mais sa nécessité? Ne s'étaie-t-il pas pour cela de l'autorité de Xénophon? Ne dit-il pas textuellement: « Xénophon, dans la vie » de Cyrus, démontre la nécessité de la » fraude..... et n'en conclut autre chose, » sinon qu'un prince qui veut faire de » grandes choses est obligé d'apprendre à » tromper (1). » Mais il va, lui, beaucoup plus loin: il assure « ne connaître aucun » exemple d'un empire acquis à l'aide seul » de la force ouverte, quoiqu'on ait vu » des hommes parvenus d'une basse à une

(1) Mostra Senophonte nella sua vita di Ciro questa necessità dello inganare, et non couchiude, altro per tale azione, se non che ad un principe che voglia fare gran cose è necessario imparare a ingannare. *Discours*, liv. II, chap. 13.

» grande fortune, à l'aide seul de la » fraude (1). »

Qu'on ne dise pas que ce sont là seulement des autorités et des faits dont il s'étaie; ce sont bien évidemment des principes qu'il pose; le commentaire même dont il les fait suivre ajoute encore à leur immoralité. D'après ce commentaire, plus la fraude est adroite, moins elle est blâmable. Il le dit formellement en ces termes : « (2) On voit » que les Romains, pour leurs premiers » accroissemens, n'ont pas dédaigné de re- » courir à la fraude, toujours nécessaire à

---

(1) Nè credo che si trovi mai alcuno constituito in bassa fortuna, pervenuto a grande imperio solo con la forza aperta e ingenuamente, ma sì bene solo con la fraude.

Discours, liv. II, chap. 23.

(2) Conobbero pertanto i Romani ne primi augumenti loro non essere mancati eziam della fraude; la quale fu sempre necessaria ad uzare a coloro che di piccoli principj vogliono a sublimi gradi salire, la quale è mino vituperabile quanto è più coperta come fu questa de' Romani.

Ibid

» ceux qui, d'une humble fortune, cher-
» chent à s'élever aux plus hauts rangs ;
» *fraude d'autant moins blâmable qu'elle*
» *est mieux couverte, comme celle des Ro-*
» *mains.* »

Une pareille morale, cependant, quelque coupable qu'elle soit, paraît presqu'innocente, comparée au cynisme dont est souillée la vie de Castruccio, ouvrage où respire tout entière l'ame de Machiavel. C'est là que se montre, dans sa hideuse nudité, cette doctrine, appuyée sur l'intérêt personnel, dont le résultat est d'absoudre tous les aventuriers heureux, coupables ou non. Là rien n'est équivoque ; rien ne prête à des commentaires indulgens. Il parle de faits évidemment criminels d'un ton d'enthousiasme dont tout autre écrivain parlerait avec indignation ; il y loue des cruautés et des perfidies, sans honte, sans scrupule, avec un air de sincérité dont on voudrait pouvoir douter. Il compare à Scipion, c'est-à-dire à l'un des plus beaux caractères de l'antiquité, un scélérat heureux : il célèbre ingénuement des faits atroces, comme dignes d'admiration ; enfin, par une abjuration de

pudeur, ou par une maladie de conscience impossible à caractériser, il adresse cet ouvrage à deux de ses amis, « (1) comme plus » amateurs que qui que ce soit, dit-il, d'actions vertueuses. »

Mais quoiqu'il dise textuellement de son héros : « (2) Il ne vécut inférieur ni à Scipion ni à Philippe de Macédoine, et les » aurait surpassés l'un et l'autre, si, au lieu » de Lucques, il eût eu pour patrie Rome » ou la Macédoine, » on reste toujours surpris qu'un homme d'un si rare mérite soit à-peu-près inconnu dans l'histoire, où il n'a figuré que par des perfidies et des attentats obscurs, ignorés du monde entier, excepté de ses victimes et de son historien.

---

(1) Come a quelli che più che altri uomini che io conosca delle azioni virtuose vi dilettate.

Vie de Castruccio.

(2) Perchè vivendo non su inferiore ne a Filipo de Macedonia ne a Scipione di Roma... et senza dubbio avrebbe superato l'uno e l'altro se in Cambio de Luca avesse avuto per sua patria Macedonia o Roma.

Ibid.

Suivons donc dans sa brillante carrière ce héros ignoré.

Castruccio, enfant d'un père inconnu, fut trouvé à Lucques sous un pied de vigne, par une veuve nommée Buonacorso Cenami; son frère, chanoine dans la maison duquel elle vivait, fit élever, après l'avoir adopté comme sien, cet enfant du hasard. Il le destinait à la prêtrise; mais les inclinations belliqueuses du jeune homme lui valurent un nouveau père adoptif. François Guinigi, militaire lucquois très-riche et très-estimé, se l'attacha et l'éleva dans le métier des armes. Devenu à son école ce qu'on appelait alors un *condottiero*, il acquit dans Lucques une grande influence, par une suite de perfidies heureuses, présentées, sous sa plume de son historien, comme des actions d'éclat.

La république de Lucques, ainsi que toutes les petites souverainetés, si multipliées alors en Italie, se voyait déchirée par des factions intérieures. Georgio d'Egli Opizi y rivalisait de pouvoir et d'ambition avec Castruccio. Celui-ci, pour vaincre son rival, par suite d'un accord avec

Uguccione, chef de la république de Pise, fit révolter les Lucquois au moment même où les Pisans se présentèrent devant les portes. Dans cette rumeur, concertée par la trahison, Georgio d'Egli Opizi est massacré avec sa famille et ses amis. On change à l'instant même la constitution de l'Etat, au gré du parti vainqueur, « (1) et au grand » détriment de la ville, dit Machiavel, » puisque plus de cent familles en furent » alors chassées. »

Ainsi, selon Machiavel lui-même, le premier exploit de son prétendu héros est une trahison contre sa patrie; il s'adjoint pour cela le chef d'un Etat rival : le résultat de cette indigne entreprise est l'assassinat de la famille entière qui lui faisait ombrage, et le bannissement de cent autres. Des ambitieux et des traîtres ne doivent pas marcher long-tems d'accord : le même intérêt qui les a réunis momentanément les

(1) Con grandissimo danno di quella perche si trova che più di cento famiglie furono caciate allora di Luca.

Vie de Castruccio.

divise tôt ou tard. Uguccione et Castruccio, devenus ennemis, cherchaient donc respectivement à se détruire, et en attendaient avec impatience une occasion favorable; elle se présenta bientôt.

Pierre Michelli, citoyen de Lucques très-estimé, y fut assassiné. Son assassin se réfugia chez Castruccio. Les sergens du capitaine s'étant présentés pour s'emparer du coupable, Castruccio les chassa et favorisa son évasion. Pour cette fois-ci, cependant, Uguccione, plus habilement perfide, parvint à s'assurer de son adversaire, et le fit emprisonner. Mis ensuite en liberté dans un nouveau tumulte populaire, Castruccio devint plus puissant que jamais dans Lucques. Bientôt cinq ou six familles, corrompues par ses séductions et ses promesses, le firent déclarer prince de l'Etat. Voyons maintenant comment il usa de son pouvoir: c'est son panégyriste qui va parler; tout est précieux, tout est caractéristique dans son langage. « La famille de Poggio était puis-» sante dans la ville pour avoir contribué » à la grandeur de Castruccio, et l'en avoir » même fait nommer chef. Ne se croyant

» pourtant pas assez récompensée, elle con-
» vint, avec quelques autres familles, de sou-
» lever le peuple et de chasser Castruccio.
» Un matin donc que l'occasion leur parut
» favorable (Castruccio était alors à Pise), ils
» fondirent en armes sur le lieutenant char-
» gé de rendre la justice en son nom, et le
» massacrèrent. Comme ils cherchaient en-
» suite à soulever le peuple, Stefano Poggio,
» homme vieux et pacifique, étranger à la
» conjuration, vint au-devant des conjurés,
» et les engagea, par l'autorité de son nom,
» à déposer les armes, leur promettant de
» devenir leur médiateur auprès de Cas-
» truccio, et d'obtenir de lui ce qu'ils en
» exigeaient; ceux-ci les déposèrent avec
» autant d'imprudence qu'ils les avaient
» prises; car Castruccio ayant su ce qui se
» passait à Lucques, après avoir laissé dans
» Pise une partie de ses gens, sous le com-
» mandement de Pagolo Guinigi, en était
» parti avec le reste. A sa grande surprise,
» il trouva la sédition apaisée; mais, par
» précaution, il dispersa ses partisans ar-
» més dans les lieux les plus convenables.

» Stefano Poggio, convaincu que Cas-

» truccio lui avait des obligations, vint le » trouver; et croyant n'avoir pas besoin » de clémence pour lui, n'en réclama qu'en » faveur des siens. Il le pria de pardonner à » la jeunesse, à l'amitié, et de se ressou- » venir de ce qu'avait fait pour lui sa fa- » mille. Castruccio l'accueillit avec bien- » veillance : plus satisfait, disait-il, de trou- » ver la sédition calmée, que courroucé de » ce qu'elle avait eu lieu; heureux surtout, » ajoutait-il, de pouvoir donner des preuves » de clémence et de générosité, il attira » vers lui, à l'aide de Stefano, tous les » conjurés trompés par cette dissimula- » tion (1), et *les fit tous emprisonner et* » *mettre à mort avec Stefano lui-même.* »

Avec Stefano lui-même ! Tels sont les héros de Machiavel; tel est l'aventurier, digne selon lui de marcher de pair avec Scipion. Après avoir célébré comme un grand homme l'usurpateur de la souveraineté de son pays, il ne le blâme nullement pour avoir égorgé de sang-froid

(1) Fuorono insieme con Stefano imprigionati e morti. *Vie de Castruccio.*

des rivaux conduits dans ses piéges par une horrible perfidie. Que dis-je? il le loue même d'avoir fait assassiner jusqu'au vieillard pacifique qui, sur la foi de ses promesses, était venu se livrer avec les conjurés dont il s'imaginait avoir obtenu la grâce, par ce qu'il avait fait en sa faveur; et cependant des éditeurs bénévoles essaieront de nous peindre Machiavel comme un républicain pur, comme un homme estimable; ils soutiendront que ses ouvrages n'ont été ni compris, ni médités; que des improbateurs de mauvaise foi seuls en ont blâmé les principes! Mais qu'y a-t-il donc de difficile à comprendre dans toute cette narration, si ce n'est l'excès du dévergondage de l'historien? Tout n'y est-il pas positif? Tout n'y luit-il pas de la plus horrible clarté? Si c'est là ce que les partisans de Machiavel appellent une politique habile et profonde, il ne faut pas fouiller dans ses ouvrages pour en apprendre les secrets; les cachots de Bicêtre et les bagnes de la Méditerranée en offrent des écoles moins scandaleuses. Le vice se montrant là du moins dans toute sa difformité, les châti-

mens qu'il y subit en deviennent en quelque sorte le préservatif. Ce qui est évident, c'est que Castruccio n'a reçu de la main du secrétaire florentin un brevet de grand homme, que parce que son prétendu héros avait mis en exécution, dans toute leur rigueur, les préceptes de la doctrine impure dont il s'est fait depuis l'indigne professeur.

On croira peut-être que l'immoralité systématique ne peut aller plus loin : qu'on se détrompe. L'écrivain assez immoral pour offrir l'exécrable Borgia comme un modèle, n'aurait pas honoré de ses éloges des criminels vulgaires. Ses héros de prédilection devaient être coupables de plusieurs attentats ; aussi ajoute-t-il naïvement quelques lignes plus bas : « (1) Cependant ils-

(1) Nè perdono ad alcuno, privandoli della patria e della roba, e quelli che poteva avere nelle mani, della vita, affermando di avere conosciuto per isperienza, niuno di quelli poter li essere fedeli, e per più sua sicurtà fondò une fortezza in Lucca, e si servi della materia delle torri di coloro ch' egli aveva cacciati o morti.

Vie de Castruccio.

» truccio, délivré de la guerre, pour ne » plus se voir exposé aux dangers qu'il ve- » nait de courir, se défit, sous divers pré- » textes, de tous ceux dont l'ambition pou- » vait aspirer à la souveraineté de Lucques. » *Il n'en épargna aucun; il exila les uns,* » *il confisqua les biens des autres, et mit* » *à mort tous ceux qui tombèrent dans ses* » *mains*, bien convaincu, assurait-il, » qu'aucun d'entr'eux ne pouvait être fi- » dèle. Pour plus de précautions enfin, *il* » *bâtit une forteresse avec les matériaux* » *mêmes des tours de ceux qu'il avait mis* » *à mort ou bannis.* »

Cela est clair et positif. Quoi qu'en disent les apologistes de Machiavel, il n'y a pas deux manières d'interpréter une pareille conduite. Si, lorsque l'auteur du *Prince* conseillait à Laurent de Médicis d'en agir ainsi, ses conseils étaient des piéges, comme le veulent certains éditeurs, ici du moins son but ne peut pas être le même. Sincère dans l'admiration qu'il porte à Castruccio, c'est de la meilleure foi du monde qu'il lui prodigue des éloges, et l'offre pour exemple, comme un homme rare, non-seulement

pour les tems où il vécut, mais qui eût paru tel dans les siècles antérieurs.

La vie de ce prétendu héros se compose tout entière d'une série de perfidies et de meurtres. Ecoutons encore son panégyriste; tout est significatif dans ce qu'il va nous dire :

« Pendant que Castruccio, en paix avec » les Florentins, se fortifiait dans Lucques, il » ne négligeait aucune des mesures propres » à augmenter son pouvoir, sans pourtant » se déclarer en guerre. Bien convaincu que » de se rendre maître de Pistoye, c'était » avoir un pied dans Florence, il s'attacha » par des intrigues les habitans de la mon- » tagne, et, grâce au parti qu'il avait dans » Pistoye, se comporta de manière à ce que » bientôt chacun eût confiance en lui. Cette » ville était alors divisée, ainsi qu'elle le fut » toujours, en deux partis, celui des noirs et » celui des blancs. Le chef des blancs était » Bastien de Possente, celui des noirs, » Jacob de Gia. Dans le désir de triom- » pher l'un de l'autre, ils en vinrent aux » mains. Jacob se fortifia du côté de la porte » de Florence; Bastien, du côté de celle

» de Lucques. Comme ils avaient tous les
» deux plus de confiance dans Castruccio
» que dans les Florentins, ils réclamèrent,
» chacun de leur côté, son assistance. L'ayant
» promise à tous les deux, il s'engagea en-
» vers Jacob à venir le seconder en per-
» sonne, et envers Bastien, à lui envoyer
» Pagolo de Guinigi. Au jour fixé, Pagolo
» ayant pris la route de Vescia, il prit lui-
» même en droiture le chemin de Pistoye ;
» de sorte qu'ils arrivèrent tous deux, ainsi
» qu'ils en étaient convenus, à minuit,
» dans la ville, où ils furent reçus en amis.
» Bientôt, à un signal donné par Castruc-
» cio, Pagolo tua Jacob de Gia, tandis que
» celui-ci tuait Bastien de Possente. Leurs
» partisans, une fois pris ou mis à mort, la
» ville fut enlevée sans résistance, et la sei-
» gneurie chassée du palais. Pour maintenir
» alors le peuple, il le libéra de quelques
» anciennes dettes, et lui fit de grandes
» promesses. Il en agit de même avec les
» habitans de la campagne, accourus pour
» voir leur nouveau souverain ; *de sorte que*
» *tout le monde, plein d'espérance, et pé-*

» *nétré de ses vertus, se soumit tranquille-*
» *ment* (1). »

Après de pareils traits, après le mot *vertus,* sur-tout, placé là comme une offense sanglante à la morale, il ne reste plus rien à dire. Ce mot seul dépouille la politique de Machiavel de ses voiles et de ses prétextes. Ainsi, le lecteur qui désirait trouver des excuses en sa faveur, dans les profondeurs ou les obscurités de sa doctrine, n'a plus même cette dernière ressource. Rien, dans ce langage, ne peut prêter à l'indulgence des commentateurs.

Les éditeurs de Gênes, ses apologistes, pour atténuer sans doute le poison dont la vie de Castruccio semble empreinte à chaque ligne, la regardent, disent-ils, « comme un » ouvrage de fantaisie, composé dans le » dessein d'encadrer, dans un petit nombre » de faits historiques, l'éloge de ce grand capitaine. »

---

(1) Talchè ognuno ripieno di speranza, mosso in Buona parte dalle sue virtù sue, si quietò.

Vie de Castruccio.

Grand capitaine, soit; ouvrage de fantaisie, soit encore : mais dénaturer un caractère historique, le peindre sous de fausses couleurs, pour y adapter plus aisément des maximes pernicieuses, c'est commettre bien gratuitement un double crime. Si le nom de Castruccio servit de canevas seulement à des thêmes impurs, son historien n'est en cela que plus coupable. L'histoire n'a pas le droit de dénaturer les faits, et elle a encore bien moins celui de pervertir la morale. Que veut, que prétend Machiavel, lorsque, récapitulant les traits les plus saillans du caractère de ce prétendu grand homme, il nous dit : « Il était agréable » à ses amis, terrible pour ses ennemis, » juste avec ses sujets, *infidèle avec les* » *étrangers* (1). »

Infidèle avec les étrangers! Voilà, bien certainement, un genre d'éloge dont Machiavel seul ne sentait pas l'inconvenance. Voilà,

---

(1) Era grato agli amici, agli nimici terribile, giusto con i sudditi, infedele con gli esterni.

Vie de Castruccio.

dans un seul mot, la clef de sa doctrine. Après avoir peint son héros par les faits, veut-il le peindre par des discours vrais ou supposés, il lui prête alors les pensées les plus criminelles de sa politique. « Castruccio, » nous dit-il, soutenait que Dieu chérit les » hommes énergiques, puisque l'expérience » prouve que c'est d'eux dont il se sert » pour châtier les faibles (1). » La sentence, comme on le voit, est digne du héros et du panégyriste. Ici, comme ailleurs, le secrétaire florentin se joue de la morale : il porte le cynisme jusqu'à calomnier la Divinité elle-même, en lui supposant des prédilections insensées pour les hommes énergiques, c'est-à-dire, pour ces fléaux dont elle se sert quelquefois, il est vrai, pour châtier les nations, mais qu'on ne peut appeler pour cela ses favoris, sans se déclarer impie, sans braver toutes les lois humaines et divines. Ici comme ailleurs Machiavel

(1) Dio è amatore degli uomini forti, perche si vede che sempre castiga gl' impotenti con i potenti.

Vie de Castruccio.

fait, de la force habilement dirigée, n'importe le but qu'elle poursuit, la mesure et la règle de l'autorité souveraine. S'il ne la déclare pas formellement de droit divin, tout du moins, dans cette maxime, prouve qu'il la considère ainsi.

On sait bien que méconnaître le pouvoir de la force saisie de l'autorité, c'est la contraindre seulement à se montrer plus odieuse; on sait que, quoique la justice ne puisse guère visiter les fondemens d'un seul trône sans l'ébranler, le repos des peuples a voulu cependant qu'il naquît de la force, des devoirs pour les sujets, des droits pour les souverains, et que ces droits s'épurassent en s'éloignant de leur source. On sait enfin que nier ces vérités prouvées telles par toutes les pages de l'histoire, c'est semer des germes éternels de révolution : mais Machiavel, en fondant sa théorie sur des abus de violence si nombreux dans les annales du monde, au lieu de la fonder sur la morale, établit, sur des faits évidemment condamnables, un genre de légitimité réprouvé par la conscience. Il part sans cesse du principe que les hommes étant tous

corrompus, les souverains, sous peine de se perdre, doivent l'être davantage. Cependant, il ne s'ensuit pas qu'un ordre de choses vicieux est de droit divin, parce que la perversité des peuples et de leurs chefs le consacre, par le fait, depuis des siècles. Le véritable philosophe est celui qui, en s'y résignant, n'en accuse pas effrontément la Providence. Et comment en irait-il chercher la cause dans le Ciel, lorsque tout sur la terre la lui dévoile; lorsque le mécanisme de la société sur-tout, ouvrage si imparfait de l'homme, la lui montre dans chacun de ses rouages, et met journellement sous ses yeux le tableau de la force substituée au droit, par les jeux croisés de la ruse et de l'égoïsme, sans l'intervention de la Divinité?

Si, tout en condamnant la force comme illégale, dans telle ou telle occasion, Machiavel nous en eût seulement tracé la marche et les effets; si, sans en approuver tous les genres d'excès, il se fût borné à nous dévoiler le mécanisme hideux de trahisons et d'assassinats dont il en compose le cortége dans son code, la lumière dont il éclaira les routes obliques et ténébreuses

qu'il lui trace pouvait, jusqu'à un certain point, garantir les peuples des effets de cette infernale tactique ; mais, fier sans doute d'en avoir surpris les secrets, il est sans cesse en admiration devant elle ; c'est avoir un droit certain à ses éloges que de s'en être heureusement servi. Meurtres, assassinats, empoisonnemens, rien ne l'indigne, rien ne le révolte de la part de quiconque est assez habile pour y recourir avec succès. Dans le délire de cette singulière aberration, une grande insensibilité d'ame lui paraît de l'énergie. Le génie, il le voit dans une abjuration de clémence et de compassion, unie à une grande force de tête et à une invincible opiniâtreté de caractère ; combinaison du hasard, propre seulement à donner à l'homme les prérogatives attachées aux démons. Peu lui importe le but où tendent ses prétendus héros ; c'est par les moyens employés à l'atteindre, et non par leurs intentions, qu'il les juge. Ont-ils réussi par des moyens infâmes, il parle de leur gloire avec chaleur. Ont-ils hésité dans cette route criminelle, il les traite comme l'estimable Pierre Soderini, les renvoie aux limbes, ne

prépare des apothéoses que pour des *Borgia* et des *Castruccio ;* dit du premier : *Je ne me lasserai jamais de le donner pour exemple ;* et célèbre les *vertus* du second, parce qu'il vient de s'emparer, par un double meurtre, d'une souveraineté voisine de celle qu'il avait usurpée aussi criminellement.

Veut-on connaître, au surplus, l'opinion des Florentins sur Castruccio? Machiavel lui-même nous en instruit par un de ces discours, qu'à l'exemple des historiens anciens il prête vraisemblablement au gonfalonier Guichardini (1) : « Ne vous rappe-» lez-vous pas, lui fait-il dire, que lorsque » la patrie a été désunie, Castruccio, *un vil* » *citoyen de Lucques*, l'a vaincue? » Que ce soit là l'expression dont s'est servi Guichardini, que Machiavel la lui ait prêtée comme vraisemblable, on doit naturellement en conclure que Castruccio était méprisé de

(1) Non vi ricordate voi che quando la città è stata disunita Castruccio un vil citadino Lucheze l' ha battuta.

Histoire Florentine.

ses contemporains; qu'à Florence comme ailleurs, qu'alors comme aujourd'hui, l'on savait apprécier ce singulier héros. On le croirait à peine, cependant : toujours subjugué par des succès dont il vient de nous dévoiler les indignes moyens, Machiavel, parlant de sa mort comme d'une calamité publique, semble en gémir, comme de celle d'un bienfaiteur de l'humanité; et, par une profanation sacrilége du mot gloire, dit textuellement : « (1) Mais la fortune *ennemie de sa* » *gloire* le priva de la vie au moment même » où, pour accomplir des desseins long-tems » médités, il avait le plus besoin de vivre.»

Ces aberrations de l'esprit ne sont pas tout-à-fait inexplicables ; la corruption du cœur en est presque toujours la cause. En déshonorant le talent, elle finit ordinairement par y porter atteinte, et attaquer jusqu'à la raison elle-même. Il ne serait pas difficile,

---

(1) Ma la fortuna nimica alla sua gloria, quando era tempo de darli vita, glie ne tolse, ed interruppe quelli disegni che quello molto tempo inanzi aveva pensato di mandare ad effetto.

Vie de Castruccio.

d'ailleurs, d'en expliquer le mystère apparent, par l'existence de Machiavel dans le monde.

Quoique employé par son gouvernement dans des légations importantes, quoique plus propre que personne à les faire réussir, il vécut dans un état de gêne voisin de la misère. Ses Lettres à la Seigneurie de Florence sont remplies de réclamations sur l'insuffisance de son traitement; il paraît enfin que la république, en appréciant ses talens, les payait cependant beaucoup au-dessous de leur valeur. En faut-il davantage, je le demande, pour porter jusqu'à la morosité les soucis d'un esprit aigri par des besoins pressans et par le ressentiment d'un amour-propre blessé? Il n'y a qu'un pas, on le sait, d'une pareille disposition d'ame à la misanthropie; pour peu qu'un profond mépris pour ses semblables, tel que celui qui transpire dans ses ouvrages, ait ensuite mêlé ses tourmens à tant d'irritation, comment sa raison, dans le torrent d'amertume où elle se trouvait ainsi entraînée, n'eût-elle pas subi quelques variations? Il est des erreurs nées de ce qu'on

pourrait appeler des maladies de l'ame ; Machiavel en fut peut-être atteint. Son mépris pour l'humanité, poussé beaucoup trop loin, m'en paraît du moins un véritable symptôme. Hélas ! quiconque a jeté dans les abîmes du cœur humain des regards trop perçans, en n'y voyant guère qu'un foyer de perversité, se sent blessé dans la partie la plus sensible de lui-même. *Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque repertâ.* O vertu ! n'es-tu donc qu'un fantôme ? s'écriait Brutus. Machiavel, éclairé d'une lumière plus triste encore, n'eut pas même, à ce qu'il paraît, la consolation de douter ; les exemples qu'il eut toute sa vie sous les yeux ne le lui permirent guère. Perfidies, trahisons, meurtres, assassinats, empoisonnemens, telles étaient, on ne doit pas l'oublier, les armes familières à tous ces gouvernemens ultramontains, dont les intérêts, variés et compliqués à l'infini, s'agitaient et se croisaient sans cesse, au gré de la ruse et de la violence combinées. Les papes eux-mêmes, dont il dénonça la corruption, usaient plus que personne alors de ces moyens scandaleux. Ils faussaient leurs sermens, ils violaient leurs

traités, ils bravaient le scandale pour donner à leur juridiction temporelle les mêmes bornes qu'à leur juridiction spirituelle, et reprendre ce pouvoir en vertu duquel ils précipitaient, au 12e siècle, les plus grands monarques de leurs trônes. Forcés de substituer à cette arme, déjà émoussée, des artifices et des perfidies méthodiques, la dissimulation, réduite en système, était devenue une véritable science, dont l'Italie entière allait prendre des leçons à Rome, lorsque le secrétaire de Florence, plus frappé de ces grands résultats qu'indigné de l'impureté de leur origine, crut devoir en ouvrir école.

C'est par les détours et les ruses de cette science, c'est en opposant les grandes familles romaines les unes aux autres, en suscitant à propos des ennemis aux puissances dont ils étaient menacés, que les papes parvinrent à rétablir leur pouvoir depuis longtems ébranlé par les entreprises des barons romains. Ceux-ci, pour défendre des priviléges toujours disputés, s'étaient vus forcés d'attaquer le chef de l'Eglise jusque dans la capitale même. Bientôt, animés par leurs

succès et par les souvenirs de l'ancienne liberté romaine, ils créèrent un sénat indépendant. Un pontife assez entreprenant pour l'attaquer fut blessé mortellement. La lutte, ainsi engagée, se soutint avec des chances variées, par les combinaisons industrieuses de la mauvaise foi, et par tous les genres de crimes. La conjuration du sénateur Stefano Porcari, si inutilement tramée, le tribunat passager de Rienzi et de Baroncello, incidens les plus remarquables de cette lutte, auraient peut-être détruit le pouvoir temporel de l'Eglise, si les papes n'étaient restés vainqueurs, au moyen de cette politique dont ils furent réellement les premiers inventeurs. Grégoire VII et ses successeurs en usèrent assez habilement pour se rendre redoutables à leurs ennemis. Jules II, malgré la fougue de son caractère, en fit l'usage le plus heureux; il sut toujours en manier les ressorts au gré de ses vues ambitieuses et turbulentes. Alexandre VI enfin, joignant la cruauté à la perfidie, s'étaya plus heureusement encore de ce double moyen. Vainqueur des grandes familles romaines, qu'il fit exterminer les unes par les autres,

il régna dans Rome à-peu-près sans opposition, et sembla justifier, par ses succès du moins, la science que Machiavel eut le tort de vouloir ériger en code.

Bientôt, parce que les succès d'Alexandre VI et de tant de papes ambitieux en parurent les résultats, on en admira naïvement les indignes moyens. La carrière plus criminelle encore de Borgia n'indigna non plus personne. On ne vit dans [illegible] joûrnaliers dont il se fit un jeu que des combinaisons habiles, dont le succès couvrait ou justifiait l'infamie. Grâce à l'aberration de toutes les idées morales, résultat de cette politique, un pontife, digne par ses vertus d'un siége qu'avaient profané les vices et les crimes de ses prédécesseurs, n'excita que le mépris des Romains. C'est ainsi du moins qu'ils traitèrent le successeur de Léon X, devenu pape, par ce jeu des passions humaines, dont le hasard, dans les intrigues d'un conclave, se sert quelquefois pour produire de bons choix.

Le cardinal Adrien VI, ancien précepteur de Charles-Quint porté sur le saint-siége, par un hasard de ce genre, était un vieillard

pacifique, de mœurs austères, ennemi du faste et des vanités mondaines, exempt surtout de népotisme ; sincèrement affligé des dissolutions de la cour de Rome, il voulait en expier le scandale par ses vertus ; il porta même la bonne foi jusqu'à rendre à François de la Rovère le duché d'Urbain, dont l'avait dépouillé son prédécesseur, à force de perfidies et de violences. Cette conduite, phénomène d'un genre inconnu dans un siècle de corruption, parut ridicule, je le répète, à des hommes accoutumés au faste royal de Jules II, à la dissolution brillante de Léon X. On en était arrivé au point de ne louer, de n'apprécier qu'une politique monstrueuse, où l'intérêt personnel, sans frein, sans voile et sans scrupule, poursuit avec ardeur un but criminel, par des voies plus criminelles encore. On n'en disconviendra pas : pontife respectable, devenu la risée des Romains, pour avoir professé les vertus de son état, voilà un de ces traits caractéristiques du seizième siècle. Après un pareil exemple, on ne doit être surpris d'aucun des écarts de l'opinion ; on ne doit pas être surpris, sur-tout, qu'à sa mort les Ro-

mains aient nommé son médecin *le sauveur de la patrie.*

Quoi qu'il en soit, cette politique, dont les résultats devenaient à leur tour aussi pernicieux que les principes, n'en étendit pas moins ses ravages dans toute l'Italie. Née à Rome, mise en action depuis longtems dans les conclaves, conseillée par Machiavel à Laurent de Médicis, comme un moyen sûr d'agrandir sa maison et d'acquérir *une gloire immortelle*, devait des hommes de mérite l'enseigner innocemment jusques dans le siècle suivant. Fra Paolo Sarpi, servite vénitien, catholique zélé, quoique sans fanatisme, dont le pape Paul V redoutait assez les lumières pour l'avoir fait assassiner, se rendit fameux en ce genre. Partant du même principe que le secrétaire florentin, il dogmatisa l'immoralité dans l'intérêt des gouvernemens aristocratiques, comme son devancier l'avait dogmatisée dans l'intérêt des princes. On ne donna jamais, avec une sincérité plus ingénue que la sienne, des leçons de perversité : et ce qu'il y a de singulier, c'est que le gouvernement de Venise, qui les lui de-

mandait et les lui payait, les mettait réellement à exécution. En voici quelques-unes. « Qu'on punisse, avec une rigueur excessive, les torts d'un plébéien envers un noble, afin que personne ne puisse se familiariser avec l'idée d'attaquer l'ordre patricien. Qu'on maintienne, à toute force, l'idée que le sang noble est vénérable et sacré (1). »

Parlant des Grecs établis à Candie et dans les îles du Levant : « (2) Le seul moyen, dit-il, de les contenir, est de les avilir. Du pain et le bâton, voilà ce qu'il leur faut ; on doit réserver la justice pour de

(1) Se trà suddito, e nobile la discordia si vendichi con ogni eccesso, acciò non si familiarizzi l' uso di poner mano nell' ordine patritio, ma si preservi ad ogni potere il concetto, che sia sangue sagro, e venerando.

OPINION *pour conserver à Venise le domaine perpétuel de l'Adriatique.*

(2) Il più assicurato ripiego è avilir li con ogni studio, ne curarsi d'agguerirli... Vito, e bastone, e risserbare l' autorità à più propria occorenza... Non curarsi se trà loro esercitano inimicitie, perche da

» meilleures occasions. Il ne faut pas se mê-
» ler des différends entr'eux et les nobles. Il
» en résulte un double avantage pour le gou-
» vernement : des discordes privées et des
» confiscations publiques. Si parmi les Co-
» lons il s'élève des chefs de parti, qu'on
» saisisse toute espèce de prétexte pour les
» exterminer : mais au lieu d'user pour cela
» du ministère de la justice, il faut que le
» poison fasse l'office du bourreau ; l'effet
» est le même, et le gouvernement se pré-
» serve ainsi de la haine. »

Voilà les conseils exécrables donnés à la république de Venise par un homme de mérite, prodigieusement érudit et consommé dans la science du gouvernement ; en professant une politique véritablement infernale, il se croyait naïvement bon chré-

---

queste nascono due beneffitij, discordie private, e publiche confiscatione... Se trà loro vi siano capi di parte, esterminarli con ogni pretesto : ma se capitano nelle forze non servir si di publica giustitia, più tosto fare che il veleno uzi l'offittio del manigoldo, perche il frutto è lo steso, e l'odio, è minore.

Ibid.

tien, et s'honorait d'une religion dont l'esprit condamnait toutes ses maximes. Peut-être n'est-il pas inutile d'observer ici que la république de Venise, déjà dans son déclin, marcha de plus en plus vers sa perte, une fois qu'elle eut adopté sans restriction la morale de son théologien fra Paolo Sarpi. Elle était digne en effet du gouvernement ombrageux qui entretenait la débauche dans son clergé, pour lui ôter tout crédit auprès du peuple.

Lorsque l'Italie entière s'abreuvait à ce torrent de corruption, lorsqu'une admiration pour ainsi dire stupide encourageait des scélérats heureux dans la route du crime, et, qu'un siècle après, Venise puisait encore à cette source impure sa prétendue sagesse, comment Machiavel serait-il resté, seul, étranger aux méprises de l'opinion? Dans la fermentation à laquelle la renaissance des lettres avait livré les esprits de son tems, de vieilles idées mêlèrent nécessairement leur rouille à des idées plus saines. De ces idées souvent contradictoires, de leur élaboration prématurée surtout, devaient naître des opinions incertaines, con-

fuses, mal assises, et que le tems seul pouvait asseoir sur des principes épurés; mais l'époque d'une saine philosophie n'était pas encore arrivée. Les grands hommes eux-mêmes s'égaraient quelquefois, sous certains rapports, avec le vulgaire qu'ils éclairaient sous tant d'autres; car ils ne parviennent jamais à briser entièrement ces liens inaperçus, qui les enveloppent de toutes parts; Machiavel nous en fournit plusieurs preuves. Il ne fut pas exempt, par exemple, d'une sorte de superstition crédule dont rougiraient aujourd'hui des esprits vulgaires. Il crut que le Ciel nous avertissait de ses projets et de nos destinées par des signes matériels. Il intitula même un de ses chapitres ainsi: « (1) Les grands » accidens qui surviennent dans une ville » ou une province, sont toujours annoncés par des pronostics ou prédits par » quelques personnes. » Il assure en con-

(1) Inanzi che seguino i grandi accidenti in una città o in una provincia, vengono segni che li pronosticano, o uomini che li predicono.

Discours, liv. 1er, chap. 56.

séquence que « l'entrée de Charles VIII en » Italie fut annoncée par Jérôme Savona- » role, et qu'on disait dans toute la Tos- » cane avoir vu des gens armés se battant » dans les airs au-dessus d'Arezzo (1).

Il supposa « l'atmosphère (2) peuplée d'in- » telligences douées d'une vertu prophé- » tique et compatissantes pour les hommes, » au point de les avertir par des signes évi- » dens de ce qui doit leur arriver, afin » qu'ils puissent s'y préparer. »

Toute la force de son esprit ne le garantit pas non plus de ces préjugés dont pres-

---

(1) Sa ciascuno quanto da frate Girolamo Savonarola fusse predeta inanzi la venuta del re Carlo VIII di Francia in Italia, e come, oltra di questo, per tota Toscana si disse essere sentite in aria e vedute genti d' arme sopra Arezzo che si azzuffavano insieme.

Discours, liv. 1er, chap. 56.

(2) Pure potrebbe essere che sendo questo aere, come vuol alcum filosofo pieno d' intelligenze, le quali per natural virtù preveddono le cose future, ed avendo compassione agli uomini, acciò si possino preparare alle difese gli avertiscono con simili segni. *Ibid.*

que tous les peuples se rendent coupables à l'égard les uns des autres ; car, du foyer de corruption le plus actif, du sein de cette perversité systématique dont il traça le code, et dont l'Italie donnait à-la-fois des leçons et des exemples à toute l'Europe, il émit sur les peuples voisins des jugemens injustes et passionnés, tels que ceux-ci :

« La nature des Français est de désirer le » bien d'autrui, dont ils sont aussi prodi- » gues que du leur, une fois qu'ils s'en sont » emparés. Ils voleraient jusqu'à l'air que » vous respirez pour le manger ou le dissi- » per en un jour, avec ceux mêmes sur » lesquels ils l'auraient usurpé (1).

Ce n'est là le langage ni d'un historien ni d'un philosophe : mais voilà comme les vaincus parlent ordinairement de leurs vainqueurs. L'Italie, dont les peuples divi-

---

(1) La natura de' Francezi è appetitosa di quello d' altri, di che insieme col suo e quello altrui è poi prodigua, e pero il Franceze ruberia con lo alifo per mangiar selo, e mandarlo male, e goder selo con colui a chi lo a rubato.

Extraits sur la France.

27207

sés appelaient tour-à-tour chez eux les Allemands, les Français, les Espagnols était devenue le théâtre où se décidait une grande partie des querelles de l'Europe. L'invasion de Charles VIII, les guerres de Louis XII, la ligue de Cambrai, les prétentions respectives de Charles-Quint et de François Ier, ayant porté sur la péninsule le poids de tant de guerres, les habitans eurent à supporter à-la-fois et l'humiliation de ces invasions, et les désastres inséparables des retraites dont elles étaient presque toujours suivies: et qui ne sait pas que des vainqueurs, forcés d'abandonner leurs conquêtes, laissent toujours après eux des haines qui se changent volontiers en mépris? Celui des Italiens devait être alors d'autant plus amer, que le reste de l'Europe ayant à peine reçu de faibles rayons des lumières allumées une seconde fois sur ce sol classique, Français, Allemands, Espagnols, nous étions tous, à leurs yeux, des barbares, auxquels ils donnaient même cette dénomination. Sous le rapport des arts, l'accusation pouvait être fondée: sous celui des mœurs, la péninsule, infectée de tous les

genres de corruption, ne pouvait, au contraire, que rougir devant les peuples appelés dans son sein, par son avilissement, par les dissentions (1) de ses princes, et par les résultats de cette politique infâme dont elle se déchirait jusque dans ses propres entrailles. Il faut en convenir, si quelques étincelles de vertu brillèrent alors dans des contrées où pullulaient tant de monstres, la gloire en appartient à des Français. Ces mots *tout pour l'honneur* n'étaient pas pour eux une vaine devise : ils caractérisaient encore des sentimens honorables, ravivés un instant à la voix d'un roi chevalier. Non, quoi qu'en dise Machiavel, sa patrie n'avait rien à comparer alors au noble dévouement de

(1) Vos dissentions détruisent la plus belle partie du monde. Que font ici tant d'épées étrangères, disait Pétrarque, s'adressant aux Italiens, dans des *canzoni* sublimes, bien moins connus en France cependant que ses sonnets :

Vostre voglie divise
Guastan del mondo la più bella parte.
Che fan qui tante pellegrine spade ?

Il n'y a presque pas de poète italien qui n'ait exhalé les mêmes plaintes.

la noblesse française se groupant dans les champs de Pavie près de son roi malheureux, et mourant presque toute à ses pieds, comme pour le consoler de son imprudence. Parmi des hommes dont elle pouvait s'honorer, si l'on en excepte André Doria, modèle des vertus guerrières et civiles, le héros le plus recommandable du moyen âge, elle n'en avait aucun à opposer à ce chevalier sans reproche, exemple unique de fidélité, de bravoure et de loyauté; car Pescaire lui-même, le vainqueur de Bayard, Pescaire, cet homme si distingué par ses talens, ses succès et son intrépidité, ne sut qu'admirer sa loyauté sans l'imiter. Il fut infidèle un moment à son souverain; il porta même la corruption jusqu'à devenir le juge de son complice Morone, après l'avoir jeté dans un piége infâme.

Dès que Machiavel tomba, comme le vulgaire, sous le joug des préventions du siècle; dès qu'il partagea, même après la renaissance des lettres, une crédulité superstitieuse qui nous étonne encore dans un esprit de sa trempe, il ne pouvait guère se préserver de la corruption systématique

alors en crédit, puisque les papes eux-mêmes et les princes italiens n'avaient pas d'autre règle de conduite dans leurs relations politiques. Son crime n'est donc pas seulement d'en avoir divulgué les secrets ; mais, au tort d'en admirer les ressorts, il joignait celui d'en célébrer les résultats. Avec un peu plus de pudeur ou de probité, il aurait pu consacrer ses talens à démontrer, au contraire, ce que le genre humain avait à perdre à ce jeu de scélératesses ingénieuses, dont on écarte avec soin toute idée morale, ou tout mouvement généreux, comme des fautes irréparables. Il ne fallait pas même son génie pour nous convaincre que les effets, participant à la nature des causes, la dépravation raisonnée, dont il ouvrit l'école, devait engendrer à son tour une effroyable corruption, en ce qu'elle justifiait d'avance, comme indispensables, les perfidies ou les crimes qu'elle conseillait.

Mais est-il bien prouvé d'ailleurs que les succès de Borgia et de tant d'autres monstres soient dus aux doctrines impures célébrées par Machiavel ? L'assertion paraît au moins hasardée. Quoi qu'on en dise, le

conseiller le plus éclairé, c'est encore la morale, même contre des ennemis devenus parjures par système. Qui oserait soutenir, en effet, que ce que les machiavélistes appellent des obstacles ne soient pas au contraire des freins salutaires? Et pourquoi la conscience a-t-elle une marche invariable et sûre, si ce n'est parce que ses scrupules sont des points de reconnaissance destinés à lui signaler les fausses routes, et à la tenir ainsi dans de véritables lisières? Qu'y a-t-il au contraire de plus incertain, de plus incomplet, de plus sujet à la déception que l'esprit humain abandonné à lui-même, affranchi des avis de cette conscience et de tous les liens salutaires dont la Providence semble avoir voulu le munir contre les fausses directions de l'égoïsme, contre l'entraînement des passions viles?

Si Machiavel n'en avait pas trop souvent dédaigné les avis, il aurait envisagé les malheurs de l'Italie, qu'il déplore en cent endroits de ses ouvrages, comme le résultat nécessaire de la politique criminelle des princes qui l'asservissaient; et lorsqu'il réduisait leurs exemples en théorie, lorsqu'il

célébrait, comme des héros, des brigands ou des aventuriers heureux, il ne faisait que perpétuer, en les fécondant, les causes du malheur dont il gémissait.

Mais, d'ailleurs, son système n'est pas seulement coupable, il est encore faux, en ce qu'il exige une abnégation, heureusement impossible, de tous les mouvemens de l'ame. L'homme, en dépit de son excessive corruption, ne descend jamais au degré d'insensibilité, de sang-froid ou de cruauté nécessaire pour se séparer entièrement de ses affections, ou les soumettre aux froids calculs de son ambition. L'ame humaine, tant de fois méconnue ou bravée, en la supposant tout-à-fait inaccessible à la pitié, s'épouvante quelquefois du moins à l'idée de tel ou tel forfait réclamé par des circonstances difficiles; et, dans une position semblable, hésiter ou reculer c'est se perdre. Notre nature est indomptable; les plus grands criminels eux-mêmes trébuchent, dans le cours de leurs attentats, comme les honnêtes gens trébuchent dans le cours d'une carrière vertueuse. Machiavel en a même fait un axiôme fondamental

de sa doctrine. Les hommes, dit-il, savent rarement être tout-à-fait mauvais ou tout-à-fait bons. Il en offre pour preuve un des princes de son tems, chargé de mille forfaits, geolier incestueux de sa sœur, assassin de toute sa famille, et déchu de sa puissance pour s'être arrêté mal à propos dans le cours de ses attentats.

Le pape Jules II, dit-il, entraîné par la fougue de son caractère, étant entré avec sa seule garde dans Pérouse, s'était en quelque sorte livré à la discrétion de Giovampolo. « Tous les hommes sensés remarquèrent » la témérité du pape et la pusillanimité » de Giovampolo. On ne pouvait se rendre » raison de ce que celui-ci n'eût pas saisi » un moment si favorable pour se défaire » de son ennemi; mesure dont il eût re- » tiré un honneur infini, qui l'eût enrichi » d'ailleurs des dépouilles de Jules et de » celles des cardinaux de son cortège, les- » quels traînaient avec eux leurs délices » accoutumées. Ni la voix de la conscience, » ni celle de l'humanité ne pouvait être » pour rien dans cette conduite; car on ne » devait attendre aucun égard, aucun res-

» pect humain du scélérat qui, pour régner,
» était devenu le geolier de sa sœur, le
» bourreau de ses neveux et de tous ses
» parens ; il faut donc en conclure que les
» hommes ne savent se montrer ni parfai-
» tement bons ni *honorablement mauvais*,
» (1) et qu'ils reculent à l'idée d'un crime
» dont la grandeur exige un grand effort de
» courage. Ainsi, Giovampolo, assez cor-
» rompu pour ne rougir ni de l'inceste ni
» du parricide, ne sut pas, ou pour mieux
» dire, n'osa pas, dans une occasion si fa-
» vorable, hasarder une entreprise digne
» de faire admirer son courage et de lui
» conquérir *une réputation éternelle* (2), en
» se montrant ainsi le premier à prouver
» aux papes combien peu d'estime méritent
» les hommes qui vivent et règnent comme
» eux ; la grandeur même de son entreprise
» *en eût couvert l'infamie* (3). »

---

(1) Non sano essere onorevolmente tristi.
Discours, liv. 1er, chap. 27.

(2) Avesse di se lasciato memoria eterna.
Ibid.

(3) La cui grandezza avesse superato ogni infamia.
Ibid.

Il faut absolument conclure de l'exemple de Giovampolo que la théorie du secrétaire florentin porte sur de fausses bases. Dès que le caractère de l'homme, mélange à-la-fois de bien et de mal, par le résultat de cette organisation mixte, flotte presque toujours entre ces deux extrêmes ; dès que le plus grand scélérat lui-même, à défaut de remords, éprouve tôt ou tard des frayeurs qu'il a mille fois bravées, de quelle utilité serait donc une science appropriée seulement à un petit nombre de princes séparés, pour ainsi dire, de l'humanité par leur impitoyable caractère? Qu'est-ce qu'une doctrine enfin dont on ne peut espérer aucun avantage, à moins d'avoir fait divorce avec toutes les facultés de son ame, à moins de s'être mutilé dans la plus noble partie de soi-même, à moins d'être plus criminel que Giovampolo?

On a dû retrouver, dans le passage que je viens de rapporter, cet instinct dépravé qui se montre jusque dans les plus belles pages de Machiavel : pour peu qu'on y ait fait attention, on a dû se convaincre qu'au prisme de sa politique le bien et le mal

semblent changer d'essence et de nom; que des mots destinés à se repousser par les choses qu'ils représentent, y fraternisent ensemble. A entendre, en effet, ce nouveau casuiste, nous pouvons nous montrer *honorablement pervers.* Un crime de plus, lorsqu'il suppose du courage, mérite une *éternelle renommée;* la grandeur d'une entreprise *en efface l'infamie.* Ainsi, d'après une morale bien digne de servir de base au dogme machiavélique, la réputation est le salaire légitime d'un crime commis à propos : l'infamie des moyens disparaît sous le prestige des résultats; et, parce que Jules II fut un prince ambitieux, fougueux et turbulent, parce que les cardinaux de son cortége se montraient moins sévères dans leurs mœurs que ne l'exigeait leur état, Giovampolo, pour ne les avoir pas fait assassiner, a perdu ses titres à la gloire!

Voilà le résultat infaillible de ces théories appelées désolantes par Jean-Jacques Rousseau. Ce qu'elles ont d'immoral disparaît à la longue, par la force de l'habitude, sous ce qu'elles présentent d'ingénieux. Adaptées bientôt aux plus minces intérêts de la vie

domestique comme aux hautes combinaisons de la diplomatie, les générations, à la suite les unes des autres, se transmettent ainsi le germe d'une corruption qui se développe nécessairement avec les progrès et les raffinemens de la société. Du cabinet des princes, la contagion descend dans les classes subalternes, y répand ses poisons, et les pervertit sans obstacle : car, dès qu'il suffit de tromper adroitement pour tromper sans honte, la vanité vient encore ajouter ses stimulans au véhicule déjà si puissant de l'intérêt.

Ce ne sont pas là des suppositions gratuites. Quiconque a vu l'Italie en observateur doit avoir retrouvé, jusque dans les hommes du peuple, les procédés de cette politique modifiée seulement par des formes plus triviales. Par une habitude devenue chez eux une espèce d'instinct, ils se garantissent presque tous, comme d'un véritable danger, des mouvemens de la franchise. Les ruses, les détours, les voies obliques, ce cortége de dissimulation enfin dont se servent mystérieusement les diplomates chargés des grands intérêts de l'Etat, à la différence

près d'un peu de morgue ou de dignité, fournit aux dernières classes du peuple, comme aux grands eux-mêmes, des armes à double tranchant telles qu'en aiguisa Machiavel pour gouverner ou pour usurper des Etats.

C'est à Naples, c'est à Venise sur-tout, que ce genre de subtilité s'exerce avec un art assez savant pour déceler, dans sa prostitution même, une plus haute origine. En le voyant en action sous une foule de combinaisons ingénieuses, souvent très-fortement conçues, il ne faut qu'en étudier un instant les moyens pour se convaincre que la ruse, restée là sur son théâtre de prédilection, y a reçu des théories de Machiavel et de Paolo Sarpi, comme des exemples de tant de papes indignes de leur saint ministère, la perfection raffinée dont elle est susceptible. Remontez jusqu'à sa source, tout vous prouvera que, descendue des conclaves où elle règne depuis si long-tems, elle est arrivée pas-à-pas aux comptoirs, à la bourse, aux cafés de la place Saint-Marc, et jusque dans les tabagies des gondoliers et des Esclavons, n'ayant perdu dans le trajet qu'un

masque de dignité qui serait là très-déplacé. Je le répète donc avec assurance, comme témoin de sa marche dans ces basses régions : la politique de Machiavel, devenue tout-à-fait populaire, trompe encore aujourd'hui, sur le sol où la propagèrent ses leçons et ses disciples, l'étranger peu fait à ses obliquités. Tous ces diplomates en veste, en sarrau et en plein vent, unis une fois contre son inexpérience, l'enlacent de mille embuches dont l'homme né en-deçà des Alpes ne peut se faire une idée lorsqu'il n'en a pas été dupe. Le plus mince objet, le fret d'un simple bateau, le prix d'une place dans une misérable voiture s'y traitent par des intermédiaires artistes : ceux qui se montrent à vos regards ont l'air d'être conduits uniquement par le zèle le plus désintéressé. Ils le flattent, le caressent, le séduisent ; tout en eux conspire à le tromper, jusqu'à la grâce d'un dialecte dont les accens doux et mignards couvrent d'un certain charme le patelinage de cette politique subalterne.

La corruption, née là du machiavélisme, gagna lentement dans les basses classes, où

elle pénétra plus encore par le poison des exemples que par celui des doctrines. Comment, en effet, des systèmes dangereux, mais justifiés en quelque sorte par les succès de tant de princes dont ils semblaient avoir affermi la puissance, n'auraient-ils pas séduit ceux qui s'en trouvaient les témoins les plus rapprochés? En France, au contraire, ce fut par des théories que le machiavélisme commença ses ravages. Ses maximes, proclamées à la tribune et propagées à l'instant dans les journaux, s'étendirent comme la lave meurtrière d'un volcan. L'esprit de faction, qui s'en saisit, en développa le ferment avec une effrayante rapidité. Les mœurs, les opinions, la religion, les institutions, tout subit le venin d'une science dont on ose encore excuser le professeur, même après les résultats évidens de ses indignes leçons! Mais des éditeurs intéressés ou des écrivains égarés auront beau le déclarer honnête homme, ceux qui ont médité ses ouvrages ne seront pas pour cela condamnés à l'estimer. Hélas! s'il était réellement estimable, je ne verrais là qu'un malheur de plus. Quiconque abuse d'un

grand talent semble par cela même s'en déclarer indigne. On voudrait le trouver coupable dans ses intentions comme dans ses écrits, pour échapper à ce malaise, à ce sentiment contradictoire, que fera toujours éprouver le tableau d'un galant homme tenant innocemment une école de vice ; mais Machiavel nous a heureusement épargné ce genre de supplice. Je le demande à ses admirateurs les plus sincères : en supposant que l'ouvrage du *Prince* représente un tableau fidèle de la tyrannie, tracé adroitement pour en inspirer l'horreur, supposition démontrée fausse par beaucoup trop de maximes coupables éparses dans ses discours sur Tite-Live et par la vie de Castruccio, pensent-ils donc qu'un écrivain pur d'âme et d'esprit, jaloux de l'estime et de considération, se fût ainsi gratuitement chargé de l'opprobre appelé sur sa mémoire par des écrits dont rien n'a trahi le secret? Cet holocauste d'une nouvelle espèce, impossible pour quiconque aurait eu la moindre dignité dans le caractère ou le moindre respect pour l'opinion, ce sacrifice, dont la religion même la plus exigeante n'accepte-

rait pas plus le dévouement qu'elle ne devrait permettre l'immoralité apparente, ne fut jamais un devoir pour personne. Il y a plus : la société doit rejeter un genre d'abnégation dont le résultat, toujours très-incertain, ne compense pas, à beaucoup près, le scandale. Pour être sans danger, d'ailleurs, il faudrait que l'exemple en partît d'un homme universellement estimé, protégé par une considération sans bornes : et l'on conviendra que Machiavel, peu grave dans ses mœurs, auteur de plusieurs comédies extrêmement licencieuses, admirateur et panégyriste d'un brigand tel que Castruccio, n'était nullement appelé à une semblable mission.

Ce n'était pas assez pour lui d'avoir traité comme un imbécille Pierre Soderini, dont il avait fait un éloge achevé : il a porté le cynisme jusqu'à nous présenter comme digne de nos respects, le croira-t-on? Jérôme Savonarole lui-même. On sait que ce moine factieux abusait du ministère de la chaire pour soulever le peuple contre les Médicis. On sait qu'ayant prédit l'entrée de Charles VIII en Italie, il prétendit en tenir la

révélation de Dieu lui-même, avec lequel il se disait en commerce. Une partie du peuple de Florence le crut sur parole, et cela se conçoit d'une multitude en effervescence qui sent bien plus qu'elle ne raisonne : mais il est à-peu-près impossible qu'un homme comme Machiavel ait été la dupe d'une semblable jonglerie. Cependant, entendez-le ; il vous dira, d'un air de bonne foi : « Je ne veux pas assurer que cela soit vrai » ou non ; *car on ne doit parler qu'avec res-* » *pect d'un homme de cette trempe* (1). »

Je le demande avec assurance : n'y a-t-il pas dans son doute simulé une hypocrisie trop évidente ? En supposant qu'il eût pu croire au commerce de Savonarole avec la Divinité, pouvait-il se méprendre sur les moyens mis en usage pour tromper la multitude à cet égard ?

L'écrivain qui avait fait de la religion catholique un si bel éloge, devait-il donc s'abuser à ce point, à la vue du scandale

(1) Io non voglio giudicare s' egli era vero o nò, perche d' un tanto uomo se nè debbe parlare con riverenza. *Discours*, liv. 1er, chap. 11.

religieux provoqué par ce factieux? Convenons-en donc : le dominicain qui s'offrit à passer au milieu des flammes pour prouver la sainteté de Savonarole, le cordelier qui proposa la même épreuve pour en prouver la scélératesse, Machiavel célébrant comme digne de nos respects l'auteur d'un pareil scandale; la scène, le but, le héros et le panégyriste, tout est en harmonie, tout porte le même caractère; et s'il y a quelque chose de plus singulier, c'est d'entendre vanter, à titre de galant homme, le panégyriste d'un si grand fourbe.

Mais un simple rapprochement suffira pour détruire le système de ceux qui prétendent, à toute force, faire de Machiavel un galant homme; il ne faut simplement, pour mettre sa corruption dans tout son jour, que rapprocher ce que, dans une lettre familière en date du 8 mars 1497, et conséquemment antérieure à ce qu'il avance ici sur la sincérité de ce faux prophète, il avait dit de lui : « (1) C'est ainsi qu'à mon

(1) E così, secondo il mio giudizio, viene secondando i tempi e le sue bugie colorando.

» jugement, il colore *ses mensonges*, et » marche au gré des circonstances. » Ce rapprochement, je le répète, est décisif: il ne laisse aucun doute sur le caractère de Machiavel.

La corruption que suppose dans l'auteur du *Prince* une pareille conduite, tenait-elle à son caractère, ou naquit-elle de sa doctrine? Vingt ans plus tôt, je n'aurais pas osé prononcer sur la question. Je crois avoir aujourd'hui tous les élémens de sa solution. Les événemens qui s'y sont pressés dans ce court espace ne laissent sur ce point aucun doute. Considérez attentivement; les uns après les autres, tous les disciples de Machiavel, vous les verrez comme lui se dégrader de plus en plus, à mesure qu'ils s'attacheront à sa doctrine. Vous verrez ensuite s'affaiblir en eux le sentiment des convenances, le respect pour soi-même, la dignité du caractère, tous ces freins délicats, en un mot, dont la rupture peut être considérée comme le premier pas dans la carrière du vice. Le sentiment des convenances une fois éteint, tout s'obscurcira dans leurs idées, tout se corrompra dans

leur ame. Sous des traits encore humains, ils sembleront bientôt frappés comme Nabuchodonosor. C'est ainsi que nous avons entendu le misérable qui avait dit : *L'arbre de la liberté a besoin d'être arrosé du sang des Rois*, dans la crise la plus terrible où se soit trouvée la France, exhaler, en ces mots, la putridité d'une ame corrompue par le machiavélisme : *Rendons grâces au malheur des circonstances*. Croit-on qu'il n'y ait là qu'une dépravation d'instinct ? je ne le pense pas. Le plus grand criminel lui-même, en cédant à la nature dégradée qui le subjugue, cache encore quelque chose dans le fond de sa conscience, et n'en met pas au grand jour les horribles secrets. La perversité méthodique seule, ne trouvant rien en elle-même qui l'avertisse ou la fasse rougir de sa propre difformité, éclate dans toute sa honteuse naïveté.

La France, pour en avoir reçu plus tard le poison, n'en souffrit que davantage. En Italie, du-moins, la dépravation systématique était née de la dépravation naturelle des mœurs. Chez nous, au contraire, la corruption des mœurs s'est accrue de la

contagion des principes italiens. Ils étaient à peu-près tombés en désuétude, lorsque la révolution vint renforcer leur influence pestilentielle de toute l'effervescence du caractère français, et il n'y avait malheureusement pas de peuple moins disposé que nous aux bienfaits de la liberté; la corruption frivole et brillante de nos mœurs semblait même les repousser. A la licence un peu mieux voilée seulement de la régence, dont nous étions encore si près, se joignaient des habitudes et des sentimens incompatibles avec les institutions nouvelles, avec l'aplomb, sur-tout, dont nous avions besoin dans la nouvelle carrière où nous nous lancions avec tant d'irréflexion et d'entraînement. Ce vieil et tendre amour pour nos rois, dont nous fûmes fiers de tous les tems, nous rappelait, en dépit de nous-mêmes, sous leur joug; comment donc pouvions-nous nous animer tout-à-coup de l'amour de la patrie, véhicule très-noble et très-actif sans doute, lorsqu'il a de profondes racines et qu'il se lie à d'anciens et de beaux souvenirs, mais dont l'idée purement abstraite, n'offrant au

commun des hommes aucun objet visible d'attachement, ne devait conséquemment pas exercer la même influence ? On nous parlait bien de la patrie, on cherchait bien à nous enflammer pour elle ; mais nous n'avions encore ni l'habitude, ni même la faculté d'en voir l'image distincte de celle de nos rois. Le beau siècle de Louis XIV, dont la fin n'effaça pas l'éclat, nous subjuguait toujours par ses brillans souvenirs ; le monarque en conservait à nos yeux presque tout le mérite. Par cet amour de nos rois, caractère distinctif de la nation, par cette abnégation dont ce sentiment fait à la fois un besoin et un plaisir, nous aimions à faire réfléchir presque exclusivement sur lui les rayons d'une gloire commune. Etait-ce donc là des dispositions, des idées propres aux institutions républicaines ? N'importe, ces idées étaient nouvelles ; il n'en fallut pas davantage pour leur donner une vogue passagère. Un cours de politique approprié aux circonstances devenait nécessaire : la France se mit en œuvre pour cela. Le vulgaire le fit dans des journaux et des brochures ; les gens pourvus d'une instruction

moins superficielle consultèrent Montesquieu, Jean-Jacques, Mably, Delolme, Filangieri, etc. Il jaillit bien quelques idées saines et un petit nombre de vérités fondamentales (1) de cette direction donnée aux esprits; mais, presque étouffées à leur naissance, et par le choc des passions déchaînées et par la lutte des intérêts blessés, elles ne purent fructifier que lentement : c'était un fruit hors de saison, dont l'immaturité portait alors seulement des germes de discorde. Au milieu donc de cette confusion de principes encore incertains, au milieu de tant de passions en effervescence, l'exagération, naturelle à des esprits légers, entraîna la nation novice encore au-delà de toutes les bornes; elle se divisa dès-lors en deux partis : et ces partis, formés par des opinions vagues ou pleines d'incertitudes, n'en devinrent que plus animés. Dix ans plus tôt, de vaines disputes sur la musique avaient échauffé, jusqu'à la frénésie, les esprits les plus cultivés de Paris : que ne devait-on pas craindre d'un peuple capable de prendre

(1) La charte les a toutes consacrées depuis.

feu pour ce qu'il y a de plus frivole, une fois que le mot *égalité* viendrait mettre en jeu sa vanité démesurée?

Ce délire de liberté, né du contraste des institutions nouvelles et des mœurs anciennes, reçut de quelques écoliers de Machiavel, devenus puissans alors, une nouvelle cause de redoublement. Pour justifier des fautes, ils hasardèrent des crimes; pour excuser leurs crimes, ou pour en éviter du moins le châtiment, ils recoururent à la doctrine de leur maître, et en jetèrent les poisons au milieu du peuple en effervescence. Hélas! le vulgaire, en oitant son nom avec horreur, ne se doute pas de tout ce que les chefs de la révolution ont puisé dans son code immoral, une fois qu'elle eut dégénéré dans leurs mains. Il n'est que trop évident cependant qu'ils y ont pris les blasphèmes sanguinaires ou dégoûtans proclamés alors avec tant de scandale, blasphèmes qu'ont suivis de près leurs terribles effets.

On ne règne pas innocemment, a commencé par dire Saint-Just, préludant par d'horribles antithèses à des assassinats dont cette sentence régicide donnait le signal. Tous

les rois une fois condamnés ainsi comme coupables, il fallait bien les punir, et Machiavel avait déjà tracé leur arrêt en ces mots : « (1) A un mauvais roi *il n'y a rien* » *à dire*, il n'y a contre lui d'autre remède » que le fer. » C'est à-peu-près ce que répéta le bourreau de Louis XVI, qui donna ainsi son vote : *La mort sans phrases.*

Le duc de Valentinois, on doit s'en rappeler, avait fait exposer sur la place publique de Césène les membres épars de son ministre *Remiro D'orco.* Un des bourreaux de Louis XVI n'eut pas honte de demander que le corps de cet infortuné monarque fût haché en quatre-vingt-cinq parties pour être distribuées dans chaque département.

Pour rendre la France libre, disait Marat, *il faut abattre trois cent mille têtes.* En quoi cette sentence différait-elle de celle de Machiavel, discutant sur l'opposition d'un grand nombre d'Hébreux aux lois de Moïse,

(1) Ad un principe cattivo non è alcun che possa parlare : nè vi è altro remedio che il ferro.

Discours, liv. 1er, chap. 58

et disant : *Pour vaincre une pareille opposition, il n'y a de remède que la mort des opposans* (1). Il est clair en effet que le nombre de vingt-trois mille juifs mis à mort, dit la Bible, dans cette circonstance, est à-peu-près dans une juste proportion avec trois cent mille têtes imposées à vingt-cinq millions de Français par le minautore conventionnel.

Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas, disait un de nos bourreaux politiques; il reproduisait alors, en la renforçant d'un nouveau degré d'atrocité, cette sentence du secrétaire florentin (2) *Il y a du péril à menacer; il n'y en a point à exécuter, parce que celui qui est mort ne peut songer à la vengeance.*

Lorsqu'on reprochait à l'un des hommes

---

(1) A vincere questa invidia non ci è altro remedio che la morte di coloro che l'hanno.

Discours, liv. III, chap. 30.

(1) Le minaccie sono pericolosissime, e nella esecuzione non vi è pericolo alcuno, perchè chi è morte non può pensare alla vendetta.

Discours, liv. III, chap. 6.

trop célèbres de ce tems-là de vouloir ruiner la France, et qu'il répondait : *Non, je ne veux que changer les propriétés de mains,* ce machiavéliste se montrait digne disciple de son maître, lequel dit, dans ses discours sur Tite-Live : (1) *Le meilleur moyen à employer par un prince nouveau est de tout renouveler dans l'Etat, de rendre les pauvres riches.* C'était aussi cette vertu du même principe qu'on criait alors : *Guerre aux châteaux, paix aux chaumières.* Il y a tout à parier également que ces mots atroces : *Nous battons monnaie sur la place de la Révolution*, ont été pris à fra Paolo Sarpi, vantant l'utilité des confiscations dans les termes suivans, beaucoup moins coupables, cependant : « Il en résulte deux avantages : des discordes privées et des confiscations publiques. »

Tous ces plagiaires, en dérobant à Machiavel sa livrée, n'avaient malheureuse-

(1) Il migliore remedio per un principe nuovo è fare ogni cosa nuova in quel stato, fare i poveri ricchi.

Discours, liv. 1er, chap. 26.

ment pu lui dérober son génie. Devenus les disciples ardens d'une perversité dont ils voulaient rendre complice la France entière, pour n'avoir plus sans doute à rougir devant elle, ils corrompirent le peuple au lieu de l'éclairer.

Machiavel, du moins, après avoir professé pour les princes absolus la doctrine immorale, conservatrice, disait-il, de tous les pouvoirs illégitimes, de tous les trônes usurpés, sortant enfin du cloaque d'impuretés où l'avait jeté la contagion des exemples de son siècle, fut souvent ramené, par la force seule de son génie, dans la route dont ne sortirent jamais les véritables législateurs. A l'exemple des hommes éclairés anciens et modernes, il a démontré, dans des chapitres pleins d'une raison lumineuse qu'aucun peuple ne pouvait être libre sans mœurs et sans religion. Ses écoliers, au contraire, ne l'imitant que dans ses écarts, dédaignèrent comme de vains préjugés ces deux gardiens du bonheur des peuples.

Mais, à la corruption près, que peuvent-ils avoir de commun avec lui, dont tous les principes, lors même qu'il en appuie sa

coupable théorie, décèlent un homme supérieur, profondément versé dans l'histoire, habile dans la science des gouvernemens, habitué à en traiter les plus grands intérêts, scrutateur sagace du cœur humain, et auquel il ne manqua, peut-être, que de vivre trois siècles plus tard pour épargner à l'Europe les erreurs dont elle subit depuis long-tems les terribles résultats? Hélas! oui, le génie de Machiavel, épuré, nous en aurait sans doute préservés. Les publicistes venus après lui trouvèrent la science du gouvernement beaucoup plus avancée que de son tems : car, les connaissances humaines tenant les unes aux autres par des liens de famille, la politique a dû marcher avec ses compagnes, s'enrichir comme elles, s'épurer sur-tout avec le perfectionnement de la civilisation. Il est prouvé que le schisme qui divisa l'Eglise au moment même où mourut Machiavel, par la nature des discussions dont il remplit l'Europe, y propagea des idées plus saines. En attaquant les abus du gouvernement pontifical, on mit au jour des abus dont la source était à-peu-près la même dans d'autres

gouvernemens : ainsi, au milieu même des fléaux de la guerre de Trente Ans, la raison, dégagée des entraves où la tenaient depuis si long-tems les papes, gagnait insensiblement du terrain. Le zèle religieux, en donnant aux opinions un but d'un ordre plus élevé que des intérêts purement temporels, dut nécessairement épuiser tous les moyens de les faire prévaloir.

L'Angleterre, sur-tout, où les discussions de ce genre acquirent une grande importance, comme liées au sort de l'Etat, détermina, la première, les articles fondamentaux d'une politique plus éclairée que celle dont les nations s'étaient contentées jusqu'alors. Après des résistances trop sanglantes, son gouvernement, fixé désormais sur des principes épurés, prouva par le fait la possibilité du système représentatif inconnu au 16e siècle.

Ce fut là le grand avantage de Montesquieu sur son rival. La constitution anglaise existait : elle lui offrit un modèle propre à rectifier des idées théoriques; elle lui servit, en quelque sorte, de pierre de touche. Machiavel, pour n'avoir pas eu cet avan-

tage, n'en est pas pour cela moins coupable; mais ne sont-ils pas plus coupables encore ces politiques modernes qui, s'emparant seulement de ses principes les plus criminels, en ont dédaigneusement rejeté le contre-poison? Je dis contre-poison, parce que, par une contradiction inexplicable, l'auteur du *Prince*, ou mieux inspiré ou cédant en dépit de son système à la voix de la conscience indestructible dans l'homme, a, dans le fait, renié sa doctrine par les principes contraires auxquels il s'élève et dont il s'étaie dans les plus belles pages de ses écrits. Ah! c'est lorsqu'il est une fois rentré dans ces routes ouvertes que son génie se montre dans tout son éclat. C'est alors que le lecteur, satisfait de retrouver le talent dans une voie dont il n'avait pu sortir sans s'affaiblir, sans se dégrader, respire un air plus pur; c'est alors qu'on souscrit sans effort à des vérités dont la conscience n'est plus blessée.

Sans religion, point de liberté; sans mœurs, point de liberté. Telle est, dans ces nouvelles régions, la pierre angulaire de son système; tel est son langage, une fois qu'il s'est réconcilié avec la morale, et que, pui-

sant ses exemples dans l'antiquité, au lieu de les prendre dans l'histoire du moyen âge, il sort ainsi du cloaque impur où sa raison semblait s'être égarée. Mais ses disciples ne pensent pas ainsi : dans les utopies modernes, qu'ils nomment des constitutions, les mœurs deviennent pour eux une condition tout-à-fait indifférente. Quant à la religion, elle y figure pour la forme seulement. C'est une concession qu'ils font au vulgaire, jusqu'à ce qu'une éducation, étrangère désormais à toute idée religieuse, ait appris à la génération qui nous suit à s'en passer.

Les philosophes anciens en avaient tous fait la base fondamentale des gouvernemens ; ils la considéraient à-la-fois, et comme un heureux véhicule pour les belles ames, et comme un frein salutaire pour les ames moins parfaites ; ils la regardaient comme le supplément des lois, en ce que, agissant sur les consciences, elle prévient quelquefois cette espèce de délits contre lesquels la société n'a point d'action. Nos législateurs modernes, au contraire, dans leur dédain pour l'autorité de l'expérience,

n'ont vu là que des préjugés indignes d'un siècle éclairé comme le nôtre. La tolérance n'est pour la plupart d'entr'eux que l'indifférence déguisée sous un beau nom.

Il faut convenir que Machiavel, dont le mépris pour le genre humain va jusqu'à le calomnier, se montre du moins conséquent lorsqu'il veut donner à la société la religion pour base fondamentale ; car s'il est possible d'opposer quelques digues à la corruption, c'est bien certainement à la religion à fournir les meilleures.

Cependant ses disciples sont partis d'une donnée plus fausse encore que la sienne : il avait exagéré la corruption de l'homme, ils ont exagéré son innocence, ou trop présumé de sa raison, en la regardant à-peu-près comme le contre-poids naturel de ses passions. La France, dans le sein de laquelle a prévalu cette erreur, en est bien évidemment la victime. Depuis qu'on y proclame ces nouveaux principes avec tant de faste, la révolution dont ils semblent les appuis, et dont ils sont tout au plus les moyens ostensibles, ne marche cependant qu'avec des étais dérobés au secrétaire flo-

rentin. Le luxe de ses sentences philosophiques, cortége tout-à-fait révolutionnaire, y trompe les esprits irréfléchis ; il séduit jusqu'à la vertu elle-même. Mais comment un peuple, dont les impressions ont tant de vivacité, se serait-il défendu d'une doctrine si séduisante en théorie? Comment aurait-il pu prévoir que sept constitutions essayées si douloureusement sur lui, deviendraient de véritables plaies égyptiennes; que ces codes éphémères de la sagesse moderne, dictés, en apparence, par la raison elle-même, une fois mis en pratique, trouveraient dans leur action des obstacles de tout genre? Comment, dans son ignorante et présomptueuse légèreté, se serait-il dit que nos mœurs, que les intérêts compliqués d'une société civilisée jusqu'à la corruption, ne pouvaient s'accommoder de cette simplicité de moyens? Que le peuple ait porté l'imprévoyance jusque-là, qu'il ait constamment cherché dans des incidens passagers la cause permanente de ses maux, au lieu de la voir dans les vaines théories dont on berce depuis vingt ans sa fragile raison, il n'y a rien là de bien surprenant. Ce qui

surprendra bien certainement les races futures, c'est l'imperturbable assurance de ces nouveaux tuteurs. En 1789, ils ont, pour ainsi dire, refait un monde où les vieilles traditions ont toutes été méprisées; où l'expérience des siècles elle-même, mise de côté comme surannée, dut céder à toutes les aberrations d'un esprit imprudemment novateur. Leur monde, digne en tout des ouvriers, est devenu une espèce d'enfer, habité par des imprudens, des fous et des monstres. Cependant, le mal toujours croissant n'a nullement éclairé les architectes. Encore aveuglés aujourd'hui sur les défauts de leur ouvrage, c'est toujours leurs victimes qu'ils accusent avec obstination.

Après vingt ans de leçons de tout genre, ils sont restés exactement au point dont ils étaient partis. Oubliant que les institutions des divers peuples du globe doivent dériver de leur situation géographique, de leur caractère, de l'état de leurs lumières, d'une multitude de circonstances d'où il faut partir, ils ont trouvé tout simple de les constituer tous d'après deux ou trois principes absolus, sous la rigueur desquels ils font

plier mœurs, habitudes, souvenirs historiques, climats, préjugés, et jusqu'à la religion elle-même. C'est ainsi qu'ils présentaient, il n'y a pas long-tems, aux peuples du Nord et du Midi, aux protestans et aux catholiques, des constitutions taillées sur un patron commun; c'est ainsi qu'ils organisaient l'Espagne, la Hollande et l'Italie, exactement sur les mêmes bases; c'est sérieusement enfin qu'ils avaient cru pouvoir constituer en république 25 millions de Français, sortis à peine des frivolités, des orgies et des turpitudes de la régence, préludant naguère aux discussions sur les droits de l'homme par des discussions sur la grâce efficace, et qui, changeant tout-à-coup des hochets ridicules pour des hochets dangereux, ont exigé des certificats de civisme comme ils avaient exigé, quarante ans plus tôt, des billets de confession.

Ils oubliaient que les constitutions politiques n'agissent point sur les hommes; que c'est au contraire des hommes dont elles reçoivent leur action; qu'il ne suffit pas de créer des théories, qu'il faut encore les mettre en harmonie avec le caractère des

peuples auxquels elles sont destinées; que tel peuple manque souvent par son caractère ou son inaptitude aux meilleures institutions, et que de vaines abstractions, nées de deux ou trois principes absolus, pourraient moins que jamais sur des esprits émancipés à leur propre école, nouvellement affranchis de toute espèce de frein, même de celui de la religion. D'un autre côté, en prenant à Machiavel ses plus dangereuses erreurs, au moment où ils organisaient le royaume en république, ils ne parlaient de nos lois anciennes qu'avec le plus souverain mépris. La France, à les entendre, esclave depuis son berceau, n'avait jamais eu de constitution; la volonté de ses rois était tout, le peuple n'était rien; les parlemens n'étaient que de vains simulacres. A force de le répéter à la multitude, la multitude le crut sur parole. Mais que répondront aujourd'hui tant de grands publicistes, lorsque nous leur dirons que Machiavel, ardent républicain, juge consommé dans de semblables matières, ne connaissait de son tems aucun Etat mieux constitué que celui dont ils ont si solen-

nellement proclamé l'antique esclavage ? « (1) Le royaume de France, dit-il, lequel » vit plus que tout autre royaume sous des » lois et des constitutions..... »

Il répète ailleurs, à-peu-près dans les mêmes termes : « (2) Parmi les royaumes » bien ordonnés et bien gouvernés, est ce- » lui de la France, où l'on trouve des lois » et des réglemens propres à garantir à-la- » fois la liberté des sujets et la sûreté du » roi..... On ne peut concevoir un ordre de » choses ni meilleur ni plus prudent pour » garantir la sûreté du royaume et du roi.

Leur condamnation formelle se trouve presqu'à chaque ligne de ses ouvrages. Avec

---

(1) Il regno de Francia, il quale vive sotto le leggi è sotto gli ordini, più che alcun altro regno.

Discours, liv. III, chap. 1er.

(2) Tra i regni bene ordinati è governati à nostri tempi è quello di Francia : ed in esso si trovano infinite constituzioni buone, donde ne dipende la libertà è sicurtà del re..... nè potè essere questo ordine migliore ne più prudente; ne maggior cagione di sicurtà del re è del regno.

Le Prince, chap. 19.

un peu plus de réflexion ou de meilleures intentions, ils pouvaient se convaincre qu'il n'existe nulle part un gouvernement fondé sur le droit naturel dont ils parlent sans cesse; qu'ils sont tous l'ouvrage combiné du tems, des circonstances et des hommes; mais que le tems, plus sage que nous par son impassibilité même, au lieu d'agir au hasard, les crée ou les conserve par des règles invariables, appropriées forcément à la différence de leurs élémens. Ils auraient vu que Machiavel, loin de tout détruire, comme eux, pour tout réédifier ensuite, démontre au contraire jusqu'à l'évidence la nécessité de ramener un Etat vers son principe, lorsque les circonstances tendent à l'en éloigner. « (1) Il est plus clair que le jour, dit » textuellement cet homme profond, que » si les corps politiques ne se régénèrent » pas, ils ne peuvent pas durer; et le moyen

(1) È cosa più chiara che la luce, che non si rinovando questi corpi no durano. Il modo del rinovargli è com' è detto, ridurgli verso i principi suo i.

Discours, liv. III, chap. 1er.

» de les régénérer est de les ramener vers » leur principe. »

« (1) L'effet du tems étant de corrompre » ce qu'ils ont de sain, ils doivent nécessai- » rement périr, à moins qu'une cause quel- » conque ne les ramène à leur première » institution.... Les royaumes ont donc be- » soin de se renouveler et de retremper » leurs lois dans leur principe même. »

Il y a loin, comme on le voit, de ces idées à celles de nos Solons modernes. Ceux-ci, loin de ramener notre monarchie vers son principe fondamental, ont trouvé plus simple de nous donner une république et des gouvernemens électifs. Qu'en est-il résulté? La force des choses, bien plus encore que la sagesse de nos combinaisons, nous a ramenés, en dépit de notre résistance, au point dont nous étions partis; mais, dans la

(1) Perche nel processo del tempo quella bontà si corrompe, se non interviene cosa che la riduca al segno ammazza di necessità quel corpo..... Hanno besogni i regni de rinovarsi, è di ridure le leggi de quelli verso il suo principio.

Discours, liv. III, chap.

transition, le despotisme le plus oppressif, c'est-à-dire la dégénération du gouvernement auquel tout nous rappelle, en a usurpé momentanément les droits; tant il est vrai qu'un grand peuple, dévié de son état naturel par des erreurs machinales ou par de vains systèmes, y est tôt ou tard reconduit par une force extrinsèque, lorsque sa propre sagesse est insuffisante pour cela.

Cette nécessité de ramener les gouvernemens, par des formes légales, à leur institution primitive, est, dans les idées de Machiavel, un principe extrêmement important. Ne concevant pas la liberté possible sans le secours des mœurs, et convaincu cependant qu'elles doivent nécessairement s'altérer avec le tems, il veut qu'on y remédie par des réformes dont les moyens, selon lui, doivent être indiqués d'avance; et, dans l'impossibilité de les améliorer tout-à-coup lorsqu'elles sont dépravées, il conseille de corriger celles qui ont cessé d'être en harmonie avec la constitution fondamentale de l'Etat par des institutions calculées sur le degré de leur dégénération.

Quant aux moyens de combattre les pro-

grès de la corruption, il n'en voit pas de meilleurs que la religion. Les princes et les républiques, dit-il, qui veulent s'en garantir, doivent s'attacher à maintenir, dans toute leur pureté, les cérémonies de la religion. « (1) Quiconque, ajoute-t-il, médi- » tera l'histoire romaine, se convaincra fa- » cilement à quel point la religion influait sur » les armées; combien elle était favorable » à l'union des citoyens, à la conservation » des mœurs et à la répression des hommes » pervers. » Tout bien considéré, ajoute-t-il, je conclus que la religion donnée par Numa fut une des causes les plus efficaces de la prospérité de Rome. « De sorte que, » s'il fallait décider auquel de Romulus ou » de lui Rome a le plus d'obligations, je » dirais que c'est à ce dernier. »

---

(1) E vedesi, chi considera bene le istorie romane, quanto serviva la religione a commandare agli eserciti, a riunire la plebe, a mantenere gli nomini buoni, a fare vergognare li tristi : talchè se si avesse a disputare à quale principe Roma fusse più obligata, o a Romolo o a Numa, credo che piuttosto Numa otterrebbe il primo grado.

Discours, liv. 1er, chap. 11.

Ces idées saines, devenues vulgaires chez tous les peuples, ces idées, mieux consacrées encore par l'histoire que par le raisonnement, notre orgueil les a dédaignées, comme entachées de la rouille des siècles barbares. La mode, sortie en 1789 du cercle des futilités où elle exerçait son empire, est venue les proscrire. Pour des esprits aussi perfectionnés que les nôtres, il fallait absolument, criait-elle, des institutions en harmonie avec les progrès évidens de la raison. Mais si on ne brave jamais sans danger l'autorité de l'expérience, on usurpe moins impunément encore la tâche dont le tems seul est en possession. En changeant en vingt-quatre heures les formes sous lesquelles il existait depuis des siècles, un peuple ne prend pas en même tems les sentimens appropriés à sa nouvelle existence : l'habitude, cette seconde nature, avant de se prêter à de pareils changemens, le rappelle long-tems à cette espèce d'instinct dont ses projets ne suffisent pas pour l'affranchir ; car il en est des nations comme des individus : *Chassez le naturel, il revient au galop.*

Dans toutes les professions, d'ailleurs, il

faut des dispositions préparatoires ; Machiavel, pénétré de cette vérité plus que personne, en a déduit l'axiôme suivant : « Un » peuple habitué à vivre sous un prince, » s'il devient libre par quelque circonstance, » conserve difficilement sa liberté. »

Voici maintenant comme il développe son opinion :

« (1) Un tel peuple est comme un animal » brut et féroce qui, après avoir été nourri » dans les fers et dans la servitude, une » fois lancé dans la campagne, inhabile à » se nourrir, ne sachant où se réfugier, » devient la proie de quiconque veut l'en- » chaîner. Il en est de même d'un peuple » fait à vivre sous le joug d'autrui : ne con-

(1) Quel popolo è non altrimenti che uno animale bruto, il quale ancorchè di natura feroce silvestre, sia stato nutrito sempre in carcere e in servitù, chè dipoi lasciato a sorte in una campagna libero, non essendo uzo a pascersi, ne sapendo le latebre dove se abbia a rifuggire, diventa preda del primo che cerca di rincatenarlo. Questo medessimo interviene ad un popolo il quale sendo uso a vivere sotto i governi d'altri, non sapendo ragionare nè delle diffese,

» naissant ni ses intérêts ni ses devoirs pu-
» blics, il retombe bientôt sous un joug
» souvent plus pesant que celui dont il s'é-
» tait déchargé. »

N'est-ce pas là notre propre histoire? Le joug de Robespierre, celui du directoire, celui de Bonaparte, pouvaient-ils être plus intolérables? Hélas! nous ne les avons subis pourtant que parce que de vaines théories, beaucoup plus séduisantes que faciles à réaliser, en supposant même, dans le peuple qui en fait l'essai, l'expérience et les lumières nécessaires, ne changent pas les caractères comme elles changent les institutions. Lors même qu'elles les modifieraient à la longue, il n'est pas bien certain qu'elles missent les mœurs et les hommes en harmonie avec elles, tant nos vains projets sont soumis à l'action d'une infinité de circonstances inaperçues, sur lesquelles nous n'avons point de pouvoir!

---

o offese pubiche, ritorna presto sotto il giogo, il quale il più delle volte è più grave che quello che per poco inanzi si aveva levato d'insù il collo.

Discours sur Tite-Live, liv. 1er, chap. 16.

Machiavel, on vient de s'en convaincre, considérait les mœurs et la religion comme des conditions essentielles dans tout Etat qui veut rester libre. On va voir maintenant que, quoique d'accord sur ce point important avec tous les législateurs connus, excepté les nôtres, il n'en a pas moins teint cette opinion, comme presque toutes les siennes, des couleurs de son odieuse théorie.

Par un mélange inexplicable de raison et de perversité, par le penchant irrésistible d'une ame entraînée machinalement vers la ruse et la dissimulation, il a porté, dans son système infernal, l'oubli de toute pudeur, jusqu'à faire de ces vices des moyens dont la religion ne doit pas, selon lui, dédaigner l'appui; je n'avance en cela rien de trop; et, pour qu'on n'en doute pas, en voici la preuve : « (1) Les princes, dit-il » dans ses discours sur Tite-Live, doivent » favoriser et accroître toutes les choses

(1) E debbono i principi tutte le cose che nascono in favore della religione, come che le giudicasino false, favorirle ed accrescerle.

Discours, liv. 1er, chap. 12.

» propres à servir la religion, *lors même* » *qu'ils les jugeraient fausses.* » Lors même qu'ils les jugeraient fausses! L'ingénuité du conseil est remarquable, et il est assez singulier de voir un homme religieux donner, en termes bien formels, des leçons de superstition. L'ame a sans doute, comme l'esprit, ses maladies et ses folies; car d'où proviendrait un genre si singulier de déception, si ce n'est d'une véritable cécité de conscience? et d'où proviendrait elle-même cette cécité, sinon d'une corruption systématique qui, en perdant dans son délire le sentiment de sa propre laideur, a perdu également l'idée des devoirs les plus sacrés comme des plus simples convenances?

On ne saurait trop le répéter : la raison de l'homme est une faculté composée de deux élémens, qu'on ne sépare jamais sans en changer, sans en mutiler les résultats. L'ame, l'un de ces élémens, dans leur concours simultané, a même peut-être plus de part que la tête; ses inspirations, du moins, plus sûres que les combinaisons de l'esprit, sont ordinairement d'un ordre plus élevé. C'est ce qu'a si bien exprimé Vauvenargues,

en disant : « Les grandes pensées viennent » du cœur. »

D'un autre côté, si, comme le dit je ne sais quel auteur, le crime n'est autre chose qu'un faux calcul, c'est parce que la conscience, bravée ou méconnue, n'en a point fourni l'un des élémens indispensables. Par une conséquence naturelle de ce raisonnement, la théorie de Machiavel, lorsqu'il la fonde sur des calculs dont l'absence de toute idée morale rend les données incomplètes, ne peut être que fausse.

Par quelle fatalité n'avons-nous donc adopté que les erreurs déplorables de ce grand homme ? Dès qu'il avait démontré jusqu'à l'évidence l'indispensable nécessité de la religion pour tout peuple qui veut être libre, pourquoi renonçâmes-nous à la nôtre, précisément au moment où nous voulûmes le devenir ? Dès qu'il avait dit textuellement : « (1) Rien ne pourrait rendre la li-

(1) Nessuno accidente, benchè grave e violente potrebbe ridurre mai Milano o Napoli libere, per essere quelle membra tutte corrotte.

Discours, liv. 1er, chap. 17.

» berté ni à Naples ni à Milan, Etats cor-
» rompus dans tous leurs membres, »
comment pûmes-nous espérer de devenir libres nous-mêmes sans une religion dont ces deux Etats n'avaient pas, comme nous, abjuré le culte? Mais, il n'y a pas jusqu'au système de perfectibilité morale, défendu de nos jours avec tant de niaiserie, malgré l'excès de notre corruption, la décadence de notre littérature, nos longues guerres, nos scandales de tout genre, nos parjures et nos interminables extravagances, qui n'ait été condamné comme une chimère par cet homme de génie. « (1) Je pense,
» dit-il, que le monde a toujours marché
» de même, avec un mélange de bon et de
» mauvais.....Le bien et le mal varient seule-

(1) Giudico il mondo sempre essere stato ad un medessimo modo, ed in quello essere stato tanto di buono, quanto di tristo; ma variare questo tristo e questo buono di provincia in provincia, come si vede per quello si ha notizia di quelli regni antichi che variavano dall' uno all' altro per la variazione de' costumi; ma il mondo restava quel medesimo.

Discours, liv. 2e, chap. 1er.

» ment d'un pays à l'autre, comme cela est » prouvé par l'histoire des royaumes an- » tiques; ils changeaient à mesure que leurs » mœurs dégénéraient ou s'épuraient; mais » le monde restait toujours de même. »

A cette condamnation pour ainsi dire prophétique d'une des erreurs modernes les plus fatales, on peut ajouter une opinion également d'un grand poids; elle se trouve dans *l'Histoire d'Angleterre*, par Hume : « Il y a, dit cet historien sagace, dans les » choses humaines un degré d'abaissement » et d'élévation où elles ne peuvent se main- » tenir; mais, dans leurs progrès comme » dans leur dégénération, elles ne l'outre- » passent jamais. »

C'est sans doute en vertu de cette prétendue perfectibilité que tout Français, au moment de la révolution, pour avoir fait quelques études superficielles, se crut un publiciste, et professa les élémens d'une science apprise la veille d'inspiration. Les Montesquieu pullulèrent et produisirent bientôt de nouveaux Machiavel. Cependant Montesquieu fut accusé lui-même, par nos nouveaux grands hommes, de ne

s'être pas élevé jusqu'au niveau des idées nouvelles. Parce qu'il avait fait, dans l'*Esprit des Lois*, un éloge indirect de la constitution anglaise, parce qu'il avait peint la religion catholique sous des traits sublimes, parce qu'il avait dit des religions en général : « Quand il serait inutile que les sujets eus-» sent une religion, il ne le serait pas que » les princes en eussent une, et qu'ils ne » blanchissent pas d'écume le seul frein que » ceux qui ne craignent pas les lois humai-» nes puissent avoir, » sa politique fut condamnée comme surannée, comme indigne des lumières du siècle.

Machiavel n'était, il est vrai, pour rien dans cette première aberration des esprits : le vulgaire ne connaissait encore de lui que son nom et sa mauvaise réputation ; il ignorait surtout l'importance qu'il attacha toujours à la religion. Malheureusement nos nouveaux législateurs, après nous avoir lancés dans le vague indéfini de leur doctrine, puisèrent dans la sienne les moyens de violence et de perfidie dont ils se virent forcés d'étayer leur ouvrage.

Le Français, abusé d'abord par un

langage spécieux, s'honora de ces nouveaux principes. S'ils étaient destinés à devenir si terribles dans leur application, ils n'avaient encore rien d'odieux en apparence : le poison en était tout entier dans les moyens machiavéliques dont on en accéléra la propagation. Mais ce poison ayant fait irruption peu à peu dans toutes les classes de la société, nos mœurs déjà trop dissolues se dépravèrent encore par les exemples de ces écoliers, obligés tout-à-coup de changer de langage, parce que, de législateurs, ils étaient devenus gouvernans, et que, dans leur nouveau poste, ils avaient aperçu la difficulté de régir indistinctement tous les peuples avec des principes absolus propres tout au plus à figurer dans l'utopie de Thomas More, lequel, selon l'expression de Montesquieu, prétendait gouverner les Etats avec la simplicité d'une ville grecque.

La religion, ce frein dont Machiavel avait démontré, jusqu'à l'évidence, le pouvoir salutaire, pouvait seule contenir le torrent de tant de vices ; mais elle avait déjà perdu son influence : attaquée d'abord avec les armes du ridicule si puissantes en France,

on l'avait outragée, couverte de mépris; on avait dispersé, banni, persécuté ses ministres; on avait même porté le délire jusqu'à lui substituer, comme objet de culte, le dirai-je? la raison de l'homme, c'est-à-dire, cette faible portion d'intelligence dont nous sommes si fiers malgré le scandale de ses écarts!

Ainsi, pendant que les auteurs de nos maux mettaient en pratique les théories ultramontaines, dont ils couvrirent l'infamie du faste de quelques sentences spécieuses, le gouvernement, indifférent au moins sur les mœurs, et bien évidemment contempteur de la religion, reniait solennellement les deux grandes, les deux importantes vérités par le développement desquelles Machiavel avait, pour ainsi dire, expié ses funestes erreurs; de sorte que la France, en subissant à la fin du 18e siècle les résultats d'une politique rédigée en code dans les murs de Florence, presque sous la dictée, ou du moins, d'après les exemples de tous les brigands heureux du 15e siècle, ne recueillait cependant aucun avantage de l'antidote par lequel le rédacteur avait

un peu tempéré le poison de son ouvrage.

Tout favorisa donc dès-lors la propagation du machiavélisme. Proscrit depuis long-tems, condamné par les écrivains qui donnaient le diapason à l'opinion pendant le 18e siècle, il s'était montré d'abord timide et circonspect, dans un petit nombre de sentences isolées dont on était loin de prévoir les résultats. Sa première irruption avait moins annoncé de projets qu'elle ne trahit, dans quelques hommes méprisables, un instinct vicieux, impatient d'éclater. Le bel esprit, l'envie de faire effet dans les assemblées, le besoin de donner, pour cela, des formes saillantes à des pensées vulgaires, attacha bientôt, à des orateurs moins corrompus que leurs discours, de ces mots horribles dont il avait peut-être fourni la matière ; mais ce n'était là que le prélude de son règne. Les symptômes les plus effrayans éclatèrent dans la convention. Des chefs coupables, pour sortir du péril où les avaient jetés de nombreux attentats, recoururent à ses ressources avec toute la franchise de leur horrible caractère.

La France, à peine sortie de leurs interminables boucheries, n'en devint pas plus sensée pour cela. Le sang de ses plus estimables habitans cessa de couler, il est vrai, sous le couteau de quelques monstres à face humaine ; mais les hommes qui se saisirent alors du gouvernement y portèrent une abjection de caractère aussi dangereuse dans ses effets que la cruauté qu'elle remplaçait. De la conformité de leurs mœurs avec les principes du machiavélisme naquit une corruption moins odieuse peut-être, à la considérer dans ses effets, mais qui, en se couvrant d'un langage plus humain ou plus mesuré, n'avait guères fait que changer d'allure.

C'est sur un des peuples les plus estimables de l'Europe qu'elle dirigea d'abord ses vues. La Suisse, attaquée sous les plus vains prétextes, ne pouvant opposer que du courage et de la franchise aux cinq valets en toge qui siégeaient au Luxembourg, fut bientôt ensanglantée, dépouillée, désolée par des généraux et des commissaires chargés d'y proclamer les droits de l'homme sur les portes brisées du trésor de Berne. Si ce

dernier résultat ne nous avait révélé la cause d'une guerre impie, il n'y a peut-être pas un Français aujourd'hui qui pût dire pourquoi le sang coula dans les vallées les plus reculées des Alpes helvétiques, par les ordres de quelques écoliers de Machiavel. Dans la série de perfidies, de rapines et de massacres, dont se compose leur politique dégoûtante, l'assassinat de nos ministres à Rastadt indique assez la source infecte où puisaient déjà les diplomates. Quelle que soit la main dont est parti le crime, si Machiavel ne doit pas en réclamer la honte, c'est bien certainement son siècle qui en a fourni l'exemple. On imita sûrement en cela le meurtre dont le grand machiavéliste Charles-Quint s'était rendu coupable, par les mains du marquis del Vasto, devenu par ses ordres l'assassin de Rincon et de Frégose, que François Ier envoyait en ambassade auprès de Soliman. L'innocence du directoire fût-elle constatée sur ce point, ce serait tout au plus un crime de moins dans la liste de ses crimes obscurs. Depuis les conspirations atroces et ridicules dont ses propres agens nous effrayaient tous les

matins par ses ordres, jusqu'à la trame perfide qui mit entre ses mains le Piémont, tout partit chez lui de la même source; mais sa politique, née de l'instinct du machiavélisme plutôt que de sa théorie, familiarisa seulement le peuple à ses turpitudes, sans les lui faire admirer comme des conceptions profondes, à la faveur des succès. Sans ce genre de prestige, la bassesse heureusement n'a le pouvoir de donner à ses calculs une apparence de grandeur. Grâce à cette impuissance, le machiavélisme resta caché quelque tems dans les ressorts d'un gouvernement méprisé, pour faire plus tard une explosion terrible dans toutes les classes de la société. Privé du faux éclat qui couvrit depuis sa bassesse originelle, il ne devait avoir qu'une légère influence sur un peuple vain comme le nôtre. Car, que pourrait-on admirer dans les cinq rois mannequins dont la France s'était affublée? Hélas! tout fut si vil, si dégoûtant pendant le carnaval sanglant qu'ils nous donnèrent, qu'on se souvient à peine de leurs noms. Ils sont tous passés, en un clin-d'œil, de l'horreur à l'oubli le plus profond. Pour les connaître, il

faudrait remuer les égouts, nommés alors les archives du gouvernement; et pour en peindre le règne, il faudra même que l'histoire quitte ses pinceaux, pour graver des scènes de crapule avec le burin de Calot.

Tous les élémens du machiavélisme, déjà concentrés ainsi dans un certain foyer, n'attendaient pour refluer sur la masse du peuple qu'une main assez habilement perfide pour leur donner un peu d'éclat. La mobilité des événemens, résultat naturel d'un ordre de choses où des élections portaient sans cesse de nouveaux chefs au timon de l'Etat, par un véritable jeu des quatre coins, amena cette chance. La France, lasse de rouler dans un cercle vicieux de révolutions successives, dégoûtée du pathos et de la logomachie de ses cinq ridicules pentarques, désira bientôt un chef capable de la relever de son avilissement.

Ses armées, qui avaient couvert de leur gloire la turpitude de son administration intérieure, pouvaient seules le lui fournir, et nul n'y brillait alors de plus d'éclat que Bonaparte. Le corps législatif ne voyait la cause du mal que dans la diversité des opi-

nions individuelles, au lieu de la voir dans la nature d'un gouvernement soutenu seulement par les sentences criminelles ou boursoufflées de deux ou trois de ses orateurs ; mais la raison n'eut pas même le pouvoir de détruire cette nouvelle tour de Babel. La violence de Bonaparte en dispersa seule les vils manœuvres ; et de cette violence naquit ensuite celle qui allait en surpasser tant d'autres, dans un ordre de choses où les principes de Machiavel, bien mieux déguisés et mieux adaptés à des institutions plus fortes, devaient avoir de si funestes conséquences.

Ce nouveau chef, par son caractère, était plus propre que personne à recueillir d'une pareille doctrine le genre de succès dont elle est quelquefois susceptible. Il possédait au plus haut degré la sécheresse d'ame propre à tout soumettre au calcul, ses penchans comme ses répugnances, ses affections comme ses projets. Sous beaucoup de rapports, enfin, la nature semblait l'avoir patroné d'après les Borgia et les Castruccio, d'après ces héros toujours prêts à se montrer honorablement pervers.

Violence et dissimulation, tels furent les deux grands instrumens de sa tyrannie. Grâces à la guerre qu'il fit si long-tems avec succès, il put se servir impunément du premier; grâces aux hommes flétris auxquels il succéda, le second devint plus aisément encore le pivot de sa politique intérieure. Une fois empereur, en effet, son premier soin fut de s'entourer de ces révolutionnaires outrés ou modérés, défenseurs plus ou moins criminels de la république et de l'égalité. Leurs attentats bien connus lui garantissaient l'exécution de ceux qu'il aurait un jour à leur commander.

Pour eux, devenus ainsi les agens d'un gouvernement dont ils s'étaient montrés les adversaires implacables, ils se trouvaient dans une position fausse, où la moitié de leur carrière politique condamnait d'avance celle dans laquelle ils entraient; mais voilà précisément les hommes que doit choisir un chef jaloux de régner d'après les leçons du docteur florentin, lequel a fait, d'une pareille mesure, une loi de son code. « Le » prince, a-t-il dit, doit s'attacher des » hommes obligés d'effacer par leurs ser-

» vices la mauvaise opinion qu'il avait d'eux ; » il doit combler d'honneurs, d'emplois et » de richesses ses ministres, afin qu'ils ne » puissent désirer ni d'autres honneurs ni » d'aures richesses, et qu'ils craignent toute » espèce de changement (1). » Jamais précepte fut-il mieux suivi ?

Cependant il ne pouvait pas se flatter que les circonstances qui l'avaient si bien servi dans le choix de ses agens seraient les mêmes dans dix, quinze ou vingt ans. La génération nouvelle, en la supposant aussi corrompue, ne devait certainement lui fournir ni autant de parjures ni autant d'apostats. Les enfans pouvaient hésiter dans la route où leurs

---

(1) Forzati a servir lo con fede, quanto conoscono esser lo più necessario cancellare con l' opere, quella opinione sinistra che si aveva di loro. Il principe deve pensare al ministro, onorando lo, facendo lo ricco, obligandoselo, participandogli onori e carichi ; accio chè gli assai onori, le assai rechezze concessegli siano causa che egli non desideri altri onori, e richezze, e gli assai carichi gli faccino temere le mutazioni.

Le Prince, chap. 22.

pères s'étaient déshonorés. Il établit donc une espèce de séminaire consacré à transmettre la corruption des pères aux enfans, et nomma pour cela des auditeurs au conseil d'Etat. Ces candidats, tous imberbes, portés subitement de leurs classes dans le conseil, y apprenaient, de cinq ou six faiseurs, à commenter adroitement son code léonin. Quand ils savaient cacher, sous un peu de faconde, la crudité du machiavélisme, ils allaient, à dix-neuf ou vingt ans, administrer des provinces, où ils portaient, avec l'inexpérience de la jeunesse, cette imperturbable sécurité qui en est presque inséparable. Déjà façonnés à l'insensibilité par l'exemple de leurs instituteurs, leur cœur se bronzait bientôt dans les rigueurs épouvantables de la conscription. S'il leur en coûtait pour devenir inflexibles, s'ils souffraient des barbaries de la loi, l'on avait soin de combattre ces tendres émotions par tous les stimulans de l'ambition : on leur donnait des croix, des titres, des majorats ; on étouffait ainsi les germes heureux de leur caractère. Echappaient-ils par une nature plus généreuse à ce système infernal, ils

perdaient alors leurs droits auprès du souverain, qui ne voulait que de la soumission; mais de qui pouvait-il en obtenir, si ce n'est de ces jeunes gens recréés ainsi à son image? C'était voir de loin : pour inoculer à la génération qui nous suit ce virus d'immoralité dont il infectait le gouvernement, il ne pouvait, en effet, ni le greffer sur des sujets plus propres à le transmettre, ni le prendre à une meilleure source que dans son ame.

Avec les hommes dont il venait de s'entourer, avec ceux qu'il enseignait à se montrer *honorablement pervers*, son despotisme était désormais fondé sur des appuis qu'il crut inébranlables. Il en avait une garantie de même nature dans les avis de Machiavel, devenu son plus intime conseiller. Ce fut lui vraisemblablement qui lui commanda, dans les termes suivans, son premier attentat : « Il faut qu'un prince nouveau d'un peuple éteigne la race de son ancien prince. » Il envoya donc saisir sur une terre étrangère et fit fusiller à deux pas de sa capitale l'un des plus vaillans rejetons de la famille des Bourbons.

Paris, en apprenant que ce noble fils de

nos rois, arrivé la veille presqu'aux pieds de ses murs, y avait été exécuté trois heures après, refusa de croire à cette justice orientale. Nous ne sommes ni à Maroc ni à Constantinople, disaient ses habitans, honteux, même après les crimes de la révolution, de celui-là ; il fallut céder à l'évidence : un simulacre de jugement les désabusa. Le disciple de Machiavel y publiait sans déguisement un meurtre auquel refusait de croire un peuple déjà blasé sur la morale par tant de scandales révolutionnaires. Mais ce n'était pas là tout : son maître, en lui conseillant cet assassinat, lui en prescrivait d'autres. « (1) Il ne suffit pas, ajoutait-il, » d'exterminer la race du prince, parce que » les grands qui restent se font chefs de » parti ; et, dans l'impuissance de les exter-

(1) Nè ti basta di spegnere il sangue del principe ; perchè rimangono quelli signori, che si fanno capi delle novelle alterazioni ; e non li potendo nè contentare nè spegnere, perdi quello stato qualunque volta venga l'ocasione.

Le Prince, chap. 4.

» miner ou de les contenter, on se perd à » la première occasion. »

C'est certainement pour cela que, de deux de ses rivaux, l'un alla expier sa gloire dans le Nouveau-Monde ; que l'autre fut étranglé par un de ces Asiatiques toujours prêts à frapper de leur sabre ou de leur poignard les victimes de la politique de leur maître.

Dans son indifférence ou son mépris pour toutes les religions, il avait cru devoir se faire mahométan parce qu'un avantage fugitif le lui commandait : voulant depuis donner à son pouvoir la meilleure de toutes les garanties, il releva les autels catholiques détruits par le fanatisme mal entendu de ses prédécesseurs ; car son maître avait dit : « Il » n'est donc pas nécessaire qu'un prince ait » toutes les qualités que j'ai mentionnées, » mais qu'il paraisse les avoir..... (1) A le » voir, à l'entendre, il doit paraître plein

(1) Bisogna che paja a veder lo è udir lo tutto pietà, tutto integrità, tutto religione; ma non è cosa più necessaria a parere d' avere che questa ultima qualità..... ad un principe è necessario saper bene uzare la bestia e l' uomo.

Le Prince, chap. 18.

» de bonté, d'humanité, de droiture et de » religion; mais cette dernière qualité sur- » tout est celle qu'il lui importe davantage » d'avoir extérieurement. Le prince, avait- » il ajouté, doit savoir faire l'homme et la » bête; il doit imiter le renard et le lion. » Qui jamais profita mieux que Bonaparte de la leçon? On doit s'en rappeler: à peine sur le trône, il se fit proposer des statues, uniquement pour se donner le mérite de les refuser. Un fois qu'il s'y vit affermi, il s'en éleva lui-même sur les monumens de la capitale et sur tous les points de l'Empire.

« (1) Un prince prudent, continue son » professeur, n'est pas obligé de tenir sa » parole quand cela lui nuit, et que les » circonstances qui la lui ont fait engager » n'existent plus.... Il ne manquera pas de » raisons légitimes pour en justifier l'inob- » servation. »

---

(1) Non può un signore prudente, ne debbe osservare la fede, quando tale osservanza gli torni contro, e che sono spente le cagioni che la feciono promettere.... nè mai mancheranno cagioni legitime di colorare l' inosservanza.

Le Prince, chap. 18.

Remarquons ici en passant que Montesquieu, toujours supérieur à Machiavel par la moralité de ses vues, en puisant dans cette moralité même des aperçus pleins de sagacité, semble prendre ainsi dans sa conscience une partie de son génie. Selon le professeur florentin, un prince ne doit pas tenir sa parole, lorsque les circonstances qui la lui ont fait engager n'existent plus : selon l'auteur de l'*Esprit des Lois*, au contraire, « Les traités qu'ils ont faits par force sont » aussi obligatoires que ceux qu'ils auraient » faits de bon gré. Quand, ajoute-t-il, nous, » qui vivons sous des lois civiles, sommes » contraints à faire quelque contrat que la » loi n'exige pas, nous pouvons, à la faveur de la loi, revenir contre la violence; » mais un prince qui est toujours dans cet » état, dans lequel il force ou il est forcé, » ne peut pas se plaindre d'un traité qu'on » lui a fait faire par violence. C'est comme » s'il se plaignait de son état naturel; c'est » comme s'il voulait être prince à l'égard » des autres princes, et que les autres princes fussent citoyens à son égard; c'est-» à-dire, choquer la nature des choses. »

Il y a l'immensité, on le voit, entre ces deux manières de penser : abstraction faite de l'immoralité de l'une et de la moralité de l'autre, il est clair que les conséquences doivent en différer comme la nature des principes dont elles découlent; il est clair, d'un autre côté, que si Machiavel, par exemple, avait raison, Montesquieu ne serait guère qu'une espèce d'idiot en politique. Mais, fût-il vrai que violer des engagemens nuisibles ou forcés soit pour un prince un moyen de conserver ses Etats ou d'en acquérir de nouveaux, il en résulterait nécessairement que les princes fidèles à leur parole doivent tôt ou tard perdre les leurs : or, l'histoire, considérée dans son ensemble, et non dans quelques-unes de ses exceptions, donne à une pareille assertion le démenti le plus formel. Quand les principaux événemens de l'époque dont je m'occupe dans cet ouvrage ne fourniraient pas une preuve sans réplique contre Machiavel, la théorie seule suffirait pour le confondre.

J'ai déjà fait observer que, par le mélange de bon et de mauvais dont se com-

pose notre caractère, l'exécution rigoureuse de son système devient à-peu-près impossible. En vain voudrait-il soumettre aux calculs de sa politique ce qu'il y a de plus spontané dans l'homme : il n'y parviendrait pas sans changer les lois de notre organisation morale. Le moindre mouvement de frayeur, de compassion, ou de reconnaissance, compromettrait les résultats qu'il en espère. Mais je reviens à mon sujet, et je demande : feindre de la religion sans en avoir, violer ses engagemens, imiter le renard et le lion, n'est-ce pas là l'abrégé de la politique extérieure de Bonaparte? Ses admirateurs eux-mêmes, si subjugués qu'ils soient par ce que sa carrière a de prodigieux, ne nieront pas que la ruse n'ait été, autant que la force au moins, le moyen de ses succès diplomatiques ; ils ne nieront pas qu'il n'y ait eu dans son caractère plus du renard peut-être que du lion.

La Hollande incorporée à la France, en vertu d'un jeu de mots, et parce qu'elle était, selon lui, les artères dont la France est le corps : la reine d'Etrurie, forcée

d'expier dans une prison ses droits sur cet heureux coin de terre ; les villes anséatiques arrachées à leur liberté et mises en servitude, en vertu de l'axiôme *quia nominor leo :* tous ces actes décèlent un mélange de violence et de dissimulation, dont le lion et le renard sont, chacun de leur côté, les emblêmes. La guerre d'Espagne surtout, cette guerre impie, portée contre la foi des traités chez un peuple qui nous avait livré ses armées et nourrissait les nôtres de ses trésors, fut un des grands scandales de ce genre. Ah! son résultat prouvera, j'espère, que la légitimité d'une cause, moyen toujours dédaigné dans les théories équivoques du *Prince*, n'est rien moins qu'indifférente. Vainement Bonaparte, parodiant Castruccio le bien aimé de Machiavel, parce qu'à titre de fort il châtiait les faibles, s'écriait-il du milieu des ruines de l'Espagne : *Dieu m'a donné la force et la volonté de vaincre tous les obstacles;* ce n'est pas moins sur ce théâtre sanglant de sa perfidie que la Providence, dont il se jouait, voulut le confondre. Vainement imita-t-il en cela le fourbe Jérôme Savonarole, qui prétendait parler

avec Dieu; Dieu, pour cette fois, renia solennellement son prétendu missionaire, et le machiavélisme put être jugé dès-lors par l'un de ses plus évidens résultats.

Mais c'est dans la politique extérieure, surtout, que le lion vint toujours dénouer par la force les intrigues conçues par le renard.

Pour arriver à Jena, son armée avait traversé l'électorat de Hesse-Cassel, sous la garantie d'une neutralité. La Prusse vaincue, il chercha des torts à l'électeur, et l'accusa d'avoir fait des armemens. Bientôt son ministre à Cassel fut chargé de signifier au malheureux électeur *qu'il ferait imprudemment de laisser se former cette armée hessoise, qui serait prête à tomber sur les derrières de l'armée française, si elle éprouvait un échec.* D'après un si singulier manifeste, la Hesse fut saisie et comprise dans le traité de Tilsitt, comme appartenant à la France, sous le nom vague d'*États possédés actuellement en Allemagne par l'empereur des Français.* Cependant on fit à peine attention à un acte si gratuit de spoliation, tant l'habitude de la violence nous

avait blasés, tant nous étions arrivés graduativement, par des résultats secondaires, à des résultats importans : tant le machiavélisme, sorti des ombres du mystère pour proclamer honteusement ses triomphes, avait cessé de paraître coupable ! Il produisait déjà les mêmes effets qu'il produisit en Italie. L'éclat de quelques-unes de ses entreprises en couvrait l'injustice. A la faveur du succès, son caractère repoussant ne blessait ni n'indignait personne : s'ennoblissant même par des conquêtes regardées comme son ouvrage, au lieu d'être couvert des mépris de la multitude abusée, il en usurpait les hommages.

Ainsi s'étendit de plus en plus le venin des théories du *Prince*. Après avoir surpris une admiration qu'elles ne méritaient sous aucun rapport, qu'elles repoussaient même sous celui de la morale, elles devinrent populaires. A l'exemple de l'Italie, le public s'en empara, s'en servit presque toujours sans en rougir, quelquefois même avec une espèce d'orgueil ; et il est aisé de concevoir ce que durent engendrer de corruption tant d'intérêts individuels, se croisant

au milieu des arguties et des maximes équivoques du machiavélisme, devenues des armes familières dans les classes mitoyennes de la société.

Ce n'était pas seulement par des exemples de violence et de dissimulation que la France se dégradait insensiblement et perdait ce noble véhicule de l'honneur, qui, au milieu même de la dissolution de ses mœurs, avait quelquefois jeté tant d'éclat sur le caractère national : pour en effacer jusqu'aux derniers vestiges, pour combattre la loyauté chevaleresque dont les effets, quoique bien affaiblis, étaient encore visibles, Bonaparte recourut à ce genre d'opinion artificielle dont les journaux sont aujourd'hui les générateurs et les échos ; et voici comme il s'y prit :

Par les éloges dont l'avait comblé le peuple, à titre de pacificateur après le traité de Campo-Formio, il put juger que la paix était le premier besoin de la France. Feignant en conséquence de s'associer à ce sentiment, il déguisa, sous un faux air de modération, les guerres qu'il méditait déjà, et n'en prépara que plus aisément les moyens

de les nationaliser. Que fallait-il pour cela ? Mettre seulement en jeu cette vanité transmise des Gaulois, nos ancêtres, jusqu'à nous, sentiment le plus prononcé de notre caractère. Il est des hochets de tout âge, a dit ingénieusement La Mothe. Il y en a également pour les nations, surtout pour les nations vives et légères ; et l'art des souverains ambitieux est d'en donner à leurs peuples d'appropriés à leur caractère. Les nôtres, depuis douze ans, étaient les mots *égalité, liberté, constitution.* Bonaparte nous en présenta de mieux adaptés à ses vues et à nos défauts. Au lieu de tourmenter notre raison avec ce fonds d'idées vagues et de maximes douteuses, dans les ambiguités desquelles elle semblait s'égarer, il crut devoir parler à notre amour-propre : *gloire, conquêtes, considération militaire, prééminence en Europe,* tels furent les nouveaux hochets destinés à devenir les instrumens de notre servitude et de son machiavélisme. En conséquence, des écrivains à gages, des journaux salariés, des poètes mercenaires, des ministres corrupteurs, furent chargés d'égarer méthodiquement

notre vanité : décrets, proclamations, journaux, poésies, notes diplomatiques, rapports officiels, tout désormais fut écrit dans le même but. Ce ton uniforme avec lequel personne n'avait le droit de discorder, ce ton, en harmonie seulement avec notre amour-propre excessif, entraîna le vulgaire. Jusqu'ici, on avait proclamé l'opinion reine du monde ; il dicta, dès ce moment, des lois à cette reine détrônée. Une fois mise sous ses ordres par un mécanisme singulièrement perfectionné pendant son règne, l'on devine déjà le parti qu'il en sut tirer. Sous tous ces faiseurs d'esprit public, en effet, les choses changèrent de nom : à les entendre, il n'y avait ni pour les souverains, ni pour les nations, de plus belle supériorité que celle des armes; elles faisaient seules fleurir les empires. Des guerres heureuses, légitimes ou non ; des invasions lointaines, des conquêtes brillantes, des expéditions hardies ; tels étaient, répétaient-ils sans cesse, les élémens de la gloire.

Au lieu de repousser des maximes destinées à consacrer la force militaire comme l'arbitre légitime des destinées humaines ;

au lieu de lire dans ce code d'iniquité le sort qui l'attendait le jour où il perdrait sa prééminence en Europe, le peuple français, ivre déjà de succès et de machiavélisme, n'en vit que l'éclat *prestigieux*, sans en pressentir le danger. La générosité, ce beau mouvement de l'ame qui tient de si près à la bravoure, dont il faisait un abus si condamnable, avait cédé à je ne sais quel instinct de fausse gloire militaire, dont on lui présentait le fantôme sous tant de formes. Qu'y a-t-il, en effet, de plus facile à séduire que la vanité? N'est-elle pas, de toutes les faiblesses humaines, celle qui se nourrit le plus de chimères? Tout, dans ses besoins et ses jouissances, n'est-il pas illusion? Et où s'arrêteront ses déceptions si, dans le vague dans lequel elle se berce, des sentimens honorables, tels que l'amour de la patrie, tels que la gloire nationale, en épurent le principe, et servent ainsi d'excuse à ses écarts? Que sera-ce donc si le souverain lui-même, par ses discours, par des écrits artificieux, par tous les moyens que le plus funeste abus du pouvoir met entre ses mains, vient renforcer encore ce genre

de séduction? Que sera-ce si, au lieu de la contenir dans une juste direction, il vient l'envenimer de sa propre corruption; si, des grands de l'Etat qui lui ont vendu leurs consciences, il fait, par leur organe même, descendre dans les diverses classes de la société les erreurs dont il a besoin pour les asservir ou les tromper? Comment ne seraient-elles pas devenues victimes des qualités mêmes dont on pervertissait avec tant de soin le principe? Comment la nation, enfin, aurait-elle échappé au danger des théories criminelles dont l'empoisonnaient méthodiquement des écoliers de Machiavel, aux ordres de son plus habile disciple?

La France, ainsi trompée par une opinion factice que n'avaient pas la liberté de combattre des hommes faits pour en prévoir les suites; hors d'état, faute de documens fidèles, de prononcer sur l'injustice ou la légitimité des guerres où elle se voyait sans cesse entraînée, suivit presque innocemment la route où la jeta la perfidie de tant de ruses machiavéliques. L'homme qui l'égarait ainsi savait très-bien qu'aux yeux

d'un peuple excessivement vain le provocateur d'une guerre injuste n'en est pas moins absous par la victoire. Il avait alors une grande supériorité de forces, et se rassurait en songeant que, tant qu'il serait vainqueur, la nation, dans le délire dont il l'avait frappée, ne lui demanderait pas compte du sang qu'il versait si inutilement pour son bonheur. Que lui importaient ses maux! les cris de douleur qu'ils lui arrachaient n'allaient pas jusqu'à ses entrailles de fer. Devenu puissant d'ailleurs par la force de ses armes, il s'en servait déjà contre elle, et régnait en despote sur des hommes successivement avilis par les jougs divers sous lesquels ils pliaient depuis si long-tems.

Se voyant assez fort pour n'avoir plus un aussi grand besoin de la ruse, les voiles dont il avait jusqu'alors couvert la sienne devinrent désormais moins épais; mais, impatienté des lenteurs qu'elle exige, il les déchira presque entièrement. Bientôt, mettant de côté toute espèce de contrainte, e rassemblant dans une ou deux maximes capitales le poison des hérésies machiavéliques dont il faisait la base de sa conduite,

un de ses ministres vint, à des sénateurs esclaves, imposer cette maxime : *Tout ce que la politique commande, la justice l'autorise;* c'est-à-dire, il n'y a point de crime en politique.

Le principe une fois reçu, l'application en fut faite ainsi : *La guerre d'Espagne est juste et politique.* Ce langage, malheureusement, on le tenait au milieu des illusions de la victoire, et dans toute l'exaltation de la vanité nationale, séduite par un système de déception singulièrement approprié à l'intensité de ce sentiment. Sous tant d'artifices combinés, les idées du juste et de l'injuste s'affaiblirent de plus en plus : les Français, déjà pervertis à moitié par les scandales révolutionnaires, et par tant de maximes infâmes dérobées à l'auteur du *Prince*, oublièrent, dans l'excès de l'orgueil militaire qui s'était emparé d'eux, que la guerre, glorieuse peut-être pour un peuple lorsqu'elle lui sert de bouclier et qu'elle est un moyen de paix, perd ce noble caractère lorsqu'elle n'est qu'un moyen de spoliation et d'envahissement.

L'esprit, comme le corps, a ses épidé-

mies. Qu'un peuple vain et léger vienne à s'engouer tout-à-coup d'une opinion dangereuse ; qu'il soit saisi, comme nous, par exemple, d'une véritable démence guerrière : des succès, s'il a le malheur d'en obtenir, l'entraîneront nécessairement à des entreprises contraires à ses véritables intérêts ; mais, un peu plus tôt ou un peu plus tard, il expiera son délire en succombant sous les maux qu'il aura fait peser sur autrui.

C'était là le sort dont nous étions menacés ; tout nous l'annonçait, notre propre folie comme celle de Bonaparte, portée au point de lui arracher à Milan cet aveu : *Que font les jeunes gens dans les boudoirs ? Qu'ils aillent aux armées ; il n'y a que les armes qui fassent fleurir les empires.*

Il y a loin, il faut en convenir, de cette maxime d'un Tartare à l'esprit philantropique de la dernière moitié du dix-huitième siècle. Soixante ans plus tôt, la France, encore fidèle aux préceptes du tendre et pacifique Fénélon, ne parlait de la guerre qu'avec horreur. Les écrivains les plus célèbres, Rousseau, Thomas, Diderot, Raynal, La Harpe, Marmontel, d'Alembert, Helvé-

tius, et Voltaire lui-même, plus frappés des maux qu'elle entraîne à sa suite que résignés à la nécessité d'une défense quelquefois honorable, en traçaient, à l'envi l'un de l'autre, des tableaux affreux : à leurs yeux, une guerre légitime paraissait presque criminelle. La vertu aussi a ses erreurs : on sait que le grand Frédéric, blessé de cet amour désordonné de la paix, se plaignit à Voltaire de leurs imprécations obligées contre la guerre.

Quoique avec des mœurs dissolues, nous n'avions pas encore perdu, dans les impuretés du machiavélisme, dans les vils calculs de l'intérêt personnel, ce sentiment du juste et de l'injuste dont la sentence de Bonaparte semble une abjuration formelle. Aucun souverain n'aurait pu se la permettre alors sans armer contre lui l'opinion. Cette législation des convenances, que vingt-cinq ans d'atrocités et tant de théories coupables n'ont pas détruite dans toutes les ames françaises : ce cri de la conscience, que l'indignation d'un peuple, lorsqu'il n'est encore qu'à demi perverti, fait entendre à ses corrupteurs, se fussent élevés à la fois, d'un

bout de l'Europe à l'autre, contre un pareil scandale.

Eh bien, au point de dégradation où nous sommes descendus, un aveu si criminel de la force en délire a-t-il fait seulement la moindre sensation? Dans la léthargie morale où nous a conduits le machiavélisme, dans la tiédeur honteuse où nous a laissés l'égoïsme qu'il engendre et qu'il féconde, à peine l'avons-nous blâmé. Grâces à la sécurité où nous avait plongés la conquête d'une partie de l'Europe, nous n'avons vu là qu'un manifeste guerrier déjà consacré depuis long-tems par l'abus que nous faisions de la victoire. Quoi! nous osons nous vanter de notre modération; nous osons accuser d'injustice l'Europe armée contre nos maximes, nos usurpations, nos parjures: et nous oublions que notre droit des gens, digne de Tamerlan tout au plus, et tel que nous l'avons écrit nous-mêmes sur tous les points de l'Europe, sur tant de villages en cendres, se trouve, avec toute sa laideur, dans cette sentence de Bonaparte: Il n'y a que la guerre qui fasse fleurir les empires!

Ah! tort pour tort, je préfère encore les erreurs philantropiques du dix-huitième siècle au sang-froid d'un peuple assez déhonté pour entendre, sans en rougir, son indigne chef proclamer la guerre comme une source de prospérité; je rougis même de mes compatriotes, en me rappelant qu'un pareil blasphême n'en a scandalisé qu'un petit nombre.

Mais comment étions-nous descendus, en moins de soixante ans, des illusions d'une philantropie peut-être un peu niaise jusqu'à la honte d'une pareille sentence? Nos mœurs, nos opinions sur-tout, en paraissaient tellement éloignées, que Montesquieu disait avec raison: *On a commencé à se guérir du machiavélisme, on s'en guérira tous les jours.* La première moitié de l'assertion était fondée; malheureusement, nos scandales révolutionnaires, le succès des maximes dont ils naquirent, les perfidies obscures du gouvernement directorial, les perfidies éclatantes du gouvernement impérial sur-tout, n'ont que trop démenti la seconde: mais Montesquieu ne pouvait pas prévoir à quel degré de dégénération

nous conduirait cette grande saturnale, commencée le 14 juillet 1789 dans toutes les effusions d'une joie pure alors, et devenue coupable presque aussitôt qu'elle eut éclaté. Les rêves dont nous berçaient les philosophes ne nous égaraient du moins qu'en nous trompant innocemment; le danger de leurs opinions, caché sous le charme de quelques douces illusions, ne privait pas la conscience de cette rectitude, de ce sentiment exquis et presque divin qui, s'il ne nous préserve pas toujours des écarts de l'imagination, nous prémunit cependant contre une perversité présentée sans voile, contre les déceptions d'une théorie uniquement fondée sur l'intérêt personnel, d'une théorie dont la ruse et la force sont tour-à-tour les complices obligées. Non, les crimes dont nous fûmes témoins et victimes ne paraissaient alors ni vraisemblables ni possibles; le germe ne s'en trouvait même qu'incomplet dans les passions de l'homme : pour en développer toute la fureur, il fallut y joindre un levain; il fallut l'empoisonner par les théories criminelles de Machiavel, et réunir à la corruption naturelle du

cœur la corruption systématique de l'esprit.

Quel est le peuple, je le demande, fût-il aussi froid que le Français est ardent, dont on n'aurait pas altéré le caractère par un pareil système de déception? Des artifices si bien combinés ne pouvaient pas tromper les vues du prince qui les mettait en œuvre. Pour lui, n'ayant rien de noble, de chevaleresque, il avait trouvé le meilleur auxiliaire de son pouvoir dans l'avilissement des grands, et n'avait rapproché conséquemment du trône que ceux qui se prostituaient jusqu'à l'ignominie. Leur bassesse, condition toujours indispensable pour obtenir des emplois élevés, n'était pas seulement une garantie; elle lui plaisait encore, comme plus conforme à son instinct. Il y a dans quelques hommes un tel degré d'opprobre, qu'ils recherchent de préférence les tableaux conformes à leur propre nature. L'ignominie des valets dont s'entourent certains princes semble justifier la leur.

La corruption émanée du trône, après avoir ainsi reçu des classes les plus voisines de son foyer un nouveau degré d'intensité, portait insensiblement ses ravages sur les classes

intermédiaires, qui la répandaient à leur tour chez le peuple ; il était presque impossible de s'en garantir, à moins d'une force d'ame très-rare dans un siècle efféminé comme le nôtre. Aussi, l'arène où le tyran pouvait la répandre n'eut-elle plus de bornes ; tous les freins de l'opinion furent brisés ; toutes les barrières de la morale furent franchies. La chaire elle-même, cet asile de la vérité sous nos rois les moins populaires, devint complice de cette conjuration. Au langage des Fénélon et des Bossuet succéda l'ivresse d'une véritable fureur militaire ; au lieu de ces retours si instructifs sur le néant de la gloire et des grandeurs humaines, au lieu de ces admirables paroles que Massillon fit entendre à l'oreille chatouilleuse des rois : « L'empire » sur lequel le Ciel vous a établis est assez » vaste ; soyez plutôt jaloux d'en soulager » les misères que d'en étendre les limites... » Rendez votre règne immortel par la félici» té de votre peuple, plus que par le » nombre de vos conquêtes. Dieu ne vous » a confié la gloire que pour la sûreté de » vos peuples, et non pour le malheur de

» vos voisins. » Au lieu, dis-je, de ces vérités éternelles, voici l'espèce de dithyrambe qu'un archevêque débitait dans la chaire des Ambroise ; on croit entendre les chants d'un Scandinave :

« La victoire ne s'est arrêtée pour lui » qu'aux lieux où finit pour nous l'Univers. » Elle le suivra partout où il portera ses » pas..... Quelle terre n'a pas été le théâtre » de ses exploits ! Il frappe, et tout tombe » à ses côtés. Superbes légions de la France, » depuis vingt ans, *et à jamais* (1), vous » avez fixé parmi nous la victoire. Vous » avez appris au monde tremblant ce que » peuvent nos invincibles phalanges. »

Lorsque les premiers ministres de la religion en reniaient si bien le véritable esprit,

(1) A jamais ! L'orateur, malheureusement, malgré son style d'inspiré, n'était pas prophète. En nommant depuis Jupiter-Scapin le héros qu'il avait loué avec tant d'emphase, d'inconvenance et de mauvais goût, comment n'a-t-il pas craint que quelque mauvais plaisant ne l'appelât, à son tour, Scapin-orateur ? Il frappe, et tout tombe à ses côtés !

Eh quoi ! Mathan, d'un prêtre est-ce là le langage ?

en faisant entendre les chants d'un Barde dans la chaire du Dieu de paix, que pouvait-elle alors sur un peuple auquel on semblait n'avoir rendu le culte de ses pères que pour persécuter le chef de l'Eglise? Non, tout chrétien, s'il en restait encore après tant de persécutions, de scandales et de profanations, ne pouvait plus voir dans la religion que le fragile appui d'un trône usurpé, mis un instant sous sa sauve-garde par la plus solennelle des hypocrisies; car le fourbe qui en avait proclamé l'origine céleste, en recevant à genoux sa couronne des mains du Pape, le tint depuis dans une prison.

Les outrages dont il y fut accablé, en rappelant naturellement les honneurs et les respects dont il avait été comblé au moment du sacre, portèrent à la morale le dernier coup. Dès ce moment, le peuple ne dut plus voir dans la religion qu'une institution politique, dont sa crédulité trompée faisait tous les frais, au profit de ses maîtres; et cette phrase machiavélique, Il n'y a point de crimes en politique, devenue tout-à-fait populaire, s'accrédita de plus en plus.

Tout, depuis un quart de siècle, conspirait à la propager, et à détruire dans le peuple les illusions salutaires qu'une législation bien entendue doit opposer comme contre-poids à ses passions; tout conspirait à détruire les scrupules qui les enchaînent et les remords qui les punissent. Dans les cinq ou six régimes différens que lui avaient donnés des factieux, il avait vu constamment les mêmes hommes jouer des rôles absolument contraires: les plus fougueux apôtres de la démagogie se montrer les premiers satellites du despotisme; les proscripteurs de la noblesse combattant pour des titres. Ces triomphes de la perversité, en succédant immédiatement à des théories impures, dont l'avaient successivement imbu ceux mêmes qui en recueillaient le fruit, en paraissaient cependant les résultats trop visibles pour ne pas influer sur sa morale.

L'atrocité de quelques lois révolutionnaires, le sang versé en leur nom, commencèrent par blaser sa sensibilité. En se rappelant que la guillotine, frappant indistinctement jeunes et vieux, n'avait épargné ni l'âge ni le sexe, ni l'innocence ni la ver-

tu, il dut presque cesser de croire à la justice d'un Dieu qui, témoin de tant d'atrocités, en récompensait les auteurs.

Les lois, on le sait, modifient les mœurs. Selon leur principe, elles font également d'un peuple barbare un peuple civilisé, d'un peuple doux un peuple cruel. Une des nôtres portait qu'il ne serait pas fait de prisonniers anglais : on l'éluda d'abord, parce que l'action d'une loi, toujours lente dans ses effets moraux, n'avait pu dénaturer si vite le caractère français ; mais on commença pourtant à s'y conformer, et j'ai lu, je l'atteste sur ma conscience, dans le rapport d'un capitaine au ministre de la marine, ces effroyables paroles : « A midi, le » bâtiment anglais fut amariné : je fis alors » passer l'équipage et les officiers sur le » gaillard de devant, où ils furent fusillés » en vertu du décret de la Convention. »

Qu'on ne regarde pas la férocité honteuse d'un pareil langage comme le crime d'un individu ; le sentiment qui s'y montre sans voile, devenu chaque jour plus ingénu, transpirait déjà ouvertement dans nos mœurs. On n'a pas oublié sans doute qu'un

représentant français, indigné de ce que le sang de nos rois vivait encore dans l'infortuné du Temple, s'écria : *Pourquoi le comité de salut public, qui a commis tant de crimes, s'est-il refusé le plus utile de tous?* Tel était le degré d'avilissement où nous étions parvenus, que cet épanchement de perversité machiavélique fit à peine sensation. C'était plus tard que la France devait en subir les résultats dans ses mœurs : il fallait que la génération nouvelle parvînt à sa maturité pour en connaître les ravages. L'effet qui en allait toujours croissant, acquit, comme je l'ai fait observer, toute son intensité lorsqu'on eut vu les fanatiques de l'égalité se déclarer fauteurs d'une tyrannie dont ils s'étaient dits si long-tems ennemis, et recevoir en dignités le prix de leur apostasie : le succès paraissait lié si visiblement à la cause, que personne ne put s'y tromper : dès qu'un tel était devenu riche et puissant en reniant aujourd'hui la liberté au nom de laquelle il avait commis naguère jusqu'à des assassinats, Machiavel ne paraissait pas un mauvais conseiller. Contrefaire le renard, pour pouvoir jouir un jour des

droits du lion, n'est pas une chose bien difficile, durent se dire alors les ambitieux. Le succès, après tout, est assez brillant pour dédommager des frais de l'entreprise; et d'un pareil raisonnement à la tentative il n'y a qu'un pas, lorsque les circonstances se présentent favorables.

Nos théories révolutionnaires portaient avec elles une espèce de préservatif dans l'excès de leur atrocité. Malheureusement le venin des théories machiavéliques était caché presque toujours dans leur propre obscurité. Les diplomates ultramontains, semblables à ces machinistes de théâtre qui produisent sur la scène des prestiges préparés dans les coulisses avec des matières infectes, par une habile combinaison de nos faiblesses et de nos vices, obtiennent quelquefois des effets semblables, aux yeux de quiconque n'en connaît pas les moyens secrets. Le tort de Machiavel fut d'initier le peuple à ce genre de mystères, et de lui donner ainsi les vices que sa politique met en œuvre.

Tant qu'elle n'étendit pas son action au-delà de l'intérieur de la France, son in-

fluence, quoique trop réelle, demeura presque inaperçue. Le cercle des relations domestiques n'est pas son théâtre de prédilection ; il lui en faut un plus vaste, et la guerre seule peut le lui ouvrir. C'est alors seulement que ses effets, par un enchaînement rétrograde, se font sentir dans les basses classes de la société. A peine ces grands et nobles larcins nommés conquêtes eurent-ils agrandi la sphère de notre politique, que nous ressentîmes les effets meurtriers d'une pareille science. Le Français, enivré d'une fausse gloire et d'un esprit immodéré d'envahissement, chercha dans les subtilités du machiavélisme des prétextes pour justifier son ambition, des voiles pour couvrir son avarice, et des argumens pour légitimer l'abus le plus intolérable de la victoire. Nous n'étions que trop préparés par la corruption de nos mœurs à ce genre d'escrime ; et comme, aux yeux de la bonne foi, nous n'avions aucun droit à faire valoir, il fallut nous en créer d'apparens, recourir à des subtilités, et se servir de toutes les ressources d'une fausse logique pour déguiser tant bien que mal un

despotisme déjà porté jusqu'au scandale.

Une marche si oblique ne pouvait pas être bien rapide; nos canons ayant été plus expéditifs que nos sophismes, on s'épargna désormais une guerre d'argumens, devenue tout-à-fait inutile. La victoire nous ayant portés en maîtres dans les principales capitales de l'Europe, nous nous en tînmes franchement à ses oracles.

« Les grands succès corrompent le peu» ple; ils lui donnent un orgueil qu'il ne » peut contenir, » a dit Montesquieu. Nous semblâmes prendre à tâche de justifier son assertion par une folie plus grande encore que nos succès, et nous nous proclamâmes en conséquence le grand peuple. Bientôt cet égoïsme ardent, cet esprit de personnalité aride, devenus dans les excès de la révolution, et par les effets de la théorie de l'intérêt, nos seuls mobiles, souillèrent notre politique. Au véhicule de l'honneur, jusque-là si puissant sur des ames françaises, succéda l'empire de la force avec ses égaremens et ses fureurs. Une fois accoutumés à lui voir rendre, en notre faveur, ses plus hautes décisions, nous ne

voulûmes plus d'autre tribunal que le sien. Grâces à cette jurisprudence léonine, la guerre désormais fut pour nous le droit de fouiller avec des baïonnettes dans le trésor des rois, et dans la bourse de leurs sujets avec des réquisitions. La gloire, ce tribut de reconnaissance et d'amour dont les nations paient les vertus de leurs bienfaiteurs, subit aussi une métamorphose : on ne l'obtint plus en combattant dans ses foyers pour une cause juste : pour devenir digne de nos hommages, il fallut absolument qu'elle naquît du malheur des peuples, de celui des vainqueurs comme de celui des vaincus ; il fallut que le sang et les larmes eussent arrosé son berceau, et que le fantôme en reposât sur des lits de cadavres : pour que la nôtre enfin rayonnât de tout son éclat, il fallut avoir ravagé l'Europe, porté nos armes à travers les décombres de ses villages, jusque dans les principales capitales, et dicté, en conquérans avides, des traités où éclatait l'ivresse d'un courage sans désintéressement. Parce que la guerre avait cessé de peser sur nos foyers; parce que, dans notre aveugle sécurité, nous nous

crûmes, pour toujours, à l'abri des calamités d'une invasion, le tableau de ses horreurs, devenu notre spectacle habituel, ne put nous attendrir un instant sur le malheur des vaincus. Jamais ce terrible principe, la force est le meilleur des argumens, ne reçut une application plus franche ; jamais on ne condamna plus solennellement, par le fait, ces belles paroles de Montesquieu : « Le droit de la guerre dérive de la néces- » sité, du juste et du rigide ; lorsqu'on le » fondera sur des principes arbitraires de » gloire, de bienséance, d'utilité, des flots » de sang inonderont la terre. » Vaine prophétie d'un homme de génie ! Au mépris de son autorité, au mépris de toutes les lois humaines et divines, nous ne vîmes la gloire que dans l'abus de la force ; et nos plus fidèles alliés eux-mêmes devinrent nos ennemis, lorsque nous nous crûmes assez forts pour pouvoir les attaquer impunément. Les héros de Machiavel ne s'étaient montrés infidèles qu'avec les étrangers, *infedeli con gli esterni;* nous le devînmes franchement avec les Espagnols. Saragosse en cendres, Moscow en flammes, ces grands désastres,

envisagés comme des tableaux dramatiques où la valeur française brillait au premier rang, au lieu de nous servir de leçons sur les vicissitudes de la fortune, faisaient tressaillir seulement nos imprévoyans citadins d'une joie plus niaise encore que coupable. Nul d'entr'eux ne se disait que le sort des armes est journalier ; que la force, mobile comme le tems, passe successivement des mains d'une nation dans celles d'une autre, par des circonstances indépendantes de nos droits ou de nos combinaisons ; que, maîtres aujourd'hui de dicter des lois, nous en recevrions peut-être demain ; que les mépris et les dédains prodigués aux peuples vaincus pendant les courses sanglantes de nos armées à travers leurs foyers, les ulcéraient de plus en plus contre nous ; et que des triomphes qui n'avaient d'excuse ni dans une agression de leur part, ni dans la nécessité d'une défense de la nôtre, devenaient seulement des germes de vengeance. Nous ne réfléchissions pas qu'en faisant taire, au bruit de nos armes, ce cri de justice et d'oppression que l'Europe outragée contenait encore, on ne faisait qu'en

raviver le sentiment dans toutes les ames ; que les peuples humiliés, persécutés, profondément blessés surtout de la supériorité militaire qu'on les forçait de maudire à de si justes titres, s'uniraient un jour pour nous la faire expier. Au milieu des prestiges éblouissans de la victoire enfin, nul d'entre nous ne prévoyait des revers : on était loin de penser que nos campagnes subiraient un jour les fléaux dont nous avions frappé les leurs, et qu'ils viendraient y assouvir un ressentiment devenu terrible par la crudité de notre orgueil, par le dévergondage de notre cupidité.

Au fort du délire qui semblait une punition anticipée de nos violences, bon sens, modération, justice, prévoyance, tout semblait nous avoir abandonnés ; les lumières de la conscience ne jetaient pas un seul de leurs rayons sur des esprits égarés dans les ténèbres du machiavélisme, infectés méthodiquement par ses coupables maximes. Ce délire se serait calmé peut-être ; mais à la vanité, qui en était un principe actif, vinrent se joindre des calculs sordides. La guerre ne flattait pas seulement notre

amour-propre : grâces à la manière dont on la fait depuis quelque tems, elle était devenue pour les vainqueurs une véritable curée. On s'y ruinait autrefois, on s'y est enrichi depuis sans pudeur. Sous Louis XV, c'est-à-dire à l'époque où l'honneur, ce vieux soutien de la monarchie, la garantissait seul contre la dissolution des mœurs conjurée contre elle, un général, assez corrompu pour avoir osé braver ce genre de scrupule, en fut puni par les plaisanteries les plus amères. Les grands de l'Etat, fiers alors de quelques vices brillans, rougissaient du moins de tout vice bas ou sans éclat. L'honneur avait encore parmi nous son tribunal invisible : la gaîté française d'ailleurs, heureux supplément de la législation chez un peuple éminemment sensible et vain, arrêtait l'essor de la cupidité, en châtiant par ses piquans arrêts les généraux dont la délicatesse n'était pas un frein suffisant. Peut-être aussi n'avaient-ils pas, aussi facilement que de nos jours, les moyens de s'enrichir par la guerre ; car leurs armées, en entrant en campagne, portaient dans leur sein les élémens de leur

propre existence : vivres, transports, hôpitaux, ambulances, fourrages, tout se liait dans leur marche et leurs mouvemens. A ce système a succédé celui que voici : on les lance au hasard en pays ennemi; elles y vivent au jour le jour, dévorant les villes et les villages placés sur leur route, au moyen d'un pillage légal organisé sous le nom de réquisitions; et l'on devine, par ce simple perçu, ce qu'avait à gagner la cupidité des généraux et des administrateurs, réglant, le sabre à la main, leurs comptes avec les vaincus.

D'un autre côté, la guerre, en devenant ainsi l'état permanent de la France, avait dévié beaucoup d'intérêts de leurs voies naturelles : elle les avait pour ainsi dire concentrés autour d'elle. L'attirail immense dont elle a compliqué ses moyens de nos jours attirait dans les pays conquis cette population oisive dont la France est surchargée depuis l'anéantissement de notre commerce, de notre marine et de nos colonies. C'est là que s'entretenait et qu'éclatait un enthousiasme contagieux; c'est là qu'on célébrait et qu'on devait apprécier plus qu'ail-

leurs les avantages matériels de la victoire : c'est là que l'égoïsme, déguisé plus ou moins adroitement sous un faux amour de gloire, réchauffait un si funeste délire. Il s'entretenait avec plus de fureur encore dans le sein de l'armée par le tableau de tant d'avancemens rapides nés d'une si grande effusion de sang. En voyant arriver aux premiers rangs des hommes partis depuis peu des derniers, une fièvre d'ambition, un besoin effréné d'avancemens, de grades et de récompenses, avait saisi tous les militaires : tel déplorait naïvement à vingt-cinq ans le malheur de n'être que colonel ; tel autre n'avait encore que deux croix à sa boutonnière. Le sang de l'Europe entière eût à peine suffi pour étancher la soif qu'ils avaient tous d'en verser, sans fureur, sans animosité, mais sans regret, uniquement pour obtenir des grades et des récompenses.

Essayait-on de combattre par le raisonnement cette frénésie d'un nouveau genre, la logique échouait contre la mauvaise foi prenant le masque de la politique du jour. Parlait-on des dangers de la violence ré-

duite en système ; laissait-on entrevoir des revers possibles dans cette force irrésistible des choses, espèce de providence cachée qui nous condamne tôt ou tard aux conséquences de nos propres œuvres, et nous fait expier nos torts par les résultats de nos torts eux-mêmes : vieux préjugés, répondait-on ; il n'y a ni torts ni crimes en politique, il n'y a que des fautes ; et la plus grande de toutes est de ne pas user de tous ses avantages, dût-on fausser sa parole ou violer ses sermens. Il n'y a pas de crimes en politique : cette phrase banale, prise dans le bréviaire de Machiavel, accueillie avec empressement par cette foule de publicistes subalternes habitués à cacher sous toutes sortes de voiles des vues personnelles, était devenue l'arme familière des opinions intéressées ou sans racines. C'était là le refuge de la mauvaise foi prise en flagrant délit : il n'y a pas jusqu'à la vanité des sots qui n'en fît parade, en affectant de la considérer comme un indice d'une certaine profondeur de vues, à laquelle ne pouvaient atteindre ni ceux qui en contestaient la vérité, ni ceux qui s'indignaient de son

immoralité. L'amour-propre, dans ses inépuisables combinaisons, fait arme de tout, et se laisse volontiers soupçonner d'un vice pour usurper un avantage qui le flatte. Parmi tant d'apologistes de la guerre, tous d'accord pour dénaturer l'essence de la force, en faire un droit, ou la couvrir au moins d'un manteau politique que chacun taille à sa guise, il n'y en avait bien certainement pas un seul dont la conscience ne démentît quelquefois en secret le langage : soumis à sa voix, lors même qu'ils en bravaient en apparence le murmure, ils faisaient un jeu d'escrime seulement des armes de leur maître, imitant en cela le sophiste grec qui, sous les pieds de son vainqueur, prétendait n'avoir pas été vaincu.

Cependant, avec l'habitude de sophistiquer, on prend aussi les vices des sophistes. La bonne foi, si souvent compromise dans des discours destinés à l'obscurcir ou à combattre ses inspirations, à force de cacher ses scrupules sous des argumens spécieux, perd insensiblement son influence sur les actions de la vie. La loyauté discute, subtilise, compose avec elle-même : tout se

montre alors sous des couleurs vagues, tout devient incertain, et le sentiment du devoir lui-même n'a plus son véritable régulateur : il le perd en effet le jour où le raisonnement veut soumettre à son empire les prescriptions invariables de la conscience. Qu'attendre donc d'un peuple accoutumé à justifier ses penchans les plus coupables par des subtilités méthodiques, lorsqu'il ne trouve plus, dans une religion tombée dans le mépris, le seul frein capable de contenir sa dépravation? Que deviendra chez lui, par exemple, l'autorité des sermens, frein si puissant chez les nations religieuses, frein tellement apprécié par les législateurs anciens, qu'un disciple de Pythagore voyait une grande partie de la législation dans ces mots : *Respectez les sermens.* Hélas! il ne sera qu'un levain de corruption de plus ajouté à tant d'autres. Si le vulgaire n'en abuse pas dans les relations sociales, le gouvernement en abusera dans la politique, en vertu de cette sentence du génie tombé en délire : « Le prince ne doit pas » tenir sa parole, lorsque les circonstances » qui la lui ont fait engager n'existent plus; »

car qu'est-ce qu'un serment qui ne se lie en rien à la religion, sinon un simple engagement, comme tout autre? Quelle garantie pourrait-il présenter dans un pays où le peuple lui-même publie qu'il n'y a point de crime en politique, dans un pays où le blasphème de Brutus sur la vertu, devenu populaire, retentit jusque dans les carrefours?

Que deviendra le serment dans un tel pays? Ah! ces derniers tems ont trop dû nous l'apprendre; mais nous avons perdu jusqu'à la faculté de nous juger et de rougir. Depuis le moment où nous dédaignâmes, comme des véhicules surannés, l'honneur et la loyauté de nos ancêtres, pour nous enivrer d'une fausse gloire, et nous infecter d'une politique plus fausse encore, nous ne sommes pas en état d'apprécier ce que nous avons perdu, tout en croyant nous perfectionner par de nouvelles théories. Notre mépris pour les sermens, que tant de parjures proclament avec tant de scandale, annonce la dissolution totale des liens sociaux; et où ce mépris a-t-il pris la source et son audace, si ce n'est dans les

raffinemens d'une politique propre seulement à féconder les vices qu'elle excuse d'avance, au nom des succès dont elle trace les coupables moyens?

L'histoire n'eut jamais à raconter de si grandes profanations : les sophistes éristiques eux-mêmes, ces machiavélistes de l'antiquité, dont la logique captieuse mettait tout en problême, jusqu'à la vertu, jusqu'à leur propre existence; qui soutenaient que les mêmes choses sont possibles et impossibles, semblables et dissemblables, n'obtinrent pas de leur doctrine de si funestes résultats : ils ébranlèrent toutes les croyances, excepté la foi due aux sermens. Un seul de leurs disciples osa dire qu'il fallait *amuser les enfans avec des osselets, et les hommes avec des sermens;* et ce précurseur de Machiavel était Denis le tyran. Les peuples anciens, éminemment religieux, pensaient qu'on ne pouvait prendre à témoin la Divinité que dans des circonstances extrêmement rares; rien n'était donc plus sacré pour eux que le serment. Périclès, pressé, pour sauver un ami, d'en faire un équivoque, répondit : « Je suis ami jusqu'aux au-

» tels. » Euripide souleva tellement le peuple d'Athènes contre lui, en faisant dire à l'un de ses personnages :

Ma langue a fait serment, mon cœur n'en a pas fait,

qu'on voulut le poursuivre juridiquement comme impie. Les Romains portèrent aussi loin que les Grecs ces vertus antiques. Jamais homme, en tenant ses promesses, ne dut s'attendre à des suites aussi fâcheuses que Régulus: il n'hésita cependant pas à se livrer aux bourreaux qui l'attendaient. Sa conduite parut même alors toute simple. Il fallut toute la dégénération des tems postérieurs pour qu'elle excitât l'admiration.

C'est en suivant des erremens contraires, que la France roule, depuis un quart de siècle, dans un cercle vicieux; c'est en parjurant ses premiers sermens, qu'elle ouvrit elle-même la source de ses maux : c'est en jurant tour-à-tour à six ou sept constitutions éphémères une foi punique, qu'elle l'a fécondée, et qu'elle est passée des horreurs de l'anarchie sous le plus ignominieux républicanisme; mais, par un effet digne de la cause, le sabre d'un aventurier plus habile que les

autres n'a terminé nos orgies populaires que pour commencer des saturnales militaires où se sont montrés avec la même fureur quelques auteurs des premières ; et l'usurpateur, qui avait fait de tant d'apostats les appuis de son trône, l'a vu crouler par leurs propres conseils, sous les coups de l'Europe unie pour terminer ses sacriléges et les leurs.

Les causes de sa chute sont évidentes ; elles s'enchaînent les unes aux autres sans la moindre lacune. Si nous avons proclamé sans pudeur la force de nos armées comme devant être désormais la mesure de nos droits ; si l'intérêt, devenu, au grand préjudice de l'honneur, notre grand mobile, se montre dans sa hideuse nudité sans aucune de ses précautions sous lesquelles il se dérobait autrefois dans les replis de la conscience ; s'il a perdu ces traits adoucis que lui prêtaient tant de convenances aujourd'hui méprisées ; si la violence a fait place à des mœurs renommées pour leur douceur, à une politesse pleine de grâces, laquelle, à défaut d'une bienveillance trop rare parmi les hommes, en offrait une image assez

fidèle; si les avantages du caractère national se sont effacés jusque dans leurs derniers vestiges, une dégénération si complète ne tient pas seulement aux scandales révolutionnaires; elle est aussi le résultat naturel des opinions qui ont prévalu depuis vingt-cinq ans, comme de ces lois de sang et de boue dont les factions ont tour-à-tour infecté la législation. Quelle que soit l'influence des exemples sur nous, elle a des bornes lorsqu'on ne se fait pas un système d'en renforcer les effets nuisibles par des sophismes, par des théories qui en excusent le scandale; lorsqu'on n'ouvre pas sur-tout un champ sans limite à la perversité, en affaiblissant les scrupules qui l'enchaînent. Le crime, comme produit machinal de notre imperfection, n'a pas sur les mœurs publiques l'influence funeste du crime commis au nom des lois, ou justifié par d'indignes commentaires. Pour acquérir toute sa pernicieuse contagion, il faut, ou qu'il demeure impuni, ou qu'il soit perfidement masqué sous des arguties et des subtilités. Il en est de même de nos vices et de nos défauts, de nos opinions et de nos préjugés:

leur influence meurtrière ne se propage dans toute son étendue qu'à l'aide de ces [illegible] nes captieuses destinées à les excuser; et c'est-là, je ne saurais trop le répéter, le résultat infaillible du machiavélisme; il les féconde, il en régularise l'action au profit de l'intérêt privé, et les met ainsi aux ordres des passions anti-sociales, armées de cette tactique ingénieusement coupable dont Machiavel fut le premier professeur, et dont une justice vengeresse l'a proclamé le grand maître.

Vainement dirait-on, avec le chancelier Bacon, que Machiavel ne conseille pas l'égoïsme, mais qu'il en expose seulement la marche cachée; vainement lui prêterait-on l'intention, bien gratuite assurément, d'avoir voulu démontrer ce que font les hommes et non ce qu'ils devraient faire : ce ne serait pas encore là le justifier. Il est des objets que l'on doit voiler au commun des hommes; il est des secrets auxquels on ne peut les initier sans le plus grand danger : les discussions de ce genre n'eussent-elles d'autre inconvénient que de désenchanter quelques ames simples, la perte de leurs

plus douces illusions serait déjà pour elles un malheur réel ; l'instruction n'aurait pas le charme de l'ignorance qu'elle remplacerait : semblable alors à ce fruit cueilli sur l'arbre du mal, elle leur ravirait à-la-fois leur innocence et leur bonheur. D'un autre côté, les discussions scabreuses et quelquefois repoussantes dont l'auteur fait sortir sa théorie, quand elles ne faussent pas la conscience, portent au moins du trouble dans l'esprit. Supposé même que leur effet le plus direct ne fût pas d'attiédir à la longue ces impressions jeunes et chaleureuses dont nous ne regrettons que trop tôt la perte, supposé qu'elles ne nous conduisissent pas trop rapidement à ce triste désabusé qu'on pourrait nommer l'enfer des ames tendres ; supposé que le courage d'en surmonter les dégoûts fût payé par les aperçus inattendus, profonds ou brillans que Machiavel fait souvent étinceler dans les ténèbres glacées de sa doctrine ; l'instruction douloureuse dont celle-ci paie les veilles de l'homme de lettres ne vaut pas ce qu'elle coûte peut-être à son talent, qu'elle dépouille de son charme ; et, quant au vulgaire,

tout est danger pour lui : que peut-il glaner de bon dans un champ où si peu de vérités sont semées pêle-mêle avec des erreurs si funestes, avec des explications si ambiguës?

Non, quoi qu'on en dise, la théorie de l'intérêt personnel pris pour base et pour mobile de la politique, indépendamment du scandale qu'elle traîne à sa suite et des dangers auxquels elle conduit, par cela même qu'elle reçoit les vices et les crimes pour auxiliaires, recèle dans ses principaux élémens des levains de perversité, dont les passions ne s'enveniment que trop aisément. N'eût-elle d'autre tort que de devenir, pour beaucoup d'oisifs, un sujet de discussion dangereux, pour les sots prétentieux, une arme dont leur vanité ne jouit qu'aux dépens de leur cœur; ne produisît-elle enfin ni indifférence pour la vertu, ni ce cynisme d'opinion qui pervertit insensiblement les mœurs, il faudrait la condamner comme la plus dangereuse de toutes les inutilités. Que dis-je? inutilités! il faudrait s'en préserver comme du plus terrible des fléaux. Qu'on remonte de son explosion à son origine, l'on verra clairement dans la route les effets devenir

causes à leur tour, et perpétuer, par une chaîne sans interruption, les maux des peuples assez imprudens pour ne pas la rejeter.

La violence, la perfidie, la cruauté, les empoisonnemens, les assassinats, les obscénités du moyen âge en ont fourni le fond: sous la plume d'un Fénélon, en supposant que l'auteur de *Télémaque* eût pu s'astreindre à ce travail, des vérités utiles, des maximes consolantes eussent produit sans doute des résultats moraux; sous celle de Machiavel, les résultats devinrent pires que le fond. Le crime, dont l'exemple toujours dangereux avait jusque-là dépravé la société, secondé par une théorie destinée à en voiler la laideur, acquit une double action contre elle. Le peuple, naturellement imitateur, adopta sans peine des maximes qui mettaient tous ses vices à l'aise; l'Italie reçut alors, ainsi que je l'ai déjà fait observer, la corruption systématique dont elle est encore flétrie de nos jours.

L'imprimerie, dans les erreurs qu'elle répand pêle-mêle avec un petit nombre de vérités, porta ensuite le machiavélisme en-deçà des Alpes. Il serait peut-être en-

core dans la poudre des bibliothèques, sans la révolution qui s'en empara pour le malheur de la France. A la différence près de nos mœurs plus douces, plus policées, mais beaucoup plus savamment corrompues, il reproduisit chez nous les mêmes scandales, modifiés seulement par des circonstances et des opinions étrangères aux tems et aux lieux de son berceau. Avec cette fièvre d'égoïsme, qu'il enracine dans toutes les ames où il pénètre, il nous inocula le poison de cette fausse gloire, destiné à nous enivrer d'abord, et à nous perdre ensuite par ses déceptions.

Hélas! oui, certaines passions (et celle de la fausse gloire, lorsqu'elle s'appuie, surtout, sur de faux principes, est de ce nombre) agissent sur les hommes en masse, beaucoup plus fortement que sur les particuliers. Leur action contagieuse prend alors quelque chose d'électrique, dont la raison la plus calme éprouve et transmet tôt ou tard le contre-coup. Ce qui ne s'explique pas facilement, c'est la durée d'une semblable folie. Les épidémies morales ont pour l'ordinaire un terme très-court. Si l'opinion

publique se fourvoie quelquefois dans de fausses routes, la nature des élémens dont elle se compose dans un siècle éclairé le rappelle bientôt dans ses voies naturelles. De la conscience elle-même des peuples jaillissent tôt ou tard les lumières propres à l'y faire rentrer; et tout en provoque l'explosion, à moins que la morale publique, viciée avec méthode, n'ait entièrement vicié les ames; à moins qu'un froid pour ainsi dire cadavereux ne les ait toutes frappées d'une mort anticipée.

La dégradation de notre caractère est le résultat visible de cette réunion de circonstances: le sentiment de la vertu s'est anéanti sous l'action meurtrière d'une science qui désenchante l'imagination. A peine a-t-elle vingt ans de date, et déjà nos mœurs sont méconnaissables. L'armée elle-même, autrefois le foyer de l'honneur, en a laissé éteindre le feu sacré sous les glaces de cette doctrine. Aux Bayard, aux Crillon, aux Turenne, aux Condé, aux Catinat, à ces caractères si brillans, si vertueux, si nobles ou si chevaleresques, ont succédé, le dirai-je? Non. Nous qui comptions, parmi nos rois,

des Louis XII, des François Ier, des Henri IV, des Louis XIV, nous rougissons à peine aujourd'hui d'avoir plié trop long-tems sous le joug ignominieux de Robespierre! Nous avons eu pour magistrats des Lhopital, des Sugers, des d'Aguesseau, et Barrère et Leguevée purent un instant se dire nos législateurs!

Si l'on veut mesurer le chemin rétrograde parcouru en France sous l'influence de la politique de Machiavel, qu'on rapproche seulement le dévouement servile des courtisans de Bonaparte de la noble franchise du maréchal Fabert. Mazarin voulait l'employer dans une négociation peu délicate: « Souffrez, monseigneur, lui répondit-il, » que je refuse de tromper le duc de Savoie: » on sait dans le monde que je suis un honnête homme; réservez donc ma probité » pour une occasion où il s'agira du salut de » la France. » Voilà le militaire français, tel qu'il se montra tant qu'il eut pour devise: *Tout pour l'honneur.* Il parle comme Aristide: il désavoue les plans injustes de Thémistocle, repousse avec horreur les basses perfidies de la politique ultramontaine. Quel

est le général français qui eût osé dire à Bonaparte, comme Villars à Louis XIV : « Sire, » je vais combattre vos ennemis, et vous » laisse au milieu des miens. » L'ame de ce vil Corse, desséchée par le machiavélisme, lui a-t-elle fourni un seul de ces mots heureux échappés en foule de l'âme de nos rois? A-t-il jamais dit quelque chose de consolant à tant de généraux sacrifiés à sa gloire personnelle? Ah! dans l'excès même du malheur, Louis XIV consolait encore, en chevalier français, le duc de Villeroy : « Maréchal, lui disait-il, on n'est pas heureux à notre âge. » Sous Bonaparte, les généraux expièrent au contraire ses propres fautes dans une prison d'Etat. Comment son caractère n'aurait-il pas influé sur une nation assez corrompue pour l'admirer! En vérité, le jour où elle dit ingénument : Il n'y a point de crime en politique, la nation et son chef furent dignes l'un de l'autre.

Montesquieu, en disant : « La source des » erreurs de Machiavel est dans son admi» ration pour le duc de Valentinois, son » idole, » prit, ce me semble, l'effet pour la cause. Ce n'est point d'après la conduite

d'un pareil monstre qu'il rédigea sa théorie. Rome, ainsi que je l'ai déjà fait observer, s'en servait depuis long-tems ; il en fit seulement un corps de doctrine qu'il essaya de justifier, par les succès de Borgia, de tous les scélérats du moyen âge. Mais que prouvent ces exemples? Que prouve l'exemple de Borgia, tombé de son trône sanglant dans une prison d'Etat, et terminant en aventurier une carrière semée des plus horribles attentats, si ce n'est que le crime a quelquefois des succès passagers? Fût-il mort dans tout l'éclat de la fausse gloire que Machiavel eut le triste courage de célébrer, son exemple ne prouverait rien en faveur de sa politique, et sa chute suffirait pour la discréditer. Vainement son panégyriste nous dit-il que « tout lui était facile s'il n'eût » pas été malade à la mort de son père (1), » c'est prouver seulement qu'il n'était resté puissant jusqu'alors que par l'attachement naturel d'un monstre pour un fils digne de

(1) Ma se nella morte di Alessandro fusse stato sano, ogni cosa gli era facile.

Le Prince, chap. 7.

lui, et que la politique si vantée de ce fils ne fonda pourtant qu'un pouvoir sans racines; car qu'est-ce qu'un pouvoir détruit par un accident aussi naturel qu'une maladie?

Qu'on jette un simple coup-d'œil sur l'histoire; qu'on ne la parcoure même que très-superficiellement, tous les faits en condamneront Machiavel. Cet Agathocles lui-même, qu'il offre comme un modèle à suivre, fut obligé d'abandonner son armée en Afrique, où elle massacra ses enfans: il mourut d'ailleurs empoisonné. Ces quatre princes, étranglés à Sinigalia par une des combinaisons les plus monstrueuses de la politique ultramontaine, étaient aussi coupables que leur assassin. Ce duc d'Athènes, qui régna dans Florence d'après les mêmes principes, en fut ignominieusement chassé. Caligula, César, Néron, Vitellius, Othon, ne finirent-ils pas tous misérablement? Commode ne fut-il pas mis à mort, malgré le respect qu'on portait encore à la mémoire de son père? Le féroce Caracalla ne fut-il pas tué par un centurion dont il avait lui-même fait assassiner le frère? Macrin, Hé-

Héliogabale, ne périrent-ils pas de la même manière et par les mêmes causes ? De vingt-six empereurs enfin, appelés au trône depuis César jusqu'à Maximin, seize finirent violemment, et on ne compte dans ce nombre ni Titus, ni Trajan, ni Marc-Aurèle, ni les deux Antonins, princes accomplis, dont tous les actes condamnèrent d'avance sa théorie.

Les ministres qui l'ont prise pour base de leur administration n'ont pas mieux terminé leur carrière. Séjan tomba dans les piéges tendus à Tibère. Le duc de Suffolk, premier ministre de Marguerite d'Anjou, banni de l'Angleterre par ses trahisons, eut la tête tranchée par un garde-côte anglais, devenu, de son propre chef, l'exécuteur illégal d'une vengeance nationale. Le duc de Glocester, qui, pour régner au détriment de son frère assassiné par ses ordres, fit déclarer sa mère adultère, expia ses attentats dans la Tour de Londres, où il fut étranglé par Tirel. Presque de nos jours, Alberoni fut chassé du royaume dont il se servait comme d'un levier pour agiter l'Europe, en véritable disciple de cette tactique

ultramontaine, dont il devint pourtant la victime.

Je ne vois guère que le cardinal de Richelieu resté puissant par ce genre de politique, et comblé pour cela d'éloges usurpés. Mais il faut convenir que les historiens, subjugués comme le vulgaire, ont presque tous transformé les impulsions de son caractère en projets combinés. Il eut, tout le monde en convient, une grande énergie de caractère; sa politique extérieure reposa sur des bases très-saines, quoique très-étendues. Cependant le pouvoir dont il dessaisit les grands du royaume pour le rendre aux successeurs du roi son esclave, fut plutôt, je le pense, l'ouvrage de quelques-uns de ses défauts, que le résultat d'un vaste plan: et cet homme dont, selon Montesquieu, le despotisme était autant dans le cœur que dans la tête, gouverna, plus qu'aucun de nos ministres, par le machiavélisme. Il en avait dû prendre et en avait pris les premières leçons près de ses premiers protecteurs, Galigaï, Concini et Médicis. Je crois pourtant que l'insensibilité, l'ingratitude et la cruauté, ces conditions essen-

tielles, ces avantages indispensables à quiconque veut régner d'après les erremens du secrétaire florentin, furent moins chez lui des moyens de choix et de prédilection que des vices dominans : et c'est ou par système, ou par erreur que ses historiens, ses apologistes, les hommes de lettres qu'il soldait, que les panégyristes obligés de l'Académie française sur-tout, y ont vu les instrumens volontaires de ses projets. Si l'on veut en avoir la preuve, il faut considérer le tableau de sa carrière ministérielle.

Médicis l'accueille, le protége, l'avance, le conduit très-loin dans la faveur, et n'en meurt pas moins dans l'indigence en Allemagne, où la relégua son ingratitude. La Vieuville, en le faisant entrer au conseil, reçoit sur l'hostie le serment d'une éternelle amitié : quelques mois après, il est arrêté par ses ordres. Le roi, dont il façonne, dont il pétrit en quelque sorte l'ame au gré de la sienne, a des amis : les uns sont persécutés, poursuivis, avilis, emprisonnés, et quelques-uns condamnés en effigie : les princes du sang, le frère du roi lui-même, sont forcés de quitter la cour. Les

deux reines n'échappent pas davantage à l'implacabilité de sa haine. Des commissions font couler le sang français sur tous les points de la France. Laubardemont, le plus lâche des hommes, payé de sa bassesse par une charge de conseiller d'Etat, obéit en Scïde à ses volontés sanguinaires. Après un demi-siècle de services à-peu-près, le maréchal de Marillac est décapité *pour un peu de paille et de foin;* son frère meurt en prison parce qu'il a sollicité sa grâce; et Duchâlet, parce qu'il a refusé de juger la première de ces deux victimes, subit le sort de la seconde. Lavalette, transfuge du parti de la reine pour celui du cardinal, n'en est pas moins condamné par contumace, et exécuté en effigie. Tallerand Chalais meurt sur un échafaud; le maréchal Bassompierre reste à la Bastille jusqu'à la mort du cardinal; de Thou, qui a tout fait pour empêcher Cinq-Mars de conspirer, est mis à mort avec son ami, que le ministre a fait tomber dans un piége machiavélique; enfin, parce que la vanité du cardinal fut autrefois blessée dans des discussions théologiques par Urbain Grandier, l'infortuné

curé monte au bûcher sur la déposition qu'arrache Laubardemont à trois religieuses, possédées, disaient-elles, par Cedon, Astarot et Asmodée.

Que le vulgaire, subjugué par le résultat brillant de tant de violences et de cruautés, les regarde, après leur succès, comme des combinaisons heureuses du génie d'un grand homme, c'est un des inconvéniens attachés à l'histoire, à cette fable convenue, dont les leçons n'égaleront peut-être jamais les scandales; mais quiconque prendra la peine de la lire avec réflexion, verra dans les procédés du ministre moins de génie que de despotisme et de vengeance. Non, sans justice, sans désintéressement, il n'existe pas de véritable grandeur. Les lois violées, les premiers corps de l'Etat opprimés, le sang innocent versé par des commissions, les grands jugés par leurs propres ennemis, les coupables et les innocens livrés également à l'ambitieuse cupidité d'un Laubardemont, ce ne sont là ni des élémens de gloire ni des preuves de génie. Quoiqu'en disent certains historiens, si la politique extérieure du cardinal eût quelque chose de vaste;

si sa politique intérieure, née de son caractère et de ses passions plutôt que de ses combinaisons, se trouva heureusement en harmonie avec l'état accidentel du royaume pendant son ministère, elle ne fut pourtant autre chose qu'un mélange de despotisme et d'un machiavélisme couronné de succès. Mais il en est de la politique des ministres comme de celle des princes, c'est le succès qui l'absout ou la condamne. Les hommes, les mêmes dans tous les siècles, toujours subjugués par ce qui porte un air de grandeur, prodiguent à des ministres heureux l'admiration qu'ils refusent à de bons princes, et nomment gloire le résultat des maux qu'ils en reçoivent.

De pareils rapprochemens au surplus, pour peu qu'on voulût s'y livrer, exigeraient des volumes, et fourniraient la matière d'un ouvrage très-moral; mais, en m'éloignant de mon véritable but, ils n'offriraient pas, à l'appui de mon opinion, des preuves telles qu'en fournit l'histoire de nos jours; car le machiavélisme, source des principaux faits dont elle se compose, semble y recevoir à chaque page sa propre condamnation; tant

la main de la Providence a voulu y enchaîner visiblement les causes à leurs effets.

Ainsi, s'il y a quelque chose de démontré aujourd'hui, c'est qu'au degré de puissance où était parvenu Bonaparte, lorsqu'il fut nommé empereur, il ne pouvait guère la perdre que par la politique infâme qu'il suivit dès-lors. S'il y a quelque chose de prouvé, c'est que sans le système de violence et de dissimulation pris à l'école de Machiavel, il eût transmis son pouvoir à ses descendans. Il n'ébranla son trône, il ne le renversa, pour ainsi dire lui-même, que parce qu'il crut pouvoir conquérir, ou par la ruse, ou par la violence, tous ceux qu'il n'avait pas fondés.

Une fois délivré de tout frein comme de tout scrupule, par les maximes du *Prince* dont il était imbu plus que personne, il ne déguisa ni ses vues ambitieuses, ni l'audacieuse perfidie de sa politique. « Ma dynas» tie, dit-il, sera bientôt une des plus an» ciennes de l'Europe. » Dès que la nation, dégradée par ses artifices, l'encourageait elle-même par ses acclamations; dès qu'elle souscrivait, sans en rougir, à la démence

d'une conduite dirigée d'après une semblable déclaration, il pouvait désormais entreprendre tout ce que lui dicterait sa perversité méthodique ou naturelle, sans autre précaution que celle de bien mesurer l'étendue de ses forces. De cette coupable tolérance d'une part, et de cette infernale dépravation de l'autre, naquit la guerre d'Espagne. S'il l'avait déclarée franchement, peut-être eût-il conquis la péninsule sans une grande résistance; il n'échoua, chacun en convient aujourd'hui, que parce qu'il usa de dissimulation. Une indignation égale à sa perfidie s'empara tout-à-coup des Espagnols : au lieu d'une guerre de Gouvernement à Gouvernement, il eut à soutenir une guerre nationale. Chaque habitant, devenu soldat, malgré la présence de l'armée française, courut aux armes, et le sang de trois cent mille Français, répandu sur le théâtre d'un si grand crime, n'empêcha pas les Espagnols de venir assouvir une vengeance trop juste, jusque sur notre territoire. On ne peut, à ce résultat, méconnaître l'enchaînement naturel des causes et des effets.

Un pareil scandale devait alarmer toutes les nations ; aussi produisit-il un peu plus tard le phénomène d'une coalition qui, quoique formée d'élémens hétérogènes et d'intérêts divergens, marcha cependant à son but sans la moindre déviation. C'était une croisade formée au nom d'un danger évidemment commun, contre l'injustice et la force, se couvrant très-maladroitement de quelques prétextes dérobés à la politique de Machiavel. Les peuples que nous nommions nos alliés, pour pouvoir les traiter en esclaves plus à notre aise, rougirent tous de notre alliance, et s'unirent à ces croisés. La Prusse nous abandonna la première, dans la fatale campagne de Moscou. Les Saxons, qui sentaient aussi vivement leur esclavage, sortirent de nos rangs au milieu d'une bataille, et portèrent jusqu'à la rage une indignation trop long-tems concentrée. Le torrent français, débordé depuis si long-tems en Allemagne, dut rentrer dans son lit. Nous pouvions conserver encore des conquêtes utiles ; mais le congrès de Châtillon, dans le sein duquel Bonaparte fit jouer tous les ressorts du machia-

vélisme, ne fut plus sa dupe; l'Espagne lui avait tracé sa véritable route.

Pendant que ces grands événemens condamnaient aussi ouvertement la théorie du professeur florentin, pendant que la France succombait à-la-fois sous ses effets moraux, et sous ses résultats politiques, le midi de l'Italie nous offrait une leçon du même genre, et peut-être même plus frappante.

Murat, porté par les armes françaises sur un trône usurpé, en tombait entraîné par sa propre infamie. Au milieu des embarras dont une politique odieuse avait compliqué sa position, sa conscience, pervertie par la contagion d'un si détestable système, ne lui inspira pas même, à défaut de bon sens, un de ces mouvemens de l'ame qui en tiennent lieu, et qui ne sont peut-être, en dernière analyse, que la raison dans ce qu'elle a de plus exquis. A peine avait-il vu la France en péril, qu'il l'avait lâchement abandonnée pour se lier à ses ennemis; mais, toujours traître et toujours fourbe, il avait porté dans ses nouveaux engagemens une mauvaise foi digne de l'excès de son ingratitude. Pris alors dans ses propres pié-

ges, après s'être débattu vainement dans les liens ultramontains dont il s'était garrotté, il glissa des fanges de son trône, pour nous montrer sa turpitude dans toute sa nudité, et périt enfin victime de sa politique, sans même exciter ce genre de pitié qu'obtiennent ordinairement les grandes chutes. Il avait perdu ses droits à l'estime de l'Europe dans les bourbiers du machiavélisme. L'Italie, dont avec moins de bassesse il eût pu devenir maître, resta muette lorsqu'il essaya de la soulever, après l'avoir trahie. Le mépris qui le couvrait alors calma l'effervescence de ses habitans; ils rougirent du chef sur lequel ils avaient jeté les yeux. A la cruauté près, repoussée d'ailleurs par les mœurs du siècle, il avait régné d'après les principes de Borgia : par un jeu du hasard bien singulier, le disciple eut à-peu-près le sort du maître : celui-ci périt dans les montagnes de la Navarre, sous les coups de quelques Cantabres; l'autre, au moment où j'écris, erre dans les montagnes du Dauphiné, cherchant un refuge qu'il ne trouvera ni dans les déserts, ni dans ses souvenirs, ni dans sa conscience, où le remords

écrira, tôt ou tard, le nom de d'Enghien.

Je ne sais si une politique plus libérale lui eût conservé son trône, mais il ne pouvait en choisir une plus déshonorante. Au lieu de s'unir aux Français, qui l'y avaient placé au prix de tant de sang, il détacha ses intérêts des leurs après la bataille de Dresde, c'est-à-dire au moment où il vit chanceler leur pouvoir. Les événemens ont prouvé qu'il y avait autant de maladresse que d'immoralité dans ce calcul. S'il fût venu défendre, avec le vice-roi, la position de l'Adige où ce prince contint seul les Autrichiens pendant trois mois, peut-être les alliés n'auraient-ils pas passé le Rhin; dans le cas même où cette fidélité, que lui commandait son intérêt plus encore que la reconnaissance, n'eût pas arrêté leur marche, ce dont il est permis de douter, l'armée de Fontainebleau, avant ou après la prise de Paris, pouvait toujours alors s'unir à la sienne ou à celle du vice-roi; ce plan lui offrait pour lui-même les chances que pouvait en espérer la France. Il s'en priva par une défection qui rendit sa chute tout-à-fait méprisable.

Il ne faut pas être militaire pour se convaincre, sur ce simple aperçu, des ressources enlevées à la France par son ingratitude. D'un autre côté, jamais il n'y eut un exemple plus frappant des vices d'un système qui condamne d'avance comme des fautes les sentimens généreux, d'un système à l'appui duquel l'apparence et le langage de la bonne foi sont admis, tout au plus, comme des moyens de trahison.

Avant la chute de Murat, et pendant qu'il prêtait encore aux alliés des secours équivoques, j'ai souvent entendu répondre à ceux qui blâmaient sa conduite envers la France : « Les rois doivent calculer, et non sentir ; l'intérêt de leurs peuples doit parler plus haut que la reconnaissance. » Je suis loin de nier de semblables principes : cependant, relativement à lui, l'application en est fausse. Il ne faut pas donner à des maximes relatives un sens absolu : les princes, par le malheur de leur condition, se trouvent quelquefois placés entre leurs devoirs et leurs affections ; mais ces alternatives pénibles sont heureusement très-rares. Leur penchant se trouve-t-il d'accord avec leurs devoirs, le pu-

blic aujourd'hui les condamne parce qu'ils sont alors dispensés de se montrer ingrats, tant le public de nos jours se plaît à séparer la politique de la vertu ! tant il les croit inconciliables ! Grâce aux progrès du machiavélisme, non-seulement on ne rougit pas, mais on se fait un honneur de célébrer, sous le nom d'énergie, ce triste courage qui ne recule pas plus devant un crime que devant une finesse diplomatique. A l'exemple de l'admirateur déhonté de Borgia, nous sommes subjugués, en dépit de nous-mêmes, par ce que nous appelons de grands résultats. L'idée du grand en politique s'allie rarement aujourd'hui à l'idée de la vertu. On suppose aux moyens condamnables, à ce qu'on appelle de l'énergie, une efficacité dont on dépouille gratuitement les moyens honorables ; et pour obtenir la réputation de conquérant ou de diplomâte, il faut consentir d'avance à passer pour un scélérat.

A force de rendre au vice des hommages impurs, la franchise et la bonne foi sont discréditées, au point de paraître des vertus ignobles. Si nous n'en nions pas hautement l'existence, nous les bannissons au moins

de la politique comme des chimères dangereuses ; et lorsque par hasard elles y entrent pour quelque chose, le peuple tient à honneur d'en méconnaître l'influence : il veut absolument qu'un grand résultat naisse d'une grande perfidie ou d'un grand crime.

Cette politique, devenue populaire par les grands succès dont elle a paru la cause, propagée d'un autre côté par l'absence ou l'affaiblissement des idées religieuses, a pénétré jusque dans les carrefours. Hélas ! qui n'a pas entendu nos publicistes déguenillés en professer les déplorables maximes entre la borne et le ruisseau ? Qui n'a pas gémi de les voir montrer, dans les divagations de la plus complette ignorance, une dépravation fière d'elle-même et orgueilleuse de l'infernale sagacité dont tant d'exemples dangereux lui ont, pour ainsi dire, donné l'instinct ! Qui ne les a pas entendus annoncer d'avance la rupture de tel traité, la punition de tel souverain, l'invasion de tel royaume, la violation de tel engagement, comme des résultats naturels de la politique? Personne n'a pu l'oublier : au moment de la bataille de Jena, le prince de la Paix laissa

transpirer dans une proclamation un léger sentiment d'indépendance nationale : à l'instant même des millions de voix annoncèrent que l'Espagne paierait tôt ou tard ce crime d'une nouvelle espèce. A peine le traité de Tilsitt nous laissa-t-il respirer, que la multitude annonça hautement la guerre contre la Turquie. Les troubles de l'Espagne une fois terminés, disait-elle naïvement, nous irons à Constantinople ; et des écrivains eux-mêmes, entraînés par la frénésie coupable qu'ils auraient dû combattre, faisaient entrevoir, comme prochaine, la création d'un royaume du Bosphore. L'Autriche, après la retraite de Moscou, hésitant à joindre ses armées aux nôtres pour nous sauver du danger où nous avait jetés notre délire militaire, le peuple annonça également que les Russes et les Prussiens une fois vaincus, les Autrichiens seraient punis de leur hésitation.

En ne voyant là qu'une maladie morale, en supposant que la corruption de nos mœurs n'en soit pas le principe, il est évident du moins qu'une nation où de semblables opinions ne scandalisent presque personne, ne rougira bientôt plus d'aucun scandale. C'est

ce qui nous est arrivé. Bonaparte, dont les artifices d'abord, et dont les exemples ensuite les avaient fait prévaloir, succombant une seconde fois, le vulgaire, en dépit d'une leçon si frappante, ne verra d'autre moyen de salut que dans l'exécution littérale d'une si détestable théorie. A l'entendre, les hommes déshonorés sous son gouvernement immoral, ou profanés depuis long-tems dans les opprobres de la révolution, pourront eux seuls nous retirer de l'abîme où nous aura précipités sa chute. Si tous ces grands coupables ne sont pas ministres, dira-t-on, ils deviendront conspirateurs. Ainsi, grâce à notre dégénération morale, il sera établi en principe qu'une nation de vingt-cinq millions d'hommes doit, sous peine de se perdre, composer le ministère d'un roi dont elle s'honore, d'hommes dont elle rougit; ses chefs devront être nécessairement des bourreaux ou des parjures : on conviendra naïvement qu'en leur pardonnant d'anciens attentats en faveur de quelques services récens, la compensation n'est pas suffisante, et que, si ce n'est pour s'acquitter, pour se sauver du moins, il faut de nouveau confier

nos destinées à ces grands coupables. Que penser, je le demande, d'un peuple qui ose dire ainsi, par le fait, à l'Europe entière : Nous choisissons, il est vrai, des ministres parmi des hommes criminels ou méprisables, mais nos mœurs ne nous permettent pas d'en supporter d'autres ; au point où nous sommes arrivés, la probité est pour nous une vaine garantie ; tout homme nouveau nous rassure bien moins qu'un ministre coupable qui se dit repentant ; nous aimons mieux en croire ce dernier sur parole, que de nous livrer à quiconque ne connaîtrait pas l'excès de notre dépravation ; car pour la contenir il faut plus que du talent et du courage : il faut, avant tout, avoir prouvé, par une carrière criminelle, qu'on est suffisamment initié dans ses secrets.

Mais on allait plus loin encore ; et lorsque de vieux Français, restés purs au sein de tant de scandale, s'indignaient de l'infamie d'une si basse politique ; lorsqu'ils demandaient avec douleur si la France en était donc réduite à cet excès d'avilissement, qu'elle ne pût supporter que des chefs flétris, les uns répondaient franchement : Leur

présence au ministère est une garantie pour ceux qui ont marché dans les mêmes voies. Les autres, plus francs encore, répondaient : Il faut ou s'en défaire ou les employer. Si l'on se rappelle l'opinion de Machiavel, approuvant les Vénitiens de s'être défait du duc de Carmignole, qu'ils redoutaient, l'on conviendra que des théories coupables produisent, dans tous les siècles et dans tous les pays, le même genre de corruption (1).

---

(1) C'est du duc d'Otrante dont certains Français auraient voulu qu'on disposât comme les Vénitiens avaient disposé du duc de Carmignole ; tandis que d'autres au contraire regardaient sa présence au ministère comme rassurante, et que d'autres enfin le proclamaient comme le seul capable de sauver la royauté légitime. Si le premier de ces conseils fait horreur par son machiavélisme, le second caractérise à merveille une politique aux yeux de laquelle des crimes sont de meilleurs titres que des vertus. Mais quels étaient donc les siens pour devenir le ministre obligé de tant de gouvernemens opposés de principes ? En voici une partie :

Franchement sans-culotte en 93, il avait dit : *Ayons le courage de marcher sur des cadavres pour*

Quoi qu'il en soit, une perversité si générale, née du machiavélisme, est devenue à son tour la source d'un préjugé plus dangereux

---

arriver à la liberté. L'on sait que sa marche, dans une route qu'il encombra plus que personne, ne fut pour cela ni moins leste ni moins heureuse. S'il n'arriva pas à la liberté, cinq cent mille livres de rentes, un duché, quatre ministères l'ont amplement dédommagé de ce qu'il dut en coûter à sa sensibilité dans une route semblable. En politique comme en religion, un repentir sincère lave sans doute bien des fautes; mais Dieu seul lit au fond des consciences; et comment croire à la sincérité d'un homme parvenu par d'abominables maximes à se glisser des décombres de Lyon à la cour du directoire, de celle de Bonaparte à celle du fils d'Henri IV?

Qu'importe que ses disciples célèbrent, comme de grandes conceptions, la souplesse d'un esprit fin, d'un caractère sans dignité, d'un cœur systématiquement ingrat ou perfide! Avec une pareille réunion de vices acquis ou naturels, avec la triste faculté de se montrer *honorablement pervers*, on a droit tout au plus aux éloges de Machiavel; mais on termine aussi sa carrière à-peu-près comme ses héros. Par une conséquence de cette honorable perversité, le duc d'Otrante s'est vu forcé de punir presque tous ses anciens

encore. L'importance mise à ce qu'on appelle de grands résultats, c'est-à-dire, à des conquêtes beaucoup trop célébrées, a fait met-

---

complices. Ami de Babeuf, il a proscrit ou jeté dans des cachots les restes de ce parti. Initié depuis aux infamies du procès de Moreau, au secret de la mort de Pichegru, à la honte de celle du duc d'Enghien, il a, pendant ses divers ministères, provoqué des sévérités contre les royalistes auxquels il s'est joint après les avoir si long-tems persécutés. Devenu depuis ministre du Roi, ses sévérités, exécutées en sens contraire, sont toutes tombées sur des hommes dont il désertait à peine la cause perdue. Que ses disciples vantent donc le sang-froid avec lequel il inscrivit sur une liste d'exil les principaux complices de ses rigueurs impériales : en le voyant inscrit, quelques mois après, sur celle où il trouve presque tous les complices de ses rigueurs conventionnelles, on reconnaît là le résultat presque immanquable du machiavélisme. C'était bien la peine, en effet, de se traîner si longtems de parjures en apostasies, de proscrire également ses amis et ses ennemis, pour en être réduit à n'obtenir que difficilement des souverains le droit de dépenser dans leurs Etats une fortune de prince.

. . . . . Il est donc des forfaits
Que le courroux des Dieux ne pardonne jamais !

tre au courage militaire, qui en est le grand moyen, un prix hors de toute mesure. On a oublié que son but seul en fait ou un fléau, ou le plus noble des attributs de l'homme; on n'a pas voulu convenir surtout que nous mêlions au nôtre un alliage d'intérêt et de vanité, fait pour en ternir un peu l'éclat. La guerre, comme je l'ai déjà dit, en devenant permanente, était aussi devenue lucrative. On ne disait plus dans les camps, comme au tems de Bayard, tout pour l'honneur; on disait: tout pour des grades, des croix, des cordons, des dignités et des richesses. Tant d'avantages matériels, ajoutés comme stimulans à ce besoin de gloire dont la nation ne cessait de poursuivre le vain fantôme, échauffèrent jusqu'aux plus timides. La vanité vint aussi faire briller à nos yeux ses prestiges: on en vaut mieux lorsqu'on est regardé, a-t-on dit. Aussi notre ardeur guerrière éclata-t-elle sur les champs de bataille avec un feu qui eût été moins vif sans doute sur un théâtre sans spectateurs.

Dieu me préserve de calomnier cette gloire française, patrimoine acquis au prix de tant de sang; mais, fût-elle plus pure dans sa

source, le courage auquel nous la devons se fût-il montré plus noble, plus désintéressé dans son but, nous aurions encore le tort de l'apprécier au-dessus de sa valeur et de lui avoir rarement donné une direction légitime. Ce n'est pas tout d'ailleurs que de se montrer brave dans les combats; on n'abroge pas entièrement, le jour d'une bataille, les actes de pusillanimité dont on a pu se rendre coupable dans les discordes civiles. Lorsqu'un peuple a plié successivement sous tous les scélérats obscurs qui ont voulu l'opprimer; lorsqu'il a pu supporter le joug de Marat, de Robespierre et de tant d'autres bourreaux ou gougeats qui faisaient ruisseler sous ses yeux le sang de ses meilleurs citoyens, a-t-il donc bonne grâce à se vanter du courage incomplet dont il effraya l'Europe, au lieu de s'en servir pour lui-même, au lieu d'en protéger ses propres foyers?

Dans le choc des factions révolutionnaires, de faibles minorités, quelques chefs ignobles, de misérables brigands sans courage n'ont que trop souvent glacé le nôtre. La Vendée seule, où des théories corrup-

trices n'avaient pas altéré les mœurs, la Vendée, où l'on retrouve encore une empreinte affaiblie de notre ancien caractère, s'anima d'une noble indignation. Ses habitans, dans des tems d'oppression et de tyrannie, furent seuls dignes d'une guerre civile. Au milieu même des horreurs qui signalèrent trop souvent la leur, ils soutinrent, au prix de leur sang, cette liberté dont nous montrâmes tout au plus la fausse rhétorique. La religion qui, quoique mêlée de superstition, régnait dans leurs contrées, pour ainsi dire neuves, avait payé d'avance leurs sacrifices par ses promesses divines. Leur courage naturel, ainsi réchauffé d'un feu plus pur que le nôtre, opéra des prodiges, parce qu'en partant d'une source plus pure il appuyait aussi une cause plus juste. Hélas! il ne pouvait s'animer de l'espoir de ces récompenses matérielles si ardemment convoitées sous Bonaparte; car le prince pour lequel les Vendéens versaient si généreusement leur sang gémissait dans l'exil. Sans s'égarer dans de vains raisonnemens, dispensés de déguiser par des arguties cet égoïsme aride, produit naturel du machia-

vélisme, ils savaient combattre et mourir pour des opinions désintéressées. Leur cause était avouée par la justice, c'était assez pour eux ; ils ne pouvaient en douter, depuis qu'un même échafaud avait reçu, des fanges ensanglantées, de la révolution, pour les remettre dans le sein de l'Eternel, l'ame de Louis XVI, celle de Malesherbes. Ces paysans, véritablement courageux, étaient bien certains, en combattant les bourreaux de ces deux nobles victimes, de combattre pour une patrie désormais circonscrite dans le théâtre ensanglanté de leurs foyers.

Quoi qu'en dise l'orgueil d'un siècle si vain de ses lumières, c'est dans les champs de la Vendée que le courage français éclata dans toute sa générosité ; c'est là sur-tout qu'il se montra plus modeste encore que désintéressé : les Vendéens avaient su se taire après tant de triomphes ; et nous, nous n'avons cessé de proclamer notre fausse gloire. Peu satisfaits de voir les étrangers applaudir à la bravoure nationale, nous ne rougîmes pas, malgré tout ce qu'elle eut d'incomplet, de nous proclamer le peuple des braves par excellence.

Nos ennemis d'ailleurs, n'eussent-ils pas eu presque toujours sur nous l'avantage d'une cause légitime, savaient du moins la perdre avec une douleur plus noble. Cette résignation touchante qui, au jour de la défaite, peut encore aux yeux du sage honorer les vaincus, est aussi un genre de courage dont ils nous ont donné mainte fois d'inutiles exemples. Le moment des humiliations une fois venu pour nous en effet, quelle sera notre attitude? Nous exhalerons alors en véritables enfans gâtés notre vain dépit; au lieu des accens de la douleur, nous ferons entendre seulement les accens aigres et discordans de la vanité blessée. Hélas! nous ne montrerons pas même la noble résignation dont l'infortune peut encore faire sa triste et dernière parure. Le malheur n'aura pas chez nous sa véritable dignité.

Eh! comment nous aurait-il trouvés résignés à ses coups? Dans les déceptions de la fausse gloire qui fascinait nos esprits, il ne se mêla jamais un seul mouvement de compassion pour les vaincus. Aurions-nous plaint leurs douleurs, lorsque celles de l'ame s'apaisaient toutes chez nous au bruit

de la victoire ; lorsque tant de mères elles-mêmes, sur les cendres à peine refroidies d'un fils, s'abusaient encore, au nom de la gloire, sur le danger des autres? Quel respect, je le demande, le malheur pouvait-il attendre d'un peuple toujours prêt à se décimer, toujours prêt à mettre ses familles en deuil à la voix d'un ambitieux dont l'univers avait une juste horreur? Si ce genre de frénésie n'est pas l'effet immédiat de l'insensibilité, il en devient bien certainement une des causes les plus actives. Qu'est-ce, en effet, que la douleur, l'infortune, la compassion ; que sont les soupirs, les angoisses et les tribulations de tant de malheureux pour une génération née au milieu des échafauds de la révolution, appelée, dressée, échauffée constamment depuis lors par le tambour, l'exercice, les amplifications, le Moniteur et les bulletins à cet épouvantable carnage, qu'on s'obstine impitoyablement à regarder comme le berceau presque exclusif de la gloire?

Le malheur! Ah! l'on ne s'attendrit plus sur lui que sur nos théâtres. Les auteurs eux-mêmes, pour parler à des ames de plus

en plus blasées, se sont vus forcés de dépasser les véritables bornes de l'art : dès que nous eûmes perdu la faculté de nous attendrir sur nos propres maux et conservé le besoin de pleurer sur des maux imaginaires, des tableaux appropriés à notre insensibilité devinrent nécessaires. Il fallut, pour nous émouvoir, nous agiter par de véritables convulsions.

L'habitude de tout analyser refroidit à-la-fois l'ame et l'imagination : chez un peuple atteint d'une semblable maladie, les philosophes, les raisonneurs et les sophistes sont les maîtres nés de l'opinion. Sous leur domination, il faut penser, calculer, analyser, avant même de sentir. Une exactitude sévère et minutieuse, une froideur méthodique y enchaînent jusqu'aux mouvemens de la sensibilité. Si les fictions, les illusions, les images n'y sont pas entièrement proscrites, elles sont regardées tout au plus comme le luxe à-peu-près inutile de l'esprit. Tout s'y meut, tout s'y régit par des sentences, des principes et des axiômes. En cédant ainsi l'une des deux parties de son intelligence à la moins noble, l'homme se crée une nature factice ;

et, comme les sentimens artificiels n'ont jamais une juste mesure, comme il n'y a de vrai que ce que fait la nature, après ce demi-divorce avec lui-même, et dans l'espèce de délire qui en résulte, il n'en célèbre qu'avec plus d'emphase la perfection imaginaire dont il croit s'être doté. C'est alors que la justice, l'humanité, la douceur, la compassion, se taisent dans son ame à la voix de la gloire.

Ce sera toujours le résultat de ces théories dont la morale comme les axiômes, dignes du but pour lequel elles furent imaginées, y tendent par toutes sortes de voies, même aux dépens de la conscience et de la religion. Dans cette multitude de rapports et d'objets sur lesquels s'exerce notre intelligence, elle a nécessairement besoin d'un fil conducteur; et comment le recevrait-elle de la morale destinée à le lui fournir, puisqu'elle en est devenue l'ennemie par système? Oui, l'esprit humain est une puissance qui, dans sa liberté même, a besoin d'être contenue par des lois, ou guidée par des lisières. Hors de certaines limites, hors de la morale et de la religion surtout,

l'homme égaré, pour ainsi dire, dans un vague indéfini sans traces et sans bornes, perd à parcourir ce désert une partie de ses forces. Un grand sentiment, une pensée généreuse, un but noble, des vues pieuses ou bienfaisantes, voilà, de tous les fanaux, ceux qui jettent, dans les routes variées où il s'élance, une lumière plus égale, plus sûre, plus propre enfin à le garantir contre les séductions de l'intérêt, contre les faux calculs d'une raison dont notre siècle a cru follement pouvoir faire le meilleur des guides.

Grâce à la froideur cadavéreuse née d'un pareil système, et renforcée par les théories glaciales du *Prince*, des défauts auxquels on arrachait jadis des tributs pour le malheur ont cessé de les payer. Notre vanité ne s'élève plus aujourd'hui jusqu'au rôle simulé de la bienfaisance, dont nos prétentions à la sensibilité nous faisaient prendre autrefois les apparences. Plus de legs pieux ou miséricordieux, plus de dotations charitables, plus de grandes aumônes, plus de secours à domicile : les grandes calamités, les rigueurs de la saison ne provoquent plus une émulation dont j'ai été témoin cent fois dans

ma jeunesse. L'égoïsme systématique a tari la source de la charité : ce sentiment, né des bienfaits de la religion, ne parle plus à des ames irréligieuses. Les riches, qui fondaient quelquefois des hôpitaux, ne dotent même pas ceux qu'a dépouillés la révolution. Tout est individuel, tout est viager : nos plus fidèles serviteurs, ces hommes qu'un ancien nommait si tendrement d'*humbles amis*, sont délaissés, abandonnés dans leur vieillesse. Le siècle des lumières et de la philantropie par excellence a vu cesser l'usage des pensions destinées à les soulager : on se croit aujourd'hui dispensé de ces tributs, imposés à la médiocrité comme à l'opulence, à l'époque de la dissolution naturelle qui a précédé notre dissolution raisonnée. Un gouvernement impitoyable, sans religion comme sans pitié, a, par ses funestes exemples, aboli le culte pour le malheur; déshérité des secours dont la piété de quelques fidèles le dotait encore, il n'a pas reçu, depuis le règne du machiavélisme, la moindre consolation. Le gouvernement, indifférent pour tout ce qui tenait à la perfection du cœur ou à la morale, ne forma pas un

seul de ces établissemens ouverts à tous les genres de maux dans les villes libres, telles que Nuremberg, Hambourg, Augsbourg: il éleva des colonnes, des portiques, des arcs-de-triomphe, des temples à la gloire : il ne bâtit peut-être pas un seul hôpital ; il construisit de belles routes et de beaux ponts, parce que c'étaient là des moyens de guerre : il ne releva pas un seul presbytère, il ne secourut pas un seul incendié.

Faut-il en convenir ? Plus coupables que lui peut-être sous ce rapport, nous partageâmes tous la même indifférence. La gloire, les triomphes, les dépouilles, les trophées, tels étaient pour nous les objets d'une espèce de culte. Notre esprit seul avait des besoins : notre charité n'était ni si avide, ni si exigeante. En vain Rumford en rappela-t-il le souvenir ; en vain donna-t-il les moyens de l'exercer à peu de frais ; l'éphémère velléité de bienfaisance qu'il provoqua n'alla guère au-delà des prospectus et des programmes : le zèle de quelques particuliers estimables ne se communiqua point.

Qu'on ne dise pas que ce sont là les effets ordinaires de la corruption en général ; les

effets de la corruption diffèrent, comme son principe. De celle de la régence naquit une licence où la réflexion n'eut aucune part : le scandale de ces fortunes si rapidement élevées par le système de Law, les orgies de la cour du régent, en voilà les deux sources principales : tout paraît là d'instinct ; ce qui ne tient pas à la contagion des exemples tient à une direction accidentelle et non raisonnée du caractère français, ardent dans ses folies comme dans ses vices. Le feu qui s'en épuisait alors sur des futilités, des débauches et des obscénités, s'est épuisé depuis sur des opinions avec une activité bien plus meurtrière, parce que le mal, ayant ici sa source dans les travers, les déceptions ou la faiblesse de l'esprit, a dû s'accroître par des raisonnemens dont les conséquences sont nécessairement fausses, puisque les données s'en trouvent incomplètes, en ce qu'on en a exclu, comme dangereuse, la voix de la conscience. Celle-ci, de son côté, habituée à ne plus s'entendre interroger, n'a pu perdre ses prérogatives sans perdre son influence. *L'ame est un feu qu'il faut nourrir*, a dit avec raison un grand homme ;

et comment ce feu ne se serait-il pas éteint sous le froid d'une politique toujours soigneuse d'en étouffer jusqu'aux moindres étincelles, toujours en garde contre ses explosions?

Qu'on ne s'étonne donc plus de l'insensibilité qui a déshérité le malheur de ses droits; qu'on ne s'étonne plus si les besoins du cœur sont chez nous moins ardens et moins nombreux que ceux de l'esprit. La cause en est sensible; tout est calcul dans la théorie de Machiavel : essentiellement ennemie du sentiment, elle en proscrit les inspirations comme dangereuses, et n'a donc pu prévaloir depuis un quart de siècle sans jeter un froid mortel dans des ames qu'elle réduisit à l'inaction, au moment même où des événemens de la plus grande importance sont venus mettre en jeu tous les ressorts de la politique. S'il est vrai, comme le remarque Montesquieu, que la doctrine d'Epicure ait gâté le cœur et l'esprit des Romains, le machiavélisme, indépendamment de ses résultats politiques, devait nécessairement avoir des effets moraux plus funestes encore. Bien plus odieux dans

ses principes, il n'aiguise en effet l'esprit qu'en émoussant le cœur; il glace jusqu'à l'imagination: il en condamne les plus nobles élans, comme il condamne tout sentiment généreux, contraire à l'aridité de ses combinaisons. Considéré sous ce dernier rapport, il me paraît aussi une des causes les plus actives du discrédit où est tombée la religion, dont le culte, pour la plupart des hommes, tient bien plus aux besoins du cœur et de l'imagination qu'à la force de la conviction. On n'embrasse pas une doctrine, quelle qu'elle soit, sans en subir les effets indirects comme les effets immédiats : à force de négliger des facultés dont la nature est de se raviver par les dons répétés qu'on leur demande, elles s'affaiblissent et s'éteignent sous cette espèce de dédain. Le géomètre qui ne trouva rien de touchant dans *Iphygénie*, subissait vraisemblablement, en cela, les effets de sa profession : habitué à exclure l'imagination et la sensibilité du cercle de ses travaux, la source en était tarie pour lui.

Mais, objectera-t-on sans doute, Machiavel, quoique excluant de sa doctrine tout mou-

vement de l'ame, était religieux. Dites qu'il considéra la religion en philosophe politique, qu'il en démontra la nécessité jusqu'à l'évidence; mais n'assurez pas, pour cela, qu'il fut religieux. Sans revenir ici sur les accusations dont sa mémoire n'est pas disculpée, on conviendra qu'un écrivain de sa trempe, pour peu que la religion eût dit quelque chose à son cœur, ne se fût pas permis le dialogue suivant, extrait d'une de ses comédies :

U. Tu as très-bien dit.

P. Si j'ai bien dit, je crains d'avoir mal agi, parce que je me serai fait des ennemis de votre femme, de votre fils et de tous ceux de la maison.

U. Que t'importe! Sois bien avec Jésus-Christ, et moque-toi des saints.

Il n'y a certainement rien de bien coupable dans un pareil dialogue : on peut cependant en inférer, je pense, que l'auteur, quoique convaincu de l'utilité de la religion, n'en eut guère l'amour ni le sentiment. L'assertion n'aura plus rien de douteux, si l'on se rappelle ses respects simulés pour le fourbe Savonarole, factieux toujours

prêt à s'en servir comme un moyen de troubler l'Etat et de mettre les factions aux prises. Soit donc que l'indifférence de Machiavel, dans sa vie privée, sur un point si important, tînt à sa froideur naturelle, soit qu'elle naquît d'une théorie destructive de tous les genres d'émotions, il est certain que cette théorie n'a pu prévaloir long-tems en France sans dessécher l'imagination et la sensibilité, les deux sources les plus fécondes des sentimens religieux.

Ce n'est pas que la religion eût des adorateurs très-fervens, parmi nous, avant l'invasion du machiavélisme; mais, à cette époque du moins, le culte était honoré publiquement par ceux mêmes qui professaient une indifférence alors nommée philosophique. En dépit de la dissolution de nos mœurs, il obtenait des respects sincères de la multitude, et des respects apparens de cette partie de la société habituée à se soumettre extérieurement à des bienséances dont elle rit quelquefois en secret. Tout Français, instruit ou non, pouvait être religieux impunément : on ne le raillait pas, on ne l'injuriait pas, on ne le persiflait pas avec amertume,

on ne le nommait pas dévot; on ne taxait pas pour cela d'hypocrisie. De nos jours, malheureusement, annoncer des sentimens religieux est un genre de tort toujours puni par des sarcasmes, lorsqu'il ne l'est pas par des calomnies. On est, pour ainsi dire, convenu qu'un homme au-dessus du vulgaire doit voir dans la religion tout au plus une institution politique destinée spécialement à la multitude. Si des écrivains osent braver cette fausse honte, on les accuse de bigotisme, d'illibéralité; on les poursuit tour-à-tour de plaisanteries et d'outrages, on les accable de bons mots, de satires et de caricatures; et la tourbe bat des mains à ces indignes exécutions. Pour peu que les victimes en appellent ensuite au raisonnement, on les déclare impitoyablement ennemis des lumières, des idées libérales. Je pourrais en citer cent exemples; je n'en citerai que deux, mais tellement marquans que personne n'a pu les oublier, tellement caractéristiques qu'on ne pourra se refuser à leur évidence.

Laharpe, devenu croyant sur la fin de sa vie, avait abjuré ses anciens principes; dès ce moment, la cohue littéraire en fit un

véritable bouc émissaire : on ne parla plus que de ses capucinades, de ses homélies; on appela les écrits échappés à son indignation, les sermons du révérend père François Laharpe. Pour les plus modérés, c'était un philosophe tombé en enfance; pour les autres, un apostat, un renégat. En devenant chrétien, il n'avait malheureusement pas perdu ses anciens défauts; car on ne se corrige guère à soixante ans : il fut donc blâmé de ne point s'être assez dépouillé du vieil homme; de n'avoir pas puisé, en vingt-quatre heures, dans la religion, les vertus qu'elle donne quelquefois, mais dont on n'obtient pas toujours la grâce en même tems que la foi. Ces outrages, ces attaques tantôt ouvertes, tantôt clandestines; ces perquisitions dans la conscience, sanctuaire où la Providence seule a droit de porter ses regards, composent un genre de scandale particulier à l'époque dans laquelle nous vivons. Le mystère apparent s'en explique, selon moi, par l'action d'une politique qui pervertit peu à peu le moral de l'homme, comme les poisons lents pervertissent son sang.

Comment expliquer autrement la haine dont on poursuit, encore aujourd'hui, l'auteur du *Génie du Christianisme?* Comment expliquer sans cela l'injustice littéraire dont il est l'objet? Que son ouvrage soit défectueux par le raisonnement, que son goût soit inégal, personne ne le nie; mais parce que cette foule de beautés de tout genre dont il étincelle ne sont pas étrangères à la religion; parce qu'elle en a fourni les plus saillantes; parce que l'auteur, dans le mépris où elle est tombée, la professe encore sans en rougir, faut-il donc méconnaître le prix d'un talent si riche, si précieux, si original? Faut-il nommer capucinades des beautés si neuves, des idées si élevées? Faut-il aller chercher, dans les principes encore incertains de la jeunesse de l'auteur, des armes pour lui faire expier son triomphe? Qu'on se rappelle ce que l'intolérance irréligieuse rassembla d'adversaires contre lui, ce qu'elle exhala de rage en pamphlets et en satires; qu'on se rappelle surtout que presque la moitié de l'académie repoussait, en lui, l'auteur d'un ouvrage traduit en six ou sept langues, et qu'on ose méconnaître ensuite

le principe de tant de scandale! Mais non, l'écrivain, redevable à son ame et à son imagination de tant de pages ravissantes, ne pouvait pas être apprécié par les sectateurs de la froide métaphysique, qui soumet tout au raisonnement. L'Europe, qu'il remplissait de sa renommée littéraire, dut être bien surprise de l'espèce de violence faite à l'Académie française pour l'introduire, comme confrère, parmi tant d'hommes inconnus. Elle ne se douta sûrement pas que ce scandale était le résultat d'une intolérance irréligieuse, dont la frénésie dominait plus encore dans les lettres que dans la société.

De la même cause qui avait valu tant d'outrages à deux écrivains religieux, naquit un scandale bien plus odieux. Une princesse, jetée du trône dans une prison, avait vu passer de cette prison sur un même échafaud les auteurs de ses jours; elle y avait vu tomber également l'ange de vertus qu'on nommait sa tante. Son frère s'était éteint à ses yeux sous les persécutions inénarrables du plus atroce des gougeats. A travers des barreaux trop prodigues ce jour là de lumière, elle avait pu voir sur une pique la tête

sanglante de la plus tendre amie de son auguste mère, et entendre les accens féroces de ses bourreaux. Contrainte, dans l'excès de ses maux, de demander à la Providence la justice et le repos que lui refusaient les hommes, elle s'était jetée dans ses bras et y avait trouvé des consolations. Rappelée enfin sur les marches d'un trône où tout devait rouvrir de si cruelles blessures, elle y porta cette mélancolie, fille du malheur, dont les traits de son visage conservent tous l'empreinte. Là, fidèle aux préceptes d'une religion consolatrice, elle ne rougissait d'aucun de ses devoirs. Le croira-t-on cependant! Sa piété ne parut d'abord, aux yeux de beaucoup de Français, que ce qu'ils appellent du bigotisme : sa tristesse fut taxée d'indifférence ; sa réserve timide, de froideur. On lui reprocha ainsi jusqu'aux effets les plus douloureux de la sensibilité profonde qu'on s'obstinait à méconnaître. Hélas! était-ce donc à nous à l'accuser? Etait-ce à nous à blâmer, en elle, l'ouvrage de notre propre faiblesse, si ce n'est celui de notre perversité? Ne devions-nous pas, avant tout, de l'indulgence et des repentirs à la noble

victime qui, parmi nous, ne dut apprendre qu'à pleurer? Cette mélancolie, à nos yeux si importune sans doute parce qu'elle nous accuse, ne fait-elle pas sa plus belle parure? et, d'un autre côté, voudrions-nous donc lui ravir jusqu'aux bienfaits d'une religion où elle trouve à-la-fois des consolations pour elle et des pardons pour nous!

Mais d'où provient cette inexplicable intolérance? Qui nous a donné tant d'horreur pour le culte de nos pères? Qui nous inocula cette fièvre irréligieuse, dont les symptômes s'annoncent partout, dans la littérature comme dans nos mœurs; dont les accès redoublent à la vue de toute personne pieuse; dont le délire s'exhale en blasphèmes contre l'innocence et le malheur? Il est évident que la dépravation naturelle de nos penchans ne suffit pas pour produire un tel aveuglement, et qu'il y a là bien certainement plus que de la corruption d'instinct. On a vu chez tous les peuples, on a vu dans tous les siècles de la tiédeur ou de l'indifférence pour le culte; mais on n'a pas d'exemple d'une rage semblable. L'histoire ne nous montre que trop souvent les hommes divisés d'opinion, com-

battant pour telle ou telle religion; mais le délire d'un peuple corrompu jusqu'au point de couvrir la sienne de ridicules ou de mépris, n'a encore éclaté qu'en France, et cela à une époque où l'on vante sans cesse les progrès de l'esprit humain. Pourquoi donc, demanderai-je à ces hommes si fiers de notre perfection, le torrent de lumière épanché sur nous depuis vingt-cinq ans ne nous a-t-il éclairés de ses rayons que pour nous conduire, à travers tant d'erreurs, de crimes et de sang, à la grande chute dont nous sommes encore tous froissés? Il ne leur a rien manqué, dans ce laps de tems, pour réaliser les utopies dont ils proclament si hautement les bienfaits. Ils ont eu le pouvoir en mains; les hommes, les choses, les institutions, le gouvernement ayant fléchi sous leur domination, l'expérience ne pouvait être ni plus complette, ni plus décisive qu'elle n'a été. A qui faut-il donc s'en prendre, si les déesses de la Raison, le sans-culotisme, le maximum, les échafauds, les noyades, les mitraillades, les déportations, l'Etre-Suprême de Robespierre, la théophilantropie de Laréveillère-Lépaux,

ne nous ont pas conduits à la perfectibilité qu'ils rêvent depuis vingt-cinq ans? D'un autre côté, je voudrais savoir comment tous ces esprits, assez perfectionnés pour ne voir dans la religion que faiblesse ou ridicule, expliqueront les sentimens religieux de tant de grands hommes, nos devanciers et nos maîtres! Car enfin, il est permis, il serait même convenable de mettre en doute ce qu'ils posent en fait, en considérant que Newton, Descartes, Leibnitz, Locke, Bacon, Mallebranche, Bossuet, Fénélon, Labruyère, Racine, Boileau, Pascal, Montesquieu, étaient tous des hommes religieux.

La cause qui déchaîne ainsi la philosophie moderne contre la religion, c'est la superstition, sa compagne inséparable, dit-on. La philosophie oublie sans doute que les hommes abusent de tout. Mais les abus contre lesquels elle s'élève, fussent-ils ce qu'on essaie de les peindre, ne donneraient à personne le droit de ravir à la multitude la seule espérance propre à tempérer le malheur excessif de sa condition. Les philosophes, en voulant, à toute force, la gouverner par le raisonnement, et en comp-

tant ainsi pour rien des facultés plus dominantes chez elle que cette faible raison, d'après laquelle on a cru pouvoir la conduire, ont bâti le plus faux des systèmes sur la plus dangereuse des erreurs. L'imagination, quoique moins active dans le peuple que dans les esprits cultivés, quoique refroidie par des doctrines, n'en conserve pas moins chez lui quelques droits; et cette folle de la maison, comme l'appelait avec raison Voltaire, une fois contrariée dans la direction volontaire qu'elle a prise, par sa mobilité même, s'égare à l'instant dans une autre. On peut la tromper, on peut la séduire, on peut la bercer; mais ôtez-lui les objets dont elle se repaît habituellement, elle n'en sera que plus ingénieuse à s'en former de nouveaux. A force donc de calomnier, de persécuter ou de ridiculiser la religion, on a détruit peut-être le genre de superstition qu'elle n'engendre que trop souvent; mais en cela, les philosophes ont moins gagné que perdu : par le besoin naturel d'une faculté trop vivace pour s'étendre dans les directions plus ou moins heureuses où l'entraîne la législation, les Français, contrariés

dans leur antique croyance, sont tombés dès-lors sous le joug d'une crédulité pire dans ses résultats que la superstition religieuse, dont on a voulu les guérir. Pour beaucoup d'entr'eux, les sorciers ont remplacé les prêtres; les déceptions criminelles de la magie, presque toujours mises en jeu par l'intérêt, ont troublé la plupart des esprits; et pendant que dans la capitale, si orgueilleuse de sa civilisation corrompue, les équipages se succèdent à la porte d'une sibylle très-connue, pendant que cette sibylle proclame et fomente elle-même, par des écrits insidieux, la superstition d'un nouveau genre sur laquelle elle lève de si riches tributs, à trente lieues au plus de ce prétendu foyer de lumières, un malheureux pâtre (1) vient de

---

« (1) Un marinier de Blois avait un enfant atteint » d'une maladie de langueur. Les médecins avaient » été inutilement appelés, les secours de l'art vai- » nement prodigués; le mal résistait à tous les » moyens curatifs. Des voisins, imbus d'un préjugé » trop accrédité encore parmi le peuple, crurent » que l'enfant avait un sort; ils indiquèrent aux pa- » rens une femme qui passe pour très-habile à dé-

périr victime d'une de ces faiblesses d'imagination dont on trouverait à peine des exemples dans les siècles que nous nommons barbares. Ah ! qu'ils considèrent,

---

» couvrir *ceux qui donnent des sorts*, et à les contraindre de guérir *les ensorcelés*. Cette femme fut » appelée : après avoir examiné l'enfant, elle déclara qu'on lui avait donné un sort pour trois » ans. Elle entreprit la cure, en disant qu'il faudrait dix-sept messes, dix-sept évangiles, dix-sept saluts et dix-sept cierges. Elle se chargea » de tout, et demanda 35 francs ; après quoi elle » se rendit dans un jardin attenant à la maison, y » noua trois brins d'herbe, et affirma qu'elle venait » d'arrêter le sort, et par conséquent les progrès » de la maladie de l'enfant.

» Plusieurs à-comptes furent payés à cette femme ; » sur les 35 francs, elle en avait touché 14, et devait encore en recevoir 6, le vendredi 14 juillet » présent mois. Ce jour-là même, le père de l'enfant s'aperçut que l'état maladif de ce dernier, » loin de s'améliorer, empirait visiblement. Il envoya chercher la devineresse qui lui avait promis » de découvrir l'auteur du sort, et de le forcer à » en délivrer l'enfant. Lorsque cette femme fut arrivée, il lui déclara qu'elle ne sortirait pas de

dans tous ses détails, le procès abominable dont je crois devoir donner ici l'extrait, ces hommes si vains de leurs fausses connaissances, et qu'ils nous disent ensuite si la

---

» chez lui avant d'avoir fait connaître le sorcier. » Elle assura que son art ne lui permettait pas de le » nommer, mais seulement de le dépeindre. « C'est, » ajouta-t-elle, un petit homme, berger de pro- » fession; il est marié, il a un enfant, il passe tous » les jours devant votre porte avec ses moutons. — » C'est donc Antoine! s'écria la mère de l'enfant » malade. — Va le chercher, répondit la nécro- » mancienne, et tu verras. » On fit aussitôt deman- » der un berger nommé Antoine, auquel il paraît » que convenaient toutes les indications données par » notre sibylle. Pour éloigner tout soupçon, on » chargea le commissionnaire de lui dire qu'on vou- » lait faire tuer un mouton.

» Antoine vint sur-le-champ : entré dans la » maison, la devineresse le conduisit près du lit de » l'enfant. « Tiens, lui dit-elle, voilà le mouton dont » il s'agit : il faut guérir sur-le-champ cet enfant » que tu as ensorcelé depuis huit mois. » Antoine pro- » testa qu'il ne savait pas ce qu'on voulait dire, et » qu'il ne s'était jamais mêlé de sortiléges. Ce fut alors » que, pour le forcer d'avouer, et de réparer un

religion, épurée par la morale évangélique, n'est pas, son origine céleste à part, de toutes les institutions, la mieux appropriée à la faiblesse de l'esprit humain. Qu'ils nous

---

» crime imaginaire, on martyrisa l'infortuné ber-
» ger, depuis deux heures jusqu'à six heures du
» soir. On alluma un grand feu avec de la bourre :
» on plaça, à plusieurs reprises, ses pieds dans la
» flamme ; on ne l'en retira que pour l'assommer de
» coups. On lui enjoignait à chaque instant d'avouer
» qu'il avait imposé un sort à l'enfant, et de le
» faire passer sur une poule ou un chat, en of-
» frant de lui présenter à cet effet celui des deux
» animaux qu'il voudrait. Le malheureux protesta
» en vain de son innocence : il fut replacé à six fois
» différentes dans le feu, qui fut rallumé six fois
» pour cet horrible usage. Quoiqu'on lui eût mis
» un bâillon pour l'empêcher de crier, il parvint
» plusieurs fois à le déranger pour exhaler ses souf-
» frances. « Coupez-moi plutôt le cou, » criait-il à
» chaque instant. Ni l'angoisse du plus cruel sup-
» plice, ni les hurlemens arrachés par les douleurs
» les plus aiguës, ni l'imploration suppliante d'une
» mort prompte, ni la constante dénégation d'un
» fait de sa nature physiquement et moralement
» impossible, rien ne put fléchir ses assassins, qui

disent si, crédulité pour crédulité, celle qui portait autrefois la multitude aux autels d'un Dieu de paix et de charité, n'est pas, sous tous les rapports, préférable à celle qui précipite aujourd'hui nos nouveaux riches dans les salons élégans, où Mlle *** leur vend à prix d'or ses vains oracles; qu'ils nous disent enfin si la religion catholique n'offre pas à la faiblesse crédule des esprits, dans ce qu'elle a de merveilleux, un aliment nécessaire, qu'ils ne prendraient vraisemblablement pas ailleurs sans le convertir en poison.

Il y a cela d'inexplicable dans ces dédains prodigués à toute espèce de culte, par les philosophes modernes, qu'ils n'en admirent pas moins de bonne foi ce que les peuples

---

» prolongèrent leur crime pendant quatre heures. » Enfin, sur les six heures du soir, le commissaire » de police, averti, par la clameur publique, de » cette scène d'horreur que les voisins avaient en- » tendue, vint soustraire la victime à l'infatigable » barbarie de ses bourreaux. Hélas! il était trop » tard : Antoine, couvert de contusions, de meur- » trissures et de brûlures, était déjà moribond. » Quelques jours après, la mort a fait cesser les » affreuses souffrances auxquelles il était en proie. »

anciens, ce que les Romains surtout, ont fait de grand sous les auspices d'une religion considérée par tous les publicistes, et comme un des appuis inébranlables de leur système politique, et comme le principe le plus actif de leurs vertus. C'est ainsi qu'en a parlé Montesquieu; c'est ainsi qu'en avait parlé Machiavel, long-tems avant lui.

« Le sénat (1), dit-il, voulant réduire » sous le joug des lois civiles, et façonner » aux arts de la paix un peuple extrêmement » féroce, recourut à la religion comme au » moyen le plus propre à favoriser sa civi- » lisation, et le constitua ainsi de manière

(1) Il senato trovando un popolo ferocissimo, e volendolo ridurre nelle ubbidienze civili con le arte della pace, si volse alla religione, come cosa al tutto necessaria à volere mantenere una civiltà, e la costituì in modo, che per più secoli no fu mai tanto timore de Dio quanto in quella republica.... Quelli citadini temevano più assai rompere il giuramento che le leggi..... Perchè dove manca il timore di Dio, conviene che o quel regno rovini, o che sia sostenuto dal timore d'un principe che suplisca a' difetti della religione.

Discours, liv. 1er, chap. 11.

» qu'il n'y eut pendant plusieurs siècles au-
» cune république où la crainte de Dieu fût
» plus grande qu'à Rome.... Les citoyens
» craignaient beaucoup moins d'y violer les
» lois que leurs sermens ; en effet, où man-
» que la crainte de Dieu, il faut, ou que
» l'Etat périsse, ou qu'il soit soutenu par la
» crainte qu'inspire le prince, laquelle alors
» doit remplacer l'autre. »

Cela est clair et positif : loin de regarder la religion comme une source de maux; loin de la considérer, ainsi qu'on le répète chez nous depuis vingt-cinq ans, comme l'appui naturel du despotisme, Machiavel pensait au contraire que le despotisme se fortifie de son absence ou de son relâchement. Selon lui, les hommes doivent nécessairement être contenus par une crainte quelconque ; et lorsque la religion, tombée dans le mépris, a cessé de leur en inspirer, il faut, dit-il, qu'ils soient contenus par celle qu'inspire le prince.

Voilà des idées saines ! voilà des principes de tous les tems et de tous les lieux ! L'instinct de la tyrannie, si ce n'est Machiavel, les avait révélés au tyran dans les bras du-

quel nous précipita l'horreur d'une anarchie née elle-même de l'oubli où ils étaient tombés. Bonaparte savait bien que c'est par la crainte et non par de vaines abstractions qu'on gouverne les hommes ; il savait « que » là où manque la crainte de Dieu il faut » ou que l'Etat périsse, ou qu'elle soit sup» pléée par la crainte qu'inspire le prince. » Mais ses passions désordonnées s'opposèrent à ses vues politiques. Désirant et craignant à-la-fois le secours de la religion, il aima mieux s'en priver que d'avoir à en redouter ou même à en supporter l'indépendance. Son caractère, sous ce rapport, le mit constamment en opposition avec ses principes. Quoique convaincu de tout ce que la religion, devenue l'appui d'un trône nouveau, devait lui prêter de force, il recula sans cesse à l'idée d'un pouvoir marchant au moins de pair avec le sien, dont il ne pouvait faire ni un esclave ni un complice (1). Ces combats entre son caractère

(1) Le concile de Paris, presque aussitôt dispersé que réuni, prouve cette vérité jusqu'au dernier degré d'évidence.

et ses opinions donnent la clef de sa conduite avec le chef de l'Eglise ; ils expliquent les respects et les outrages dont il fut tour-à-tour l'objet ; mais on sent tout ce que la nation a dû recevoir d'immoralité d'un pareil exemple.

De tous les exemples cependant qui concouraient, avec tant de mauvais principes, à pervertir sa politique et sa conscience, aucun ne fut plus contagieux que celui des régicides devenus et restés puissans par le résultat même de leur forfait ; car, grâce à cet axiôme commode, Il n'y a point de crimes en politique, le leur, au lieu de recevoir sa juste punition, a sans cesse trouvé, près des gouvernemens auxquels nous sommes condamnés depuis vingt-cinq ans, des apologistes, des protecteurs et des récompenses. Compagnons de Robespierre, conseillers du directoire ou satellites de Bonaparte, il ne leur a fallu, pour braver impunément l'opinion publique, qu'armer contre leurs propres victimes l'opinion factice dont ils n'ont pas cessé de diriger les écarts. De cette connivence entre des hommes liés par une complicité qui les rendait

tous solidaires, naquit une tolérance politique dont la morale a reçu l'inévitable poison. Leur crime, ce crime anti-national, sans but comme sans excuse; ce crime précurseur des calamités inénarrables qui l'ont suivi, quoique rassemblant, dans son origine comme dans son exécution, tous les genres de perversité, n'en a pas moins obtenu pendant vingt-cinq ans tous les genres de récompense des divers gouvernemens dont la France est affligée depuis cette époque : ils ont tous cru devoir s'associer de préférence ces hommes « obligés, comme » le dit Machiavel, d'effacer par leurs ser- » vices la mauvaise opinion qu'ils avaient » donnée d'eux. »

Qu'on veuille bien y réfléchir : ils s'étaient déclarés les ennemis de Louis XVI ; ils l'avaient insulté, bravé, calomnié; et cependant ils ne s'en déclarèrent pas moins ses accusateurs et ses juges sans appel. En vain la nation, consternée d'horreur, les implorait-elle par un silence qu'ils ne voulurent pas entendre ; en vain leur montrait-elle de loin le torrent de maux dont un pareil jugement allait si gratuitement ouvrir la

source, rien ne contint leur épouvantable perversité. Bientôt, animés par la nature du sang qu'ils venaient de verser, leur fureur, semblable à celle du tigre, n'en devint que plus avide : des vierges innocentes et timides, des femmes, des enfans et des vieillards, accusés de la même conspiration et convaincus de la même innocence, tombaient journellement sur l'échafaud, comme les agneaux sous le couteau du boucher. Cette voirie de chair humaine, établie presque sous leurs yeux, alimentée toutes les vingt-quatre heures par des charretées de victimes de tout âge et de tout sexe, ne leur arracha jamais un seul mouvement de compassion : que dis-je ? sur les pavés encore humides du sang répandu la veille par leurs infatigables bourreaux, ils venaient quelquefois exhaler, dans des discours écrits sous la dictée des furies, leur impitoyable fureur! S'ils se troublaient quelquefois en songeant à la quantité de leurs victimes, ce mouvement de frayeur, et non de remords, redoublait leur rage au lieu de l'apaiser : les massacres recommençaient ; et lorsque le sang coulait assez abondamment pour les

rassurer, ils s'écriaient, dans toute l'impunité de leur bassesse : *Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas.* Et c'est cependant de ces exécrables boucheries dont la perversité machiavélique nous recommande aujourd'hui si doucereusement l'oubli !

Mais, je le demande aux gens porteurs d'un cœur si souple, d'une mémoire si maniable : les torts de nos contemporains ne sont-ils donc pas du domaine de l'histoire? et pourquoi dédaigner celle de nos jours pour celle des siècles passés? L'homme, d'ailleurs, a-t-il à son gré le pouvoir d'oublier et d'anéantir en quelque sorte l'action de sa mémoire? et comment ces souvenirs ne le poursuivraient-ils pas, lorsque les coupables eux-mêmes, plus intéressés que personne à s'en délivrer, le tenteraient vainement? Hélas! c'est par ces ineffaçables souvenirs que le peuple français s'est si profondément dépravé ! Le rapprochement involontaire de leurs attentats et de leur trop longue impunité semble, à ses yeux au moins, avoir justifié cet axiôme dangereux : Tout, en politique, est absous par le succès. A la vue de tant de bourreaux, couverts à

la fois d'infamie et de dignités, le machiavélisme a pris en France de nouvelles racines; par un effet naturel d'une politique considérée dans l'action du gouvernement comme un rouage inutile, comme un accessoire toujours dépendant des circonstances, il n'y a pas long-tems que quelques-uns de ces furibonds touchaient 30,000 francs du trésor public (1). Ce scandale a cessé; mais

(1) En signalant ainsi les résultats de cette inconcevable tolérance, je ne doutais pas que la France ne rejetât tôt ou tard sur ses véritables auteurs le crime auquel elle est bien certainement étrangère; la politique, la morale, la religion, l'intérêt de la monarchie, l'exigeaient à toute force : nous devions surtout ce désaveu tardif à la famille qui nous gouverne. Le pouvoir une fois échappé des mains des régicides, ils devaient s'attendre à leur sort. Montesquieu le leur avait annoncé bien plus terrible encore : « De nos jours, » avait-il dit, presque tous ceux qui jugèrent Charles » eurent une fin tragique : c'est qu'il n'est guère pos» sible de faire des actions pareilles sans courir une » infinité de périls. » Quoi qu'il en soit, c'est à eux à se disculper devant cette Providence qui les frappe enfin par les conséquences de leurs propres œuvres : ils se sont montrés honorablement pervers; qu'ils se montrent maintenant honorablement repentans.

qui pourra calculer tout ce qu'un exemple semblable a dû porter d'immoralité chez un peuple imbu systématiquement de maximes destinées à le justifier?

Pour peu qu'on veuille connaître le degré d'aveuglement où doit tomber un peuple irréligieux lorsqu'il a marché si long-tems entre tant de sources de corruption, il faut considérer le tableau de la France au moment où l'Europe, effrayée de nous voir faire de la guerre un état lucratif, et de ne nous voir respecter dans aucune nation les droits que nous invoquions sans cesse dans des manifestes trompeurs, s'avance pour la première fois en armes vers les portes de la capitale.

Si la postérité, s'en tenant prudemment à la perversité déjà trop grande de nos penchans, se guérit jamais du machiavélisme, elle ne pourra croire à l'excès de notre démence. Que faisons-nous, en effet, dans un moment si critique? Nous commençons par nous proclamer plus modérés, plus raisonnables que tant de nations outragées, unies étroitement par le lien d'une indignation commune, et résolues enfin à mettre un terme aux invasions périodiques

dont notre orgueil militaire semblait se faire un jeu. A nous entendre, elles viennent pour nous incendier, et se partager ensuite les cendres sur lesquelles elles doivent régner. Elles ont dans leurs mains deux cent mille de nos prisonniers, et cependant nos injures et nos outrages contre elles redoublent avec le danger : on ne sait préluder aux humiliations d'un envahissement inévitable que par des accès de rage ; on montre aussi peu de résignation dans le malheur qu'on montra d'ivresse dans la victoire. Des auditeurs vont dans les campagnes arracher à des paysans terrifiés des aveux dictés ou falsifiés, qu'on encadre dans des thèmes donnés ; toute l'infamie de la police, épuisée sur ces thèmes, en forme une réunion de faits monstrueux, invraisemblables jusqu'au dégoût, jusqu'à l'horreur. Entendez ces étranges récits, ils vous diront que nos ennemis mangent les petits enfans. Ces prétendus ogres usent-ils, après la victoire, d'une générosité qui s'est éteinte en nous sous les glaces du machiavélisme, la partie de la nation que toute apparence de justice doit naturellement effrayer, pour n'en pas

rougir, calomnie leur modération, en l'attribuant à la crainte. Si elle fait une exception honorable pour un empereur magnanime, elle ne consent à louer la noble pureté de son ame qu'en ravalant sa politique, comme ne pouvant avoir rien de profond, puisqu'elle a quelque chose de libéral.

Les alliés usent-ils de leurs droits sans en abuser, reprennent-ils des territoires qui leur appartenaient, nous ne trouvons pas même assez de résignation pour nous soumettre à des conditions justes, imposées sans arrogance et même avec des ménagemens délicats. Le peuple orgueilleux qui, depuis si long-tems, abusait insolemment de la victoire; le peuple, qui venait de réduire de moitié la Prusse, dont pendant deux ans il avait épuisé l'autre moitié, devenu tout-à-coup scrupuleux, veut régler, en casuiste rigide, les droits de conquête. Il s'était emparé sans combattre de la Hollande, des villes anséatiques, de Genève, de Gênes, de Ragusé, de la Toscane et de Rome, et il appelle naïvement des injustices les restitutions les plus légitimes: il ne veut pas même reconnaître le droit naturel de la guerre,

lui qui le dicte à son gré depuis vingt ans, lui qui s'est approprié tous ces Etats plus encore par les embûches du renard que par la force du lion!

En recouvrant un Roi dont les vertus le rappelaient à la morale et le réconciliaient avec l'Europe, il gagnait en considération plus qu'il ne perdait en territoire : n'importe, les vertus mêmes de ce Roi devinrent un objet de dérision pour ceux qui avaient célébré celles de Bonaparte. Sa bonté fut traitée de faiblesse. Peut-être avaient-ils en cela raison : pour les nations conduites par le machiavélisme au degré d'avilissement où nous étions parvenus, des rois paternels sont en effet des rois trop faibles. Le nôtre ne connaît, disaient ces Français dégénérés, ni nos nouvelles mœurs, ni nos nouvelles opinions; aveu naïf d'un orgueil assez insensé pour se vanter d'une dépravation raisonnée comme d'un perfectionnement. Non, jamais reproche ne devint un plus beau sujet d'éloge; jamais non plus les hommes assez coupables pour se le permettre ne justifièrent par des sacriléges mieux avérés ce qu'avait de trop honorable

l'inexpérience de Louis XVIII. Hélas! il ne reconnaissait plus les Français de son tems, dans les Français dégradés jusqu'à se jouer de ce que tous les peuples du globe ont de plus sacré, de la foi des sermens. Il ne pouvait pas supposer que tant de généraux, tant de militaires qui, quelques mois avant, sollicitaient avec tant d'ardeur cette croix de Saint-Louis, symbole jusque-là d'une loyauté qui ne s'était jamais démentie, en rougiraient bientôt comme d'une ignominie, et s'en dépouilleraient avec tant d'empressement devant l'usurpateur du trône que ce signe révéré leur imposait la loi de défendre. Non, pour quiconque n'avait pas perdu, dans les scandales du machiavélisme, les traditions de l'honneur, un tel excès paraissait impossible. Les Bourbons, sous ce rapport, n'avaient rien *appris*, comme ils n'avaient rien *oublié* non plus des devoirs d'un chevalier de Saint-Louis.

Dans l'excès de leur machiavélisme, ces parjures affectaient du mépris pour les princes qu'ils trahissaient. A les entendre, les Bourbons voulaient faire rétrograder l'esprit du tems. Ainsi, violer sans pudeur des sermens

sacrés, c'était céder à l'esprit d'un siècle de lumières! Gémir sur tant de corruption ou s'en indigner, c'était se montrer ennemi de leur perfectionnement! Ah! plût à Dieu qu'on eût pu faire rétrograder ces prétendus philosophes de trois cents ans! ils se seraient alors trouvés Français, comme Bayard, comme François Ier, comme ce jeune Gaston de Foix, nommé la foudre d'Italie, le plus libéral, le plus populaire, le plus loyal des guerriers de son tems; comme Charles de Lorraine, prince accompli, généreux, humain et sensible, défenseur héroïque d'une ville au pied de laquelle Charles-Quint vint perdre inutilement, en cinquante-six jours, trente mille hommes. Ils auraient eu le droit de dire, comme leurs ancêtres à Pavie: Tout pour l'honneur. Ils se seraient montrés *des géans* à Marignan; et, comme à Fornoue, auraient, au nombre de huit mille, marché sur le corps de quarante mille ennemis; ils se seraient moins enorgueillis sur-tout de leur funeste gloire, ou n'auraient pas cru que celle de la France datait du jour seulement où ils en abusèrent.

Oui, plût à Dieu, je le répète, qu'ils eussent été Français comme l'étaient leurs ancêtres à ces mémorables époques! c'est-à-dire, qu'ils se fussent montrés animés de cet esprit de chevalerie ennemi mortel du parjure et de toutes les passions basses; et, pour qu'on ne croie pas que je vante des mœurs gothiques aux dépens des nôtres, je citerai ici Robertson, s'exprimant dans les termes suivans sur ces généreux Français dont nous devrions tous imiter la prétendue barbarie :

« François 1er ambitionnait la gloire d'être » considéré comme un parfait chevalier, » dont il avait l'ardeur et la bravoure à la » guerre, et la magnificence et la politesse » dans la paix.

» L'humanité, le courage et l'honneur » étaient les qualités distinctives de l'ordre. » A ces qualités se joignait un mélange » d'enthousiasme et de religion porté à un » degré d'exaltation romanesque presque » incroyable de nos jours. Le plus grand » respect pour la vérité, la plus scrupuleuse » exactitude dans l'exercice de ses devoirs, » formaient le caractère distinctif du gen-

» tilhomme ; et la chevalerie, étant regardée » comme l'école de l'honneur, exigeait la » plus grande délicatesse (1). »

Les reproches adressés au roi sur son honorable inexpérience, rappellent naturellement un scandale du même genre et né de la même source, dont l'Italie se rendit coupable au 16e siècle. Les Romains, façonnés aux violences ambitieuses de Jules II, comme aux dissolutions de Léon X, s'étaient montrés assez corrompus pour prodiguer des railleries et des mépris à son estimable successeur. Les Français, égarés et pervertis par les mêmes moyens et les mêmes causes, traitèrent Louis XVIII comme les Italiens avaient traité le pape Adrien VII. Les vertus modestes de leur roi, son équité, sa modération ne parurent pas assez brillantes à des hommes accoutumés à ne voir la gloire ou la grandeur que dans des conquêtes ou des entreprises hasardeuses. Dès que l'Italie avait admiré l'ambitieux et perfide Jules II ouvrant la tranchée le casque en tête, et méprisé Adrien VII rendant le duché d'Ur-

(1) Histoire de Charles-Quint.

bin à son possesseur légitime, il n'est pas bien étonnant qu'un grand nombre de Français, dupes des leçons et des exemples d'une politique essentiellement corruptrice ou décevante, n'aient rien vu de grand dans un roi pacifique, qui ne montait pas, disaient-ils, à cheval. Ainsi la vertu que les peuples devraient le plus désirer dans un monarque, comme offrant une garantie sûre de leur bonheur, les effrayait plus encore que des vices. Que dis-je! ils ne rougirent même pas de blâmer, dans Louis XVIII, l'esprit de justice et de paix qui promettait à la France le repos dont elle avait un si grand besoin. Qu'attendre, répétaient-ils, d'un roi pacifique? *l'armée est découragée par la perspective de la paix.* L'armée, découragée par la perspective de la paix! Cette phrase qui, à une certaine époque, se trouvait dans tous nos journaux; cette phrase, employée par les militaires comme un titre d'accusation, est bien faite, en vérité, pour caractériser le vertige moral que produira par-tout le machiavélisme. Mais tout inconcevable que paraisse l'aveuglement de certains Français admirateurs de Bonaparte et con-

tempteurs de Louis XVIII, il s'explique cependant par l'aveuglement de Machiavel, admirateur du duc de Valentinois et contempteur des vertus de Pierre Soderini. Né du même principe, il a le même caractère. Considérés au 16e et au 19e siècles, ils ne diffèrent en rien. Quelle différence y a-t-il entre Bonaparte ordonnant des prières pour le faux concordat signé, dit-il, à Fontainebleau par le pape son prisonnier, et Charles-Quint ordonnant des prières à Madrid pour le pape qu'il tient captif en Italie?

Il est un degré de perversité dont certaines personnes ne supposeront jamais la possibilité. Ce sont là les mystères du cœur. Pour les comprendre, il faut y avoir été initié par le tableau de ses effets : il faut en avoir fait l'expérience à ses dépens : l'homme d'honneur a besoin d'une pareille pierre de touche pour céder à l'évidence. C'est sur cette inexpérience que fut conçue la conjuration contre le roi. Il ne pouvait donc pas plus la prévoir que ses ministres ne pouvaient l'en garantir, puisque aujourd'hui même tout Français, demeuré pur au milieu de tant d'iniquités, en conçoit à peine le scandale. Jamais, en

effet, le machiavélisme ne produisit un résultat plus digne de ses conceptions, plus conforme à la nature de ses procédés. Les hommes, le but, les moyens, rien ne discorda dans les élémens mis en œuvre pour l'exécution d'un si grand attentat.

Tout ce que la France, pendant 25 ans, avait vu d'hommes corrompus ou tarés, tout ce qui s'était compromis ou souillé dans le grand cloaque révolutionnaire, quiconque s'était parjuré par dix sermens contradictoires, quiconque s'était enrichi par des déprédations, déshonoré par des propos atroces, ou dégradé par des flatteries dégoûtantes de servitude; quiconque surtout s'était prostitué à Bonaparte et en avait reçu de honteux bienfaits, entra dans le pandæmonium où se trama la conspiration. L'armée voulut absolument combattre contre un Roi pur de tout le sang versé, pour le représentant naturel de ses intérêts anti-nationaux. A entendre ces prétendus défenseurs des lumières, des opinions et des institutions nouvelles, ils combattaient tous contre la superstition et les préjugés; en les considérant de plus près, on découvrait

d'abord le lien matériel qui les unissait : ils défendaient seulement en commun les fruits et les souvenirs de leurs attentats ; ils défendaient surtout une réputation dont un voile, devenu chaque jour moins épais, allait bientôt laisser voir le prestige.

Le machiavélisme, dans une pareille conflagration, offrait naturellement des armes appropriées au combat. Vingt ans d'exercice en avaient appris le maniement à tous ces vétérans de la révolution. Quant à leurs disciples, la cour du tyran, les leçons des chefs, le tableau de leur vie entière, les y avaient suffisamment initiés. La boîte de Pandore ne renfermait pas des poisons plus funestes que ceux où tous ces soldats de Machiavel trempèrent des armes déjà si meurtrières : calomnies, bassesses, hypocrisies, dissimulations, violations de serment, lâches protestations de fidélité, assassinats (1), impostures, rien ne fut épargné. Au sein de l'horrible putridité qui s'exhalait d'une pa-

(1) Il est à-peu-près certain aujourd'hui que le général Quenel paya de sa vie une résistance ou des confidences indiscrètes.

reille sentine, on porta le raffinement jusqu'à célébrer, jusqu'à vanter, d'un ton de sincérité apparent, la noble victime destinée, le lendemain de leur triomphe, à la gloire de leurs outrages, à l'honneur de leurs calomnies. Le but de tant de bassesses si perfidement combinées répondait à l'iniquité des agens, à l'impureté des moyens. Il s'agissait de rappeler le vil tyran qui, plus que personne cependant, avait la mesure de leur infamie; il s'agissait de reconquérir le transfuge de l'Egypte, le fugitif de Moscou, l'assassin de Pichegru, le bourreau de la France; il s'agissait, en un mot, de remettre le meurtrier de l'infortuné d'Enghien sur le trône près duquel son père inconsolable pleurait encore ce noble fils.

Le péril était imminent: les mœurs elles-mêmes étaient menacées de rétrograder: tout annonçait qu'on serait forcé désormais d'en couvrir le cynisme de quelques voiles. Il était à-peu-près certain, par exemple, que le monarque nouveau ne donnerait plus à des ambassadeurs-évêques l'ordre de soigner les femmes; que le préfet d'une grande ville ne braverait plus impunément le mé-

pris provoqué par des gains illicites dans l'exercice de ses fonctions ; que le premier président d'une cour supérieure ne ferait pas une faillite scandaleuse sans perdre au moins sa place ; que le Roi, grave dans ses mœurs, sévère sur les inconvenances qui tendraient à les corrompre, ne fournirait pas lui-même des textes licencieux à la gaîté satirique qui frappait les vices odieux d'un grand personnage. Oui, le péril était imminent : les grands voyaient avec terreur le monarque décidé à prendre ses ministres parmi les hommes honorés, et non, comme le conseille Machiavel, parmi « des hom-» mes obligés d'effacer, par leurs services, » la mauvaise opinion qu'ils avaient donnée » d'eux. » D'un autre côté, les nouveaux nobles, sentant que la noblesse n'est autre chose qu'une fiction ingénieuse, qu'un préjugé salutaire en politique, s'indignaient de ce que, par un effet inévitable de ce préjugé, des nobles comme Montmorency, La Trimouille et Luzignan, seraient, dans tout ordre de choses raisonnable, au-dessus d'un baron de Bonaparte, ou d'un duc né des bourbiers et du sang de la révolution ;

et comment ne pas conspirer pour éviter une pareille rétrogradation?

On ne peut en disconvenir : c'était de ce retour très-probable à la morale dont s'effrayaient les conspirateurs. Ils entrevoyaient déjà tout ce qu'ils auraient à perdre dans un ordre de choses où la considération allait renaître de ses véritables élémens, et tremblaient à l'idée seule d'un pareil changement. Leurs titres, regardés par le tyran comme la garantie la plus sûre de leur dévoûment, devaient s'anéantir désormais sous le poids d'une opinion plus saine et plus morale. Emancipée de la tutelle où la tenait la police, devenue reine comme autrefois, elle agitait déjà ses verges, et en menaçait tant de fausses grandeurs. Elle disait, par exemple, à tel révolutionnaire nommé préfet, parce qu'il s'était proclamé tyrannicide : vos titres ne sont plus de saison : ce ne sera plus, à l'avenir, pour avoir organisé des légions d'assassins qu'on deviendra plénipotentiaire, comte, ou conseiller d'Etat. C'est déjà trop pour la France que de pardonner de semblables atrocités, sans supporter encore la honte de les voir récompenser.

Elle disait à tel duc, jadis sans-culotte : Les cadavres sur lesquels, à vous entendre, il fallait marcher pour arriver à la liberté, ont été sacrifiés inutilement. Leurs mânes, encore plaintifs, s'indignent à la vue d'un ministre arrivé du sans-culotisme à des duchés par des principes de cette nature. Lors même qu'ils pourraient lire dans votre conscience le repentir dont Dieu seul a la preuve, la morale publique exigerait encore que vous vous laissassiez oublier sous le Roi dont vous conduisîtes le frère à l'échafaud. En disciple fidèle de Machiavel, vous vous êtes montré tour-à-tour sous les traits du renard et du lion : il est tems enfin que vous vous montriez sous des traits humains.

Voilà les menaces et les avis dont l'opinion, ramenée dans ses voies naturelles, effrayait tant de vieux républicains masqués en barons, en comtes et en princes ; voilà ce que les uns appelaient de la réaction, ce que les autres appelaient de la rétrogradation. Mais ce n'était pas seulement ces apostats dont un nouveau règne compromettait les intérêts, les titres et les dignités ; il alarmait encore la vanité des nou-

veaux riches, en désignant déjà la source de leurs propriétés, non comme moins légitime, mais comme moins pure que celle des propriétés patrimoniales ; car le Roi lui-même, quoique bien décidé à leur prêter toute l'assistance des lois constitutionnelles, ne pouvait rien contre le sentiment invincible de moralité qui, depuis si long-tems, maintenait une différence de prix entre les biens nationaux et les biens patrimoniaux. Ce sentiment, en faisant entendre plus fortement que jamais sa voix importune à des acquéreurs moins alarmés qu'humiliés, annonçait seulement le retour de l'opinion livrée à elle-même, et reprenant ses droits sur l'opinion factice qui les avait usurpés sous un gouvernement tyrannique. Tous ces grands coupables étaient trop éclairés, il est vrai, pour croire les propriétés nationales menacées ; ils savaient que la nécessité, d'accord avec la Charte et l'intention bien prononcée du Roi, les avait ainsi placées sous une triple garantie : n'importe ; en véritables enfans gâtés de la fortune, ils se dépitaient de ce que le Roi lui-même, avec toute sa loyauté, ne pût rien contre

l'opinion publique proclamant hautement l'origine malheureuse de ces biens, tout en convenant de leur légitimité.

Il ne faut cependant pas se le dissimuler: ces craintes, évidemment feintes dans la classe des acquéreurs instruits, n'étaient que trop réelles dans la masse d'un peuple devenu crédule en fait de perfidie, par l'effet naturel des théories machiavéliques, fondées uniquement sur l'intérêt. Grâce à la corruption dont elles l'avaient infecté, il ne vit, il ne dut voir qu'un double leurre dans les garanties de la Charte et les promesses du Roi; car on lui avait dit sans cesse, d'après le docteur florentin: Il n'y a pas de crimes en politique; tout ce qu'elle commande, la justice l'autorise. Comment, dans la dégénération où l'avait fait descendre l'immoralité d'un pareil langage, n'aurait-il pas tremblé sur le sort de ses nouvelles propriétés? Dès qu'il tenait en mains, lui avait-on dit, la monnaie frappée sur la place de la Révolution par un gouvernement soi-disant populaire, le gouvernement soi-disant absolu, toujours peint à ses yeux comme altéré de vengeance, ne devait assurément pas la lui

conserver ; et il y avait tout à parier que si la politique, ce nouvel arbitre du juste et de l'injuste, ne conseillait pas de battre une seconde fois en 1815, sur la place de la Révolution, la monnaie frappée si douloureusement en 1793, elle conseillerait peut-être d'en rendre au moins la matière à ses anciens possesseurs.

Qu'on ne s'y trompe pas! c'est à des calculs de cette nature, c'est à l'empire exercé depuis si long-tems par le machiavélisme, que la France doit ses maux actuels : l'égoïsme raisonné qu'il engendre et féconde, la crédulité dangereuse dont il infecte le vulgaire, tout a fourni des armes aux conspirateurs. La corruption d'un peuple préparé méthodiquement à tout croire, en fait de perfidies, fut le grand moyen de cette machination; et la cause, rapprochée de son terrible résultat, rappelle naturellement ici cette pensée de Montesquieu: « Plus d'États ont péri parce qu'on a violé » les mœurs, que parce qu'on a violé les » lois. »

Par une de ces combinaisons dont se compose la politique que je combats, le crime

une fois consommé, les auteurs furent les premiers à en accuser les victimes. A les entendre, les Bourbons avaient seuls causé leur chute : ils furent, en conséquence, déclarés incapables de régner. Les mêmes artifices furent employés alors à consolider un pouvoir que cherchait à partager, avec l'usurpateur et les conjurés, ce ramas de factieux de toutes couleurs, accourus pour prendre part à cette vaste curée d'emplois, d'émolumens, de récompenses et de dignités. Machiavel, s'il eût pu ressusciter, aurait tressailli d'aise en voyant les résultats de sa théorie sur les conspirations. Il aurait approuvé dans celle-ci le discernement avec lequel furent choisis les moyens secondaires appelés à concourir simultanément à une grande fraude : il en aurait surtout admiré le principal ; ce fut, en effet, une pensée profonde que la leur, car la voix de l'intérêt est sans contredit celle qui parle le plus haut dans le cœur de l'homme. Alarmez, sous ce rapport, quelques individus, la frayeur deviendra contagieuse : il n'y aura plus dès-lors d'invraisemblance dont on ne puisse abuser la multitude. Les imposteurs

qui auront semé l'alarme deviendront des hommes importans à ses yeux ; tous ces malades de leur fait les consulteront et suivront religieusement leurs ordonnances. Comme les propriétés qu'ils déclarèrent menacées étaient nées de la révolution, toutes les vanités qu'elle avait satisfaites prirent l'alarme, et s'unirent avec les possesseurs des biens nationaux. En vain les promesses d'un monarque vertueux, en vain la Charte parlait-elle contre des frayeurs sans cause : que pouvait sur un peuple dégradé, sur des paysans trompés avec un art si savant, l'autorité de la Charte? que pouvaient les vertus d'un Roi peint à leurs yeux sous les plus fausses couleurs, par ceux-là mêmes qui avaient produit le mouvement ?

Cependant, si Machiavel eût aprouvé la conjuration dans ses détails, nul doute qu'il n'eût souri d'une pitié méprisante après le succès. C'est dans les ténèbres qu'on conspire ; mais lorsque les conjurés en sortent pour jouir de leur ouvrage, la lumière les aveugle, et la vérité se présente alors à leurs yeux sous un faux jour. L'instinct des passions basses, qui suffit dans les routes obliques

ou souterraines tracées par sa théorie, perd au grand jour son triste privilége; trahi par sa propre laideur, il trouve des ennemis en garde contre lui : sur un théâtre enfin où tout le trouble et l'égare, il finit ordinairement par des vertiges. Sans cela les conjurés, après le succès de leur vaste perfidie, ne seraient pas tombés dans une véritable ineptie; ils ne se seraient pas persuadés qu'ils allaient jouir paisiblement des fruits de leur attentat. Sans le délire qui les agitait déjà, ils n'eussent pas essayé de persuader que le retour de Bonaparte, sur un trône dont l'avait fait descendre le traité de Paris, n'en était pas une violation scandaleuse. Ils n'auraient pas dit et fait redire, par tant de voix à leurs gages, que les alliés, entièrement désintéressés dans ce changement, n'avaient aucun droit à s'y opposer. Qui pourrait l'avoir oublié? au moment où l'Europe allait fondre sur la France pour venger une si grande infraction, voici à-peu-près le langage que, dans l'excès de leur aveuglement, ils adressaient aux souverains offensés : « Que prétendez-vous, par votre » déclaration du 13 mars? Détrôner une se-

» conde fois notre héros! cela est impossi-
» ble. Vous avez, dites-vous, six cent mille
» baïonnettes? Vous ignorez, sans doute,
» que Bonaparte, porté de Cannes à Paris
» par l'enthousiasme de quelques soldats,
» disposés pour cela sur la route, est entré
» de nuit dans Paris, où il s'est *glissé furti-*
» *vement* dans le palais du Roi, pour échap-
» per aux acclamations d'un peuple enivré
» de son retour. Vous nous avez vaincus,
» il y a onze mois, il est vrai; mais c'est
» là un phénomène qu'on ne voit pas deux
» fois en un siècle. Il est impossible qu'une
» ligue, composée d'élémens hétérogènes
» comme la vôtre, résiste à notre diploma-
» tie. L'empereur d'Autriche, qui l'année
» dernière sacrifia ses plus chères affec-
» tions aux devoirs de la souveraineté, sera
» cette année plus père que souverain;
» déjà sa fille, que *tout Français réclame*
» *de ses vœux*, est attendue à Paris. Une cer-
» taine proclamation du prince Charles,
» nommé pour cela gouverneur de Mayence,
» nous l'annonce assez clairement : aussi,
» ses appartemens sont-ils prêts, et ses four-
» gons partis. Un général autrichien est ar-

» rivé à Paris ; un crédit a été ouvert de
» Vienne à un grand personnage, dans une
» de nos maisons de banque : tous les Bava-
» rois qui ne passent pas dans nos rangs,
» crient vive Napoléon ; les Belges nous at-
» tendent avec impatience ; Murat entre
» demain à Milan, aux acclamations de l'Ita-
» lie entière. Quant aux Russes, l'autocrate
» de toutes les Russies va déférer à l'ordre
» de son sénat, qui le rappelle avec le peu de
» soldats échappés aux ravages de la dissen-
» terie (1). Vous n'en voulez, dites-vous,
» qu'à Bonaparte ; mais il est corrigé : tou-
» tes les impuretés de son caractère ont dis-
» paru sous le beau climat d'une île toscane ;
» il ne veut plus que la paix ; il le dit et
» le répète sans cesse ; et vous pouvez l'en
» croire, car il est évidemment le plus fai-
» ble ; il n'aspire désormais qu'à rendre heu-

(1) Toutes ces absurdités sont extraites presque littéralement des journaux du tems. Des hommes de sens, agités d'un vertige inexplicable, les répétaient naïvement ; et voilà les motifs de sécurité qu'ils nous offraient contre les efforts de l'Europe entière.

» reux et libre le peuple dont il fut trop long-
» tems le tyran. En voulez-vous des preuves
» irrécusables ? Benjamin Constant, qui
» l'outrageait le 19 mars, s'est résigné, le
» lendemain, à devenir son conseiller. Car-
» not lui-même, le plus franc des tyranni-
» cides, n'a pas balancé à devenir son mi-
» nistre. »

Ces sophistes, habitués à prendre dans Machiavel des armes adaptées aux circonstances critiques où les jetaient depuis si longtems leurs attentats, publièrent donc hautement que les alliés se désuniraient ; qu'un même siècle ne voyait pas deux fois le même phénomène. Ils comptaient sur-tout sur la défection de l'Autriche. L'aveuglement dont ils étaient frappés ne leur permettait pas de considérer que, puisque cette puissance, malgré les prédictions dont ils nous avaient déjà bercés quinze mois avant, ne s'était alors séparée de la coalition, elle s'en séparerait bien moins en 1815 ; et que le même intérêt politique qui avait prévalu sur des affections de famille, n'avait pas cessé d'exister.

Machiavel, il est vrai, parlant des coa-

litions en thèse générale, a dit : « Chaque » fois que plusieurs princes puissans s'uni- » ront contre un prince puissant comme » eux, en dépit de cette réunion qui les rend » bien plus redoutables que lui, il y aura » bien plus de chances en sa faveur que pour » eux; car, sans parler de cette multitude » de moyens dont un seul peut tirer meil- » leur parti que plusieurs, il ne lui faudra » qu'un peu d'industrie pour les désunir, et » rendre faible une masse si puissante (1).»

Ils ne voyaient pas que cette vérité, devenue triviale par une expérience de vingt ans, a cependant, comme toutes les vérités,

---

(1) Qualunque volta e' sono molti potenti uniti contro ad un altro potente, ancora che tutti insieme siano molto più potenti di quello; nondimanco si debbe sempre sperare più in quello solo, e meno gagliardo, che in quelli assai ancorachè gagliardissimi. Perche lasciando stare tutte quelle cose, delle quali uno solo si può più che molti prevalere, che sono infinite, sempre occorrerà questo, che potrà, uzando un poco d'industria disunire gli assai, et quel corpo che era gagliardo farlo debole.

Discours, liv. III, chap. II.

un sens relatif, et qu'elle souffre des exceptions. Ils ne voyaient pas que rien n'avait changé dans les bases de la coalition ; que l'intérêt un et puissant, qui avait opéré une première fois le phénomène d'harmonie déjà déclaré impossible, n'avait rien perdu de son homogénéité ; que l'Autriche surtout, par le genre de garantie fourni à ses alliés en 1814, ne pouvait pas s'en dégager en 1815.

Tout était donc folie ou ridicule dans un pareil langage. Si ceux qui le tenaient n'en rougissaient pas, c'est parce que le machiavélisme blase à la longue sur toute espèce de convenance ; c'est qu'après avoir discrédité le respect pour soi-même, il en éteint en nous jusqu'au sentiment ; c'est que les affections qui tiennent à la délicatesse ou à l'élévation de notre ame s'oblittèrent toutes sous ses indignes préceptes. En voici la preuve : leur héros avait à peine ouvert ce vaste bain de sang et de larmes dans lequel la France faillit à périr, que ces prétendus défenseurs des idées libérales nomment *magnanimité* l'abdication forcée qu'ils arrachent eux-mêmes au plus lâche des hommes.

Ils ont le triste courage de louer encore le tigre qui ne versa pas une larme, dans cette douloureuse journée du Mont Saint-Jean, sur ce reste de sang prodigué si généreusement en sa faveur, sur ces milliers de braves pleurés de tout Français, excepté de celui pour lequel ils moururent.

La cause de tant de perversité se montre suffisamment dans la nature même de ses résultats : une science ennemie de toutes les inspirations de l'ame, après avoir commencé par en déflorer, pour ainsi dire, la pureté, doit nécessairement finir par y jeter une sécheresse où rien désormais de noble, de généreux, ne pourra germer. Une fois dégradés ainsi dans la plus noble partie de nous-mêmes, tout se tait bientôt à la voix du plus vil intérêt : honneur, fidélité, pudeur, désintéressement, ces sentimens délicats, dont le langage est inintelligible pour les ames communes, dont les ames méthodiquement dégradées semblent avoir perdu la clef, ne portent plus en nous une seule de leurs émotions. La nation, presque entière, s'égarant alors dans les calculs sur ce qu'il y a de palpable et de matériel dans la vie, devient

insensiblement étrangère à cet heureux instinct moral dont l'impulsion fut toujours un guide infaillible. Pour peu que l'esprit de parti vienne ensuite ajouter à ce genre d'égoïsme l'égarement qui lui est propre, les mœurs anciennes deviennent en quelques instans méconnaissables. C'est alors qu'à la voix d'un léger intérêt on passe, sans honte, d'un parti dans un autre; qu'on renie aujourd'hui les sermens de la veille, parce qu'on a besoin, dit-on, d'une place: c'est alors qu'en prêtant indifféremment des services intéressés à tous les aventuriers qui se saisissent du pouvoir, on ne s'en proclame pas moins fidèle à la patrie: c'est alors qu'on croit justifier des lâchetés et des parjures, en disant, J'ai une famille à soutenir: c'est alors qu'au moindre mécontentement, à la moindre blessure faite à l'amour-propre, on viole, en faveur d'un chef universellement méprisé, les sermens faits au monarque respectable dont on célèbre encore les vertus, au moment même où l'on médite une trahison contre lui: c'est alors que les partisans des vieilles traditions de l'honneur sont persécutés, ridiculisés, et

que les valets de tant de tyrannies successives s'attachent à jeter sur leur noble désintéressement l'opprobre dont ils se sentent eux-mêmes couverts : c'est alors qu'on attaque à la fois par des plaisanteries, des caricatures et des outrages, des vertus devenues importunes. Quiconque voudra suivre, dans les vicissitudes de leur longue infortune, ces représentans de l'honneur français, les verra par-tout traités de même. Si leur groupe revient avec le monarque au nom duquel ils ont souffert les rigueurs de l'exil, les confiscations, et les outrages d'une patrie dégradée, la génération nouvelle attaque également ces nobles victimes, et dans leurs mœurs, et jusque dans leur costume ; elle les traite exactement comme la cour de Médicis traita Sully forcé d'y venir montrer un instant des vertus dont la tradition s'était déjà perdue dans les excès de la dépravation ultramontaine.

Hélas ! c'est de cette époque que date le machiavélisme. Son premier germe, quoique long-tems inactif, nous fut inoculé par cette foule de valets et de courtisans arrivés en France avec les deux Médicis, par les

Concini et les Galigaï, devenus bientôt ses premières victimes. Oui! le pistolet qui, sur le pont-levis du Louvre, vengea si lâchement la France du maréchal d'Ancre, avait été chargé par le machiavélisme; et le parlement de Paris, en condamnant sa coupable épouse, ne céda guère non plus à une impulsion plus noble. Par un jeu bizarre de la fortune, les premiers élémens d'une théorie devenue de nos jours si fatale aux Bourbons, furent dirigés par de misérables aventuriers contre le premier roi de cette auguste famille. Déjà, comme aujourd'hui, les intrigues de la fille d'un menuisier florentin s'appelaient de la politique; déjà le machiavélisme, transporté de son sol natal à la cour du Louvre, fier de ses bassesses et de ses vils procédés, n'y usurpait pas moins une sorte de considération; déjà, parce qu'une intrigante s'interposait, par de coupables artifices, entre le cœur sensible du grand Henri et le cœur jaloux de son épouse, elle admirait ingénument les succès de sa politique dans un si déplorable résultat; et lorsqu'un de ses juges lui demanda par quels moyens elle avait dominé la reine: *Par le*

privilége, répondit-elle, *qu'ont les ames fortes sur les ames faibles.*

A cet aveu caractéristique, on reconnaît le machiavélisme; fier alors comme aujourd'hui d'une laideur dont il a rarement la conscience, il couvrait sa bassesse du faste des mots; le succès de quelques intrigues, tramées dans des boudoirs ou des antichambres, passait à ses yeux pour l'ouvrage d'une ame forte. Ainsi, pendant ces jours de honte, comme pendant les nôtres, le criminel le plus lâche, une fois heureux, croyait pouvoir s'ennoblir par de vaines subtilités. Il ne faut pas cesser de le répéter : c'est grâce à de semblables doctrines que le parjure a perdu l'horreur salutaire qu'il inspirait à nos ancêtres; c'est grâce à cet esprit sophistique, poison mortel pour les sentimens nobles, délicats ou passionnés, qu'un maréchal de France entraîna dans les rangs de l'ennemi (et quel ennemi, grand Dieu!) l'armée d'un Roi dont il venait de baiser la main, et cela sans en rougir, sans même se douter de tout ce qu'il y avait d'odieux dans sa conduite; c'est grâce à l'aveuglement dont la doctrine de l'égoïsme

raisonné l'avait frappé, qu'il crut pouvoir se justifier en disant : « Je n'ai point médité » de trahison ; j'ai fait seulement un faux cal- » cul en passant, au mépris de mes sermens, » du parti le plus faible dans celui que j'ai » cru le plus fort : *j'avais perdu la tête ; j'é-* » *tais sous le coup de la tempête.* »

Non, vous n'aviez pas perdu la tête ; vous aviez perdu seulement son meilleur guide, cette voix intérieure de la conscience, pierre de touche infaillible du vice et de la vertu. Si vous étiez sous la tempête, c'était sous celle de vos passions, sous celle de votre ambition, dont les vents déchaînés contre vos sermens et contre un faible reste de pudeur ne vous en entraînèrent pas moins au parjure. Les insultes prodiguées au monarque dont vous veniez de baiser la main, quoique réfléchies, pesées et calculées à l'île d'Elbe, sont devenues, sous les murs de Lons-le-Saulnier, l'ouvrage de votre raison, faussée depuis long-tems dans les calculs d'une ambition que ne purifia jamais un noble sentiment. C'est dans les cris de son délire que s'est perdue cette voix de l'honneur, sous l'inspiration de laquelle

Bayard mourant à Rebec, plaint par un traître bien moins coupable que vous, lui disait : *Il n'y a point de pitié à avoir de moi, qui meurs en homme de bien, servant mon roi; il faut avoir pitié de vous, qui portez les armes contre votre patrie, votre prince et vos sermens.*

Voilà, d'un côté, comme on s'exprime, comme on se conduit dans un siècle prétendu barbare; voilà, de l'autre, comme on s'exprime, comme on se conduit dans un siècle de lumières, où tout se décide par les sentences d'un égoïsme raisonné. La conscience, cette voix de l'ame, une fois dédaignée pour celle de l'esprit, la voix de l'intérêt n'en parle que d'un ton plus faux : en méprisant la première pour suivre l'une des deux autres, on abandonne donc un guide éprouvé pour des guides incertains : on se précipite, au hasard, de doutes en erreurs, et d'erreurs en crimes : le résultat est infaillible; et pour peu qu'on juge d'après ces principes les hommes qui, après la bataille de Waterlo, célébrèrent encore la *magnanimité* de Bonaparte, on ne sera plus surpris de leur turpitude. C'étaient des

conventionnels, des régicides effrénés, des préfets malversateurs, des apostats devenus nobles après avoir proscrit la noblesse en masse; d'anciens partisans de l'égalité bariolés aujourd'hui de croix et de cordons; de prétendus défenseurs des droits du peuple, qui n'avaient pas rougi de dire au tyran (1): *Le sénat, dont l'autorité n'existe que lorsque V. M. la réclame et la met en mouvement...* Je le demande, une dégradation si complète et si naïve ne tient-elle pas à leur horrible doctrine? Le silence absolu de leur raison ne tient-il pas au silence absolu de leur conscience?

Mais l'excès de leur corruption hâta le retour d'un Roi dont nous avaient privés leurs nouveaux attentats. L'Europe, en voyant la patrie d'Henri IV une seconde fois subjuguée par des factieux qui la scandalisaient, l'agitaient et la troublaient depuis si longtems, prit enfin la résolution d'anéantir cette poignée d'agitateurs qui se disait la France, parce que la France subissait en

(1) Discours d'un sénat composé, en grande partie, de nos vieux révolutionnaires.

effet depuis vingt-cinq ans leur impitoyable joug. Elle nous ramena Louis XVIII, que tant d'infamies avaient forcé d'abandonner son trône au *magnanime* transfuge de Waterlo. En buvant à cette coupe d'amertume, il en avait heureusement épuré la lie dans un cœur plein d'indulgence et de pardons. Le plus habile disciple du grand-maître florentin, précipité dès-lors d'un trône où il ne recueillit aucun sentiment généreux, quoique Henri IV s'y fût assis, fit enfin place à cette dynastie dont Fénélon éclaira les aïeux, dont Bossuet et Massillon purifièrent les consciences. Cet exemple frappant, ce tableau du crime puni presqu'à l'instant même de son triomphe, épurera-t-il nos cœurs des levains dont les infecta trop long-tems une doctrine impure? Il faut l'espérer : un malheur comme le nôtre est la meilleure des leçons. Nous savons aujourd'hui tout ce que recèlent de danger ces adages honteux : Il faut que la politique s'élève au-dessus de la morale. Il n'y a point de crime en politique.

Il n'y a point de crime en politique! Maxime funeste s'il en fut jamais! maxime

à laquelle se rattachent les maux actuels de la France ; maxime dont ils découlèrent sans interruption, depuis le jour où on l'admit si imprudemment, au lieu d'en gémir comme d'un résultat trop ordinaire de l'imperfection des sociétés. Hélas ! non, il n'y a malheureusement pas de crime en politique, en cela que les attentats des peuples ou de leurs chefs se trouvent hors de l'atteinte des lois ; mais s'il n'existe ni tribunal pour les punir, ni moyen coërcitif pour en obtenir justice, ces attentats ne changent pas de nature pour cela : leur impunité, loin de dériver d'un droit, devient seulement une calamité de plus, ajoutée à un grand scandale. Penser autrement, ce serait prendre au sérieux un axiôme moral présenté sous une forme ironique ; ce serait approuver, en lui laissant son sens littéral, ce vers plein d'ironie :

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

Quoi qu'en dise Machiavel, la loi fondamentale de toute société, *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît*, est aussi nécessaire aux souverains qu'aux

particuliers. L'homme n'a pas deux probités, l'une pour ses relations politiques, l'autre pour ses relations individuelles. Les eût-il, d'ailleurs, il est probable qu'il en intervertirait souvent l'usage, et qu'il transporterait quelquefois dans le domaine civil l'indulgence permise, dit-on, dans le domaine de la politique. Notre ame est une: nous ne pouvons ni en séparer ni en faire agir les facultés isolément les unes des autres. Le sentiment, en dépit de nos calculs, y parle avant, y parle même quelquefois plus haut que la raison; il se mêle involontairement à nos projets, il en teint les objets de ses propres couleurs, et ne permet pas à l'esprit une seule opération sans y intervenir pour quelque chose. Nous ne sommes pas des automates intelligens: nous ne nous affranchissons pas ainsi à notre gré de la plus noble partie de notre être, lorsqu'elle nous importune. Essayons-nous ce genre de mutilation, cette partie, par ses refus ou ses murmures, lutte encore, en dépit de notre volonté, contre les déceptions ou les torts de notre esprit. Mais d'ailleurs il n'y a pas deux justices hu-

maines : les Etats sont justiciables entre eux des mêmes lois que les individus, car leurs devoirs émanent, sinon de la même source, du même principe du moins que les nôtres. Vainement de coupables écrivains ont-ils tracé aux souverains les moyens de s'en affranchir impunément : c'est un de ces sacriléges gratuits dont le 16e siècle a, le premier, donné l'exemple, et dont quelques Français du 19e ont pu seuls approuver le scandale.

Sans attendre donc des gouvernemens un respect bien scrupuleux pour la morale, on peut affirmer cependant que tout est danger à l'exclure formellement de la politique. Si la violation franche ou déguisée que s'en permettent trop souvent les souverains n'est pas toujours punie à l'instant même où elle a lieu, ce n'est pas une raison pour douter de la punition : la justice divine, qui n'est autre chose que la relation inaperçue des causes et des effets, procède par des formes trop lentes ou trop au-dessus de notre portée pour que nous puissions toujours en saisir l'ensemble; ses résultats même frappent souvent nos yeux sans nous

permettre d'en découvrir l'enchaînement : il en existe pourtant dont la filiation est visible : par exemple, il faudrait vouloir se refuser à l'évidence pour ne pas découvrir la source de nos maux dans la politique injuste, égoïste, léonine, dont nous ne prîmes pas la peine de déguiser la difformité. Elle a eu les conséquences naturelles qu'elle devait avoir : elle a réuni dans un même intérêt les peuples qui s'en trouvaient blessés. Un pareil exemple suffirait seul pour autoriser à établir en principe qu'une nation assez imprudente ou assez corrompue pour se permettre tout ce que lui dicte le sentiment réel ou exagéré de sa force, sans aucun égard pour ses voisins, prépare seulement les élémens de sa ruine.

C'est là que conduira toujours la théorie de l'intérêt, fondée sur un jeu continuel de trahisons et de perfidies dont les chances infinies, impossibles à prévoir comme à prévenir, produisent des hasards et non des effets calculés. Comment peut-on, dans un pareil système, concevoir des plans combinés? Comment les asseoir sur un fonds si mobile! Par cela même qu'on y est sou-

mis à l'empire des causes accidentelles, tout y interdit ces vastes conceptions préparées à l'avance sur les bases invariables de la morale. Il faut donc alors marcher au jour le jour, au gré des circonstances qui vous commandent. Si l'on a recours à une trahison pour se tirer d'un mauvais pas, ce moyen agressif et précaire en exigera bientôt un autre à l'appui ; au moment de l'attaque il faudra déjà songer à la défense, et il est presque impossible d'éviter les erreurs et les mécomptes dans un ordre de choses mobile comme le tems. On s'égare difficilement dans les voies directes de la morale : il y a mille manières de se fourvoyer dans les voies obliques de la ruse. Le machiavélisme d'ailleurs, toujours en mouvement pour tendre ou déjouer des embûches, devient une source inépuisable de déceptions ; ses résultats les plus brillans eux-mêmes recèlent un principe de destruction qui les menace. Ce qu'il y a de certain, c'est que Bonaparte, qui avait déjà préparé les élémens de sa ruine par la guerre d'Espagne, a péri pour ne s'être pas dit que l'ouvrage d'une force essentielle-

ment agressive ou injuste, et est sans cesse menacé dans son existence par les intérêts au détriment desquels il fut élevé.

La confédération du Rhin, regardée pendant quelques années comme le moyen de ses succès, et devenue bien plus évidemment encore la cause la plus efficace de sa chûte, nous en offre la preuve. Il fallait se trouver frappé de cette espèce de cécité morale, résultat infaillible du machiavélisme, pour n'avoir pas entrevu d'avance les conséquences de la conception monstrueuse où tant d'élémens hétérogènes se trouvaient en opposition. Des conditions léonines, imposées à des vaincus par un vainqueur sans modération, ne constituent pas une ligue. La force a bien pu faire agir momentanément, dans l'intérêt de la France, une confédération entièrement allemande; mais où était la garantie que cette force resterait continuellement entre nos mains? C'était bien d'ailleurs en intervertir le véritable but, que de la diriger contre ceux-là mêmes qui nous en prêtaient le secours. Il est évident qu'on avait cru pouvoir, au moyen de cette ligue, transférer dans nos mains les

avantages que retirait l'empereur de la fédération germanique : cependant, vouloir reconstruire d'un trait de plume, et dans un but absolument contraire, un ouvrage des circonstances et du tems, bien plus encore que des combinaisons humaines, n'était autre chose que de la folie. L'appui qu'en retirait l'Autriche dérivait d'une position où rien ne pouvait placer la France ; et la ligue ainsi improvisée n'offrait plus que l'ébauche ou la caricature de l'ancienne.

Qu'avaient de commun, je le demande, avec le chef de l'Empire français, trente Etats inégaux disséminés sur tous les points de l'Allemagne, depuis les bords de la Baltique jusqu'au lac de Constance, jusqu'aux bords du Mein et du Rhin? Supposé que la fusion de tant d'intérêts divergens ne fût pas une chimère, où était, dans l'association, le lien commun aux protégés et au protecteur? Admettra-t-on comme possible ce double phénomène? On conviendra du moins que, mœurs, habitudes, langages, caractères, lois, alliances, relations de familles, affections nationales, tout séparait de la France ces princes fédérés avec elle. Le grand-

duc de Wurtzbourg, parent de l'empereur d'Autriche ; le duc de Weimar, beau-frère de l'empereur de Russie ; le duc de Mecklembourg-Strelitz, beau-frère également du roi de Prusse ; le roi de Wurtemberg, gendre du roi d'Angleterre, n'étaient pas devenus miraculeusement les amis sincères de l'homme qui ravageait leur patrie commune à titre de vainqueur, et leurs foyers particuliers à titre de protecteur. Tous ces princes allemands réunis, n'avaient pas pris des sentimens français en signant le traité léonin imposé sous le nom de confédération. J'admettrai cependant, puisqu'on le veut, la réunion de tant de conditions impossibles et contradictoires ; je supposerai même une identité parfaite d'intérêts et de vues dans les membres de la ligue : il n'en sera pas moins vrai qu'une réunion dont aucune convention préalable et volontaire ne traçait les droits et les devoirs, n'avait pas le caractère d'une véritable fédération. Tous ces souverains, sans diètes, sans représentans, sans réglemens, sans protocoles, sans garanties, fournissant, sur de simples réquisitions, des hommes, des vi-

vres et des canons à leur prétendu protecteur, n'étaient autre chose, dans le fait, qu'une réunion d'esclaves titrés, maudissant en secret le maître commun, et couvant, sous le poids des humiliations, une vengeance inévitable. C'était l'ouvrage du machiavélisme dans toute sa pureté.

Le lien de toute espèce de société fut toujours un intérêt commun : son résultat ou son but au moins l'avantage de chacun de ses membres. Or, quel était le résultat de la ligue du Rhin, si ce n'est d'en associer les confédérés, étonnés sans doute de se voir unis pour un tel but, à toutes les guerres de la France, même à ses guerres maritimes? Je ne saurais trop le redire : la force seule tenait en cohésion apparente cette macédoine de souverains. D'ailleurs, que reçoivent-ils en échange du sang de leurs peuples répandu sur les bords du Tage ou du Guadalquivir, pour des intérêts auxquels l'empereur de la Chine n'était pas plus étranger qu'eux? Des titres, des croix, des cordons, quelques lambeaux de territoire usurpés sur leurs parens ou leurs voisins. Pour prix de tant de sacrifices, des princes issus des plus nobles maisons

de l'Allemagne obtenaient quelquefois l'honneur de dîner avec le spoliateur de leurs parens.

Une association née de la force, maintenue par la force, au détriment de tous ses membres, devait se dissoudre au premier revers de son prétendu protecteur. La prévoyance la plus vulgaire dictait d'avance un pareil résultat; et tout annonçait que la ligue, pour rentrer dans le cours naturel de ses intérêts, réagirait inévitablement contre nous à la première chance favorable. J'en ai fait vingt fois la prédiction; mais des raisonnemens si palpables n'avaient aucune prise sur des hommes toujours prêts à calomnier la prévoyance, toujours disposés à la traiter de faiblesse ou de malveillance, assez vains pour croire bonnement n'avoir rien à redouter des vicissitudes de la fortune. Qu'arriva-t-il? Le cri de libération élevé par la Bavière fut répété par toute l'Allemagne; un intérêt, pour cette fois-ci bien évidemment commun, arma spontanément les confédérés contre leur tyran, et un mouvement d'indignation détruisit en un instant cet ouvrage machiavélique.

Le vulgaire, toujours inconsidéré, et en France plus qu'ailleurs, accusa le roi de Bavière d'ingratitude. Quoi! dit-il, ce souverain si bien traité, cet électeur devenu roi pour avoir uni ses armes aux nôtres, paie de la défection la plus coupable l'accroissement de territoire et de puissance dont l'a gratifié la générosité française! On ne voyait pas que ces avantages, plus apparens que réels, ne compensaient pas les charges et les humiliations attachées à la dépendance dont ils étaient le prix : on ne voyait pas sur-tout que, sous le nom de confédéré, le roi de Bavière ne fut qu'un esclave couronné, toujours aux ordres d'un maître : on ne voyait enfin qu'entraîné par les devoirs de la fédération dans tous les démêlés du continent, le sang de ses peuples coulait depuis long-tems pour des intérêts étrangers à sa couronne d'épines. Quoi qu'en disent des hommes ivres de machiavélisme, les bienfaiteurs intéressés ou trop exigeans sont encore plus communs que les ingrats. Si le roi de Bavière eût trouvé, dans son alliance avec Bonaparte, les avantages dont on suppose si gratuitement l'existence, il

n'y aurait pas renoncé si facilement : on ne devient pas dupe pour se donner le plaisir de l'ingratitude, en supposant que c'en soit un, ce qui, heureusement, n'est pas encore démontré.

Si l'on veut un exemple de l'oppression sous laquelle gémissaient tous les membres de cette fédération contre nature, la Saxe le fournira. Personne n'ignore que le roi Frédéric-Auguste est un des hommes les plus respectables de l'Allemagne, et que son peuple ; trente ans heureux sous son gouvernement paternel, n'a cessé d'apprécier ses vertus royales et privées. Avant de devenir duc de Varsovie bien plus par résignation que par ambition, il avait refusé le trône de Pologne, et montré la plus clairvoyante modération. Un système d'ordre et d'économie, suivi pendant son long règne au prix de tout genre de sacrifices, a libéré la Saxe d'une dette immense contractée pendant la guerre de sept ans et les folies bruyantes du roi Auguste et de son ministre de Brulh. Pour le peindre enfin d'un seul trait, il suffira de dire que cet homme pieux, régnant, quoique catholique, sur

des sujets tous luthériens, dont les lois excluaient des droits civils ceux qui ne professaient pas la religion dominante, sut mettre tant de mesure dans ses devoirs de catholique et de roi, qu'il ne mérita jamais un seul reproche sur un objet si délicat. Cependant son peuple, qui l'aimait et l'estimait, en le voyant enchaîné par ses scrupules à un système ouvertement blâmé de toute l'Allemagne, se sépara de lui : tant ce système contrariait à la fois ses affections et ses intérêts!

Je ne sais si l'histoire fournira jamais rien de plus fort contre les dangers du machiavélisme; car enfin, en dépit de l'admiration niaise prodiguée par tant d'écoliers de Machiavel à la conception monstrueuse qui sembla justifier un instant leur système, ce fut de cette conception même que résulta la perte de son auteur. Par une de ces chances que les bons esprits avaient prévues, tous les peuples, dont une violence perfide dirigeait les armes contre leur patrie commune, changèrent de rôle en un clin-d'œil; d'amis équivoques, ils devinrent des ennemis acharnés : cent vingt mille

hommes, que nous forcions à combattre froidement dans nos rangs, combattirent à l'instant contre nous avec une indignation portée jusqu'à la fureur. Le mécanisme une fois brisé, tout fut perdu sans retour; et tout le fut par le moyen même dont le machiavélisme semblait si glorieux.

Quelques personnes ont caractérisé de perfidie sans exemple la défection des Saxons; combinaison qu'aurait pourtant admise Machiavel: aussi mon but est-il moins d'en excuser le mode, que d'en prouver l'inévitable nécessité. L'esclave qui veut briser sa chaîne n'a ni le choix des moyens ni celui du moment: voulût-il user d'une modération si rare et si difficile en pareil cas, les circonstances ne le lui permettent pas toujours, sa sûreté passant avant tout. La modération, d'ailleurs, n'est telle que par le but qu'on se propose. La résistance à des actes tyranniques est une justice dont la nécessité malheureusement dicte presque toujours les formes violentes; et si quelqu'un a le droit de s'en plaindre, c'est celui qui les a rendues nécessaires. Il faut conclure de tout ceci que la confédération du Rhin, en tour-

nant tout-à-coup, contre son prétendu protecteur, les armes qu'elle avait été forcée de lui prêter jusque-là, rentra seulement dans l'ordre des intérêts où la rappelait la nature de ses élémens. Les esprits infectés de machiavélisme, seuls, admirateurs de cette bizarre conception, ont naïvement célébré, comme le chef-d'œuvre de leur doctrine, quelques résultats brillans, fruits éphémères d'une violence destinée à succomber par l'excès de son délire. Ils s'étaient dissimulé que cet ouvrage contre nature une fois détruit avec la force qui le maintenait, l'on recomposerait à l'instant, de ses débris, le système de contre-forces de l'abandon duquel il était né; système que Machiavel lui-même a vingt fois indiqué dans ses ouvrages, comme le seul moyen de préserver l'Italie des invasions qui la désolaient.

Constituée comme l'est aujourd'hui l'Europe, tout la rappelait à cet ordre de choses; la sûreté de ses peuples reposant sur un équilibre dans lequel chacun d'eux, à-peu-près également civilisé, à-peu-près également guerrier, trouve la plus forte garantie de son existence. Le despotisme militaire,

porté à un certain degré, n'y est donc plus possible, ou ne l'est du moins que passagèrement. Saint-Marin, Lucques, Raguse, Genève, ces Etats pour ainsi dire imperceptibles, si long-tems protégés par ce genre de garantie, n'ont disparu qu'au moment où l'équilibre fut rompu : mais, né de la force des choses, et non des combinaisons de la politique, il en renaîtra plus encore que de la justice des souverains. Louis XIV, soupçonné d'avoir voulu le rompre, avait déjà soulevé contre lui presque tous les cabinets. Lorsque nous eûmes ensuite mérité des reproches, qui n'étaient alors que des prétextes pour la plupart de ceux qui s'en prévalaient, l'avantage de ce système fut encore mieux prouvé. Il fallut donc, de toute nécessité, reprendre l'Europe en sous œuvre, pour la reconstituer à-peu-près sur les mêmes bases.

Ce résultat, si chèrement acheté, est né de cet enchaînement de causes et d'effets dont le mécanisme se montre ici à nos yeux, jusque dans ses ressorts les plus cachés ; il est né de nos longues violences, de notre despotisme militaire, de la suprématie que

nous nous arrogeâmes trop long-tems. Oui, nous fûmes malheureux parce que nous fûmes impunément injustes ; parce que, dans l'ivresse d'une prospérité sans exemple, nous avons fait, de la mesure de notre force, celle de nos droits ; parce que nous avons dit : il n'y a pas de crime en politique ; parce qu'un chef, profondément corrompu, ajoutant, à la corruption machiavélique qu'il nous inocula lui-même, les ressources d'une politique illibérale et perfide, a jeté, sur des victoires déjà coupables de tant d'injustices, l'odieux de son propre caractère. Nous sommes malheureux, parce que nous abusons depuis vingt ans de notre supériorité militaire ; parce que nous confiâmes sans cesse au sort des armes la justification d'une ambition sans bornes et d'un orgueil sans mesure ; parce que l'intérêt et l'égoïsme sont devenus nos guides et nos arbitres ; parce que le machiavélisme, source d'incertitudes, de fausses lueurs et de raisonnemens captieux, ne conduit qu'à des aberrations et des scandales.

Que nous avaient fait, je le demande, les paisibles habitans des vallées d'Under-

wald, forcés de se défendre avec des tronçons de cadavres sur les cadavres mêmes de leurs femmes et de leurs enfans, égorgés par les soldats du directoire ? A quel titre allâmes-nous attaquer l'Egypte, province d'un empire alors en paix avec nous, et de tout tems notre allié naturel? Qu'avions-nous de légitime à contester à cette puissance du Nord, limitrophe de la Perse et de la Chine, que notre délire machiavélique appela deux fois dans notre capitale? De quel crime était coupable l'Espagne, dont l'armée, sur les bords de la Baltique, nous donnait une garantie si sûre de sa bonne foi, lorsque nous portâmes la guerre dans ses foyers? De quel droit nous emparâmes-nous successivement de la Hollande, de l'Etrurie, de Gênes, de Raguse et des villes anséatiques, si ce n'est du droit de la force, droit mille fois plus injuste que celui de représailles qui nous a frappés?

Quoi! parce que notre insatiable vanité voulait des triomphes à tout prix; parce que notre avarice convoitait des richesses, l'Europe entière devait s'exténuer, s'épuiser et s'anéantir! Quoi! il fallait que des

peuples entiers, tombés en victimes aux pieds de nos légions, composassent de leur sang et de leurs larmes, et alimentassent ensuite de leurs trésors la fausse gloire dont nous poursuivions sans cesse le fantôme!

Mais comment, à la vue de ces trônes brisés et renversés par un aventurier, qui divisait et corrompait tout ce qu'il ne pouvait pas vaincre; comment, à la vue des rois de mélodrame, dont nos armes grevaient les peuples transformés en esclaves, pûmes-nous supposer que l'Europe resterait toujours impassible ou muette? Sans l'épais bandeau dont le machiavélisme nous aveuglait, n'aurions-nous pas prévu qu'elle ne pouvait pas subir plus long-tems, sans essayer de les briser, les chaînes qu'il teignait de notre sang comme de celui des peuples du continent, pour les faire insolemment baiser aux pieds de son trône à des rois ulcérés enfin de tant d'outrages? Dès que les armes, avait-il dit, faisaient seules fleurir les empires; dès que la guerre, avait-il ajouté, consommait le luxe de la population seulement, l'Europe savait donc à quoi s'en tenir; et, puisque la garantie de notre

prospérité se trouvait ainsi dans les flots de sang que nous versions, du Tage à la Baltique, il fallait absolument ou que nous en épuisassions la source dans ses veines, ou qu'elle vînt l'épuiser elle-même dans les nôtres: l'un de ces deux résultats était inévitable.

Le grand Frédéric, qui fit la guerre avec tant de génie, sans jamais abuser de ses faveurs, nous avait annoncé assez clairement le dernier. Après ces belles paroles : « La » guerre est une ressource dans les der- » nières extrémités : il ne faut s'en servir » qu'avec précaution et dans les cas désespé- » rés, » il ajoute : « Lorsque la grandeur ex- » cessive d'une puissance semble prête à se » déborder et menace d'engloutir l'univers, » il est de la prudence de lui opposer des » digues.... Il y a des occasions où il faut » défendre par les armes la liberté des peu- » ples qu'on veut opprimer par l'injustice, » où il faut obtenir par la violence ce que » l'iniquité refuse à la douceur. » C'est à-peu-près ce que disait, dans une circonstance pareille, Claudius Ponzius, commandant l'armée des Samnites, auxquels les Romains voulaient à toute force faire la guerre. *Jus-*

tum est bellum quibus necessarium, et pia arma, quibus nisi in armis spes est. Voilà la liberté que toutes les nations de l'Europe ont défendue contre nous.

Ainsi donc, s'il y a quelque chose de plus étonnant que nos succès, c'est notre mépris pour les leçons de l'histoire et de l'expérience ; c'est notre imprévoyante sécurité dans un ordre de choses menaçant tous les intérêts qu'il ne blessait pas encore. Il fallait absolument que l'habitude d'une politique illibérale eût, par ses déceptions, faussé notre jugement, pour ne pas entrevoir les suites d'une immoralité professée sans le moindre scrupule, d'une ambition sans frein comme sans voile, d'un égoïsme dont celui des démons donne à peine une image affaiblie. En voici maintenant les résultats indirects. Une fois perdus sur les écueils où nous avait entraînés une voix de syrène, nos ennemis tombèrent, à notre exemple, dans les mêmes égaremens. Après avoir proclamé solennellement des principes de désintéressement, dont la sincérité ne paraissait pas douteuse, ils cédèrent à la contagion et semblèrent, en quelque sorte,

vouloir nous justifier. Machiavel a loué Castruccio pour s'être montré infidèle avec les étrangers : ils méritèrent, sans restriction, le même genre d'éloge, et durent, à coup sûr, regretter le faste de leurs promesses. Mais que n'excuserait-t-on pas, au moyen d'une théorie si féconde en arguties? Le salut des peuples, toujours mis en avant par la politique lorsqu'elle trame quelque grande injustice ou poursuit des vues ambitieuses, ne leur permettait pas, dirent-ils, la générosité si solennellement proclamée. Les subterfuges dont nous avions, pour ainsi dire, usé le scandale par l'habitude de nous en servir en toute occasion, nous frappèrent à notre tour ; et la France entière, la seule puissance qui n'eût pas le droit de s'en plaindre, s'en indigna, comme si cette rigueur n'eût pas été le résultat nécessaire de la doctrine proclamée franchement en ces termes : Tout ce que la politique commande, la justice l'autorise.

Vainement les monarques alliés sont-ils rappelés à la foi promise, et par leur propre conscience, et par le respect humain qu'ils n'ont pas encore appris à braver,

leurs cabinets combattent ces nobles sentimens avec les armes dont nous leur avons nous-mêmes appris l'usage. « Votre généro-» sité, leur disent-ils, doit se taire à la voix » de la nécessité. Que sont des promesses » devant les devoirs rigoureux du trône ? » *Que votre politique s'élève au-dessus de* » *la morale.* Machiavel, l'oracle de la nation, qui vous effraya si long-tems de ses » succès et de sa vaste ambition, vous » excusa d'avance, en disant : Les princes » ne sont pas obligés de tenir leur parole, » lorsque les circonstances qui la leur ont » fait engager n'existent plus. Si vous rougissez d'une pareille maxime, si sa crudité » vous révolte, daignez vous rappeler qu'il » s'agit ici du salut de l'Europe, du salut » de la patrie, et que cet homme de génie a » dit dans ses admirables discours sur Tite-» Live (1) : là, où il s'agit du salut de la pa-

(1) Dove si delibera al tutto della salute della patria, non vi debbe cadere alcuna considerazione nè di giusto, nè d'iugiusto, nè di pietoso, nè di crudele, nè di laudabile, nè d'ignominioso.

Discours, liv. III, chap. 41.

» trie, on ne doit fléchir sous aucune con-
» sidération; justice, injustice, compassion,
» cruauté, gloire, ignominie, tout doit se
» taire. La France est trop puissante pour
» qu'il n'y ait pas du danger à tenir vos pro-
» messes. Dans l'épuisement même où vous
» l'avez réduite, les élémens de prospérité
» dont elle surabonde vous menacent en-
» core. Tous les fermens de révolution d'ail-
» leurs n'y sont pas éteints; et, sans pu-
» nir les coupables, vous devez vous servir
» de ce prétexte pour justifier une rigueur
» lucrative dont nous aurons l'air de dé-
» plorer la nécessité. Plaignez l'infortuné
» Louis XVIII, puisque vous admirez son
» beau caractère; mais, pour ne pas laisser
» transpirer une seule de vos émotions géné-
» reuses dans la politique, rapportez-vous-
» en à nous. Un diplomate doit être aguerri
» contre la sensibilité, comme Mithridate
» l'était contre le poison. »

Voilà comme agit, voilà comme parle le machiavélisme. De ses victimes de la veille il fait le lendemain des prosélytes; il substitue sans cesse à la voix de la morale celle de l'intérêt; et lorsqu'il ne combat pas la première

par des sophismes, il en affaiblit les accens par les plus nobles prétextes. C'est ainsi qu'un homme, dont nous célébrons tous le beau caractère, quoique l'allié, quoique l'ami de notre roi, dont il admire plus que personne les vertus, mais séduit sans doute, à l'insu de lui-même, par l'exemple et la contagion de nos principes, crut nous *donner une grande leçon morale* (1) en nous dépouillant de nos plus beaux trophées. S'il ne vit pas qu'un traité seul pouvait nous ravir des objets devenus par le traité de Paris une propriété légitime, malgré leur origine, il oublia du moins que, pour donner une leçon morale, on ne doit en recueillir soi-même aucun fruit indirect, sous peine d'offrir, au contraire, le plus dangereux des exemples. Il oublia que des représailles, justes ou non, fussent-elles d'ailleurs instructives pour les contemporains, perdent aux yeux de la postérité le caractère de moralité dont on voudrait les empreindre, lorsque le résultat n'en est pas entièrement

(1) Expressions de la lettre de lord Wellington à lord Castlereagh, sur l'enlèvement du musée.

désintéressé. Pour recueillir quelques éloges de plus, sans doute, d'une patrie qu'il eût mieux honorée en les dédaignant, il obscurcit un peu la partie la plus pure de sa renommée. Presque infidèle dès-lors aux inspirations généreuses qu'il fit éclater sur les champs de bataille, le vent d'une ambition trop calculée le dévia de la route où l'entraîne toujours le premier mouvement de son ame; la politique du jour, en y mêlant ses erreurs, en altéra le noble caractère; il dédaigna les avis d'Aristide pour ceux de Thémistocle, ne voyant pas que les droits de la patrie finissent où commencent les murmures de la justice. Il ne se dit pas que, partout où seraient transportés les statues et les tableaux dont il disposait au gré de la politique, en dépit d'un traité formel, ils y proclameraient une erreur fatale à la pureté de sa gloire. Machiavel seul osa faire une vertu de l'infidélité pour les étrangers; par quelle fatalité donc, si ce n'est par la contagion d'une politique indigne de lui, l'homme dont tous les peuples, les vaincus comme les vainqueurs, aiment à célébrer les grandes qualités, céda-t-il si facilement aux exemples

d'un siècle corrompu ? Pourquoi sacrifia-t-il, aux applaudissemens exclusifs de sa patrie, les suffrages du monde et de la postérité ? Non, on ne saurait trop le redire : rien n'est plus dangereux, rien n'est, comme on le voit, plus contagieux qu'une pareille théorie, puisque les peuples, les monarques et les grands hommes eux-mêmes cèdent également à ses perfides amorces. Les lois ne sont, hélas ! que trop insuffisantes contre la corruption naturelle du cœur, sans briser encore les freins moraux destinés à en contenir les ravages. Consacrer comme des oracles les erreurs ou les théories coupables d'un grand génie, c'est donner à la fois à la perversité des hommes, et de nouveaux fermens, et des méthodes ingénieuses pour en doubler l'action. Quiconque ne verra pas là l'origine de nos maux actuels, la cherchera vainement ailleurs. La cause en est trop évidente, pour ne pas avertir les puissances qu'elles ne peuvent persister dans les mêmes erreurs, sans aboutir aux mêmes résultats. Si la magnanimité des souverains ne parle pas plus haut que la politique des ministres, ceux-ci ne dédaigneront peut-

être pas toujours l'histoire de nos jours, si féconde en grandes leçons ; et, puisqu'ils veulent à toute force des représailles et des leçons morales, les premières une fois consommées, les autres une fois données, la réflexion les ramènera tôt ou tard au système de contre-forces, devenu désormais la grande charte des peuples européens. Ainsi nos fautes, par les grandes leçons qui en résultent, traceront aux monarques du jour leur véritable politique. La nécessité condamnera même les moins généreux à cet équilibre dont la France est un des contre-poids indispensables. Le despotisme militaire ne serait pas plus assuré désormais dans les mains qui voudraient l'exercer, qu'il ne le fut dans les nôtres. Supposé même qu'une puissance vînt à s'en saisir momentanément, ses anciens alliés s'armeraient aussitôt contre elle. Le souverain qui forma contre nous la croisade de tant de nations, porte plus d'intérêt que personne à l'existence de la France rentrée dans ses limites, guérie de sa frénésie militaire, et jouant, dans cette vaste machine, le rôle auquel elle est naturellement appelée. Le sage lui-même

peut sourire à un ordre de choses devenu la garantie d'une longue paix ; il doit approuver, sur-tout, une politique forcée d'être morale. Qu'importe que les gouvernemens n'en aient pas le mérite ? l'essentiel est d'obtenir, de certaines combinaisons, des avantages qu'on espérerait vainement de la conscience des peuples ou des rois. Si la modération qu'elles exigent ne peut avoir rien de magnanime, à défaut de grandeur, elle porte le gage de sa durée dans l'identité des intérêts nombreux mis sous sa sauve-garde.

La Providence, en nous ramenant à ces vérités triviales, par le sentiment de nos maux plus que par l'étendue de notre raison, a voulu nous en montrer sans doute la fragilité ; elle a voulu surtout nous éclairer sur le danger des révolutions. Effectivement, il n'est ni un historien, ni un publiciste, dont les récits ou réflexions ne nous les présentent comme d'impitoyables fléaux. Machiavel, quoique ardent républicain, d'accord sur ce point avec l'un des plus grands hommes de l'antiquité, les considère sous le même aspect : de cette hauteur à laquelle l'élève souvent son rare génie, des impuretés de sa théorie, et

somme s'il eût voulu racheter d'avance, par une leçon appropriée à nos erreurs, le mal que nous devions un jour recevoir des siennes, il a dit : « C'est vraiment une sen-» tence d'or que cette sentence de Tacite (1) : » les hommes doivent honorer les choses » passées, obéir aux présentes, *désirer de* » *bons princes, et les supporter quels qu'ils* » *soient.* » Dans la conviction dont l'avait pénétré, sur ce point important, la connaissance de l'histoire, il ajoute même ailleurs : « (2) Les hommes changent volon-» tiers de maître, croyant améliorer en cela » leur condition : dans cette espérance, ils

(1) E veramente quella sentenza di cornelio Tacite è aurea che dice : gli uomini hanno ad onorare le cose passate ed ubidire alle presente ; e debbono desirare i buoni principi, e come si siano fatti tolerargli.

Discours, liv. III, chap. 6.

(2) Gli uomini mutano volontieri signore, credendo migliorare, et quella credenza gli fa pigliar l' armi contro a chi regge, di che s'inganano perche veggono poi per esperienza aver peggiorato.

Le Prince, chap. 3.

» prennent les armes contre leurs souve-
» rains ; mais l'expérience les détrompe en
» rendant leur condition pire qu'elle n'é-
» tait. »

Il avait assez étudié le cœur humain pour savoir que rien ne nous satisfait pleinement, qu'un désir vague de changement nous agite au sein même du bonheur. L'homme, selon lui, est amateur des choses nouvelles, *di cose nuove*. Les Français, surtout, sont inconstans et légers, *vari e leggieri*. C'était annoncer d'avance les maux dont un pareil trait de caractère allait couvrir leur pays, une fois qu'on y serait assez imprudent pour dire : « L'insurrection est le plus saint des devoirs. » Si le schisme religieux dont il put, avant de mourir, entrevoir les premières agitations, a prouvé le danger des innovations par une guerre de trente ans et par des malheurs sans nombre, la révolution française l'a prouvé mieux encore. Mais, heureusement, la série de maux, née de cette soif de nouveautés politiques, paraît définitivement terminée ; le spectre sanglant de la révolution, en venant se montrer quelques instans au Champ-de-Mai,

n'a pu cacher à personne son horreur, sous le charme des espérances et des illusions. L'expérience a versé des flots de lumières sur les dogmes décevans avec lesquels on essaierait vainement de nous égarer encore. La monstruosité de certains résultats nous a tous désenchantés sur des principes, vrais peut-être en théorie, mais inapplicables à des êtres imparfaits comme l'homme. Ce qu'il y a de certain, c'est que, jugée par la bizarrerie de ses effets secondaires comme par l'atrocité de ses moyens, la révolution n'inspire plus qu'horreur, mépris et dégoût à quiconque la considère aujourd'hui sans y avoir participé. Depuis Barnave, coupable et puni sans doute de ces mots horribles : *Le sang qui coule est-il donc si pur qu'on doive le regretter !* jusqu'à Condorcet, mort de faim dans un cachot au moment même où sa plume criminelle venait de provoquer les Espagnols à l'insurrection; depuis Danton, condamné par le tribunal révolutionnaire, l'anniversaire même du jour où il en avait fait décréter l'établissement, jusqu'à la mort d'Osselin, victime de la loi contre les émigrés, en grande par-

tie son ouvrage, il n'y a rien dans cette épouvantable scène qui ne soit empreint du sceau particulier de la Providence. Les crimes, les assassinats et les blasphèmes qui la souillèrent, destinés vraisemblablement à nous la montrer dans toute son horreur, ne faisaient que préparer, par des leçons secondaires, la grande leçon dont nous ne devions saisir la moralité qu'au moment où elle serait complète.

Vive Péthion! Péthion ou la mort! dut, après la journée du 10 août, crier tout habitant de Paris, sous peine d'être égorgé par les fanatiques admirateurs de ce nouveau maire du palais; et quelques jours après, le héros populaire ne trouve pas un coin de terre pour cacher sa funeste popularité. Poursuivi par le peuple dont il venait de proclamer la sagesse (1), forcé d'errer de caverne en caverne pour échapper à sa rage, il est dévoré par les loups.

« C'est nous qui avons détrôné le tyran;

(1) Peuple! disait-il aux factieux du 20 juin, tu viens de te conduire avec dignité; retire-toi avec calme.

» c'est à Charenton que nous avons formé » le plan d'attaque du château (1), » disent les girondins, ces fondateurs ambitieux d'une république, qu'alors comme aujourd'hui tout Français raisonnable regardait comme impossible ; à peine ont-ils ainsi proclamé la violation de leurs sermens, à peine ont-ils ainsi justifié la noble victime dont le sang est nécessaire à leurs projets, qu'ils en subissent le châtiment. En vain s'indignent-ils contre la minorité factieuse qui leur fait la loi, le monstre de la révolution, démuselé de leurs propres mains, leur répond, par l'organe de Robespierre : « La » vertu fut toujours en minorité sur la terre. » Ils tombent ainsi sous les coups de leur fausse doctrine. L'*incorruptible* révolutionnaire tombe à son tour, avec ses satellites, sous les coups de la sienne. Une résipiscence incomplète et tardive a déjà conduit, quelques jours avant, sur le même échafaud le tribun assez pervers pour s'être intitulé le procureur-général de la lanterne. D'après les

(1) *Moniteur* du 2 novembre an 1er, page 1298.

vues d'une Providence assez miséricordieuse sans doute pour jeter dans ce chaos les rayons de lumière dont nous profiterons trop tard, un même tombereau l'avait traîné au supplice avec ces royalistes et ces aristocrates dont sa plume sanguinaire demanda tant de fois la mort, avec des généraux qui ont versé leur sang pour la république.

Toujours impitoyable, toujours atroce, lors même qu'il exerce une aveugle justice, le monstre de la révolution s'apaise, ou s'enivre du propre sang de ses défenseurs, selon la rigueur des axiômes incertains dont ils s'appuient successivement, selon le caractère des chefs de parti qui les interprètent. Mais, soit qu'il dévore des criminels, soit qu'il frappe des innocens, l'horreur qu'il inspire est la même. Par un de ses jeux les plus cruels, l'infortuné Pichegru, l'éloquent Portalis, le respectable Barthélemy, punis à Synnamary de leurs services, de leurs talens et de leurs vertus, s'y trouvent à côté du féroce Billaud de Varennes et du vil histrion Collot-d'Herbois. Les renommées honteuses, nées des caprices du monstre, détruites aussitôt par ses fureurs,

signalent à-la-fois la versatilité de sa justice et la fragilité de ses arrêts ; car le mouvement dans lequel seront entraînés indistinctement tant d'innocens et de coupables, n'a pas plutôt arraché Mirabeau du Panthéon, qu'il y place Marat, pour en précipiter bientôt après le cadavre dans l'égout de Montmartre.

C'est encore grâce aux ambiguités d'un système où tout est incertain et confus comme ses bases, que Carnot, régicide de fait en 93, et professeur public de régicide en 1815, ne fut pas moins proscrit en fructidor comme royaliste. Un de ses collègues, au nom d'une assemblée de révolutionnaires, l'accusa solennellement de s'entendre avec Imbert Colomès, les clichiens et l'armée du prince de Condé, pour nous ramener sous le joug des Bourbons. L'accusateur officiel, en le condamnant, selon les maximes du tems, *à mourir et non à être tué*, se dispensa de preuves, parce que, disait-il, *on ne prouve pas la lumière ;* logique commode, digne de la révolution ; logique dont elle s'est servie tour-à-tour contre quiconque a voulu calmer ses fureurs.

Carnot, convaincu de royalisme! O Providence! ce sont-là de tes leçons. La révolution n'est que le grand cadre où tu les as accumulées pour mieux confondre l'orgueil de ses disciples; leur montrer, dans des résultats toujours les mêmes, l'extravagance de leurs systèmes, l'obscurité de leurs dogmes, et nous ramener plus aisément sous l'autorité de l'expérience, sous les lois tutélaires de la morale, sous ce vieil abri de l'honneur enfin, où l'on brave impunément la licence des opinions. Par le supplice de tant de coupables, par l'ignominie dont sont couverts aujourd'hui leurs complices, par les proscriptions, par les assassinats juridiques dont ils nous ont vengés de leurs propres mains, par le tableau si caractéristique d'une dégradation fière de sa bassesse, tu as voulu nous désabuser de leurs principes, devenus sans excuses à la vue de leurs résultats.

Si des faits vus en masse on descend jusqu'à considérer l'action des nouvelles théories sur le caractère individuel de certains Français, le tableau, lorsqu'on peut en vaincre le dégoût, devient plus instructif

encore. Les personnages révolutionnaires, suivis isolément dans leur route, s'y montrent parcourant sans cesse un cercle vicieux. Semblables à ces calculateurs dont la vie se passe à la recherche d'un problème insoluble, rien ne les détourne de leur but, rien ne les avertit de l'inutilité de leurs efforts; l'expérience a beau leur donner ses leçons sous mille formes, qu'est-ce que l'expérience pour des gens qui renient l'autorité du passé, pour s'en tenir à celle des axiômes?

Voyez tous ces prétendus défenseurs des idées libérales : leur carrière n'est qu'une série de contradictions toujours justifiées à leurs yeux par des généralités et des paralogismes. Royalistes en 91, républicains en 93, esclaves fiers de leurs chaînes à la cour du tyran, à les entendre cependant, ils sont toujours dans les mêmes principes. Ils ont juré haine à la royauté ; ils ont juré de mourir pour la république ; ils ont juré de mourir pour Bonaparte ; ils se sont montrés sous de nouvelles bannières, au Champ-de-Mai; mais leur théorie les absout de tant de contradictions. Prenez-les tous, les uns après les autres, vous ap-

prendrez d'eux ce que la corruption naturelle du cœur peut recevoir de raffinement d'une science qui ne s'appuie sur la morale ni sur la religion ; vous saurez tout ce que l'intelligence humaine peut recevoir de confusion et d'obscurité d'une politique qui enseigne à se montrer honorablement pervers.

« La France est essentiellement monar-» chique ; l'assemblée constituante a fait un » ouvrage sublime, » écrivent les révolutionnaires en 91 : devenus républicains en 93, ils s'unissent aux fondateurs de la république, votent avec eux, se prosternent ensuite aux pieds d'un empereur-roi, et lui disent, avec des collègues esclaves de quiconque les paie : « Le sénat, dont l'autorité n'existe » que lorsque votre majesté la réclame et la » met en mouvement... » L'on croirait peut-être que tous ces protées rougissent de leur versatilité : non, ils accusent les Français restés fidèles à leurs sermens ; ils les traitent de gens à préjugés. Si ce n'est pas là le langage d'une corruption profonde, c'est bien certainement l'effet d'une de ces folies relatives qui laissent à notre intelligence sa rectitude ordinaire, sur tout autre

sujet que celui dont elle est née ; genre d'aberration dont le génie lui-même n'est pas toujours à l'abri, et qui faisait dire à Machiavel, d'un monstre comme Borgia : « Tout » bien considéré, je ne trouve rien à re» prendre dans sa conduite, » et d'un brigand comme Castruccio : « Dieu aime les » hommes énergiques, puisque c'est par » eux qu'il châtie les faibles. »

Voilà les scandales où conduisent les théories immorales. Des rivaux à perdre, du sang à verser, des parjures à consommer, ce sont des bagatelles, des devoirs même pour tout ambitieux qui s'est dit une fois, Il n'y a pas de crime en politique. Les excès où nous entraînent de semblables axiômes ne sont pas moins fréquens dans l'histoire ancienne que dans la nôtre ; et, pour connaître le degré de corruption où peut descendre l'homme, il faut en considérer le tableau chez les peuples dégradés à cette école, comme chez les peuples dégradés dans les excès de la démocratie : à quelques nuances près, les résultats décèlent tous un caractère commun. Rome, aguerrie dans l'insensibilité par ses gladiateurs, ne l'em-

porte peut-être sur Paris, sous ce rapport que par la franchise de sa férocité. Le mépris pour l'espèce humaine, vice des gouvernemens antiques, dans lesquels l'esclavage entrait comme un des élémens constitutifs, ne trouvant plus ni frein ni contrepoids, chez nous, dans une religion discréditée systématiquement, fut poussé presque aussi loin. L'avilissement où étaient tombés les Romains lorsque Sylla, les égorgeant comme de vils troupeaux, distribuait à ses amis les biens des proscrits, auxquels il ordonnait froidement de s'entretuer; l'avilissement où nous descendîmes nous-mêmes lorsque des scélérats obscurs, tels que Carrier, Lebon, Maignet et Fouquier-Tinville, nous couvraient d'un opprobre semblable, avaient une cause commune. Par une dégradation dont tous les gouvernemens populaires ont fourni des exemples, la France démocratisée, la France sans religion, subit, comme Rome républicaine, toute la honte, toute la fureur des proscriptions; elle eut, dans Couthon, Saint-Just et Robespierre, des triumvirs moins célèbres, mais non moins impitoyables. La liste des émigrés, imitation

perfectionnée des listes de proscription ouvertes à Rome par la vengeance et la cupidité, donna même à la rage des proscripteurs modernes une régularité plus destructive. Les riches, les nobles, les fermiers généraux, furent mis à mort chez nous comme le sénateur d'Albe, pour avoir possédé, comme lui, des maisons de campagne. Nos proconsuls ne se montrèrent ni moins insolens ni moins rapaces que les leurs; il ne nous manqua qu'un Cicéron pour flétrir les spoliateurs de la Belgique. Les Français, sous la tyrannie du comité de salut public, comme Rome sous celle des décemvirs, ne trouvèrent pas plus de courage pour défendre un monarque conduit à l'échafaud par des sujets qui le pleuraient presque tous, que n'en avait trouvé le peuple de Rome pour défendre ou venger les deux Gracques. Dans l'abjection où l'esprit militaire avait fait descendre ces fiers dominateurs, Pompée leur idole, Pompée, qu'ils nommèrent grand, insensible à l'opprobre, sans délicatesse, sans dignité de caractère, esclave d'un bourreau tel que Sylla, ne rougit pas de divorcer par ses ordres avec une épouse

chérie. Jusqu'aux deux hommes appelés par l'aveugle fortune, et par la nature de leurs vices, à recueillir le fruit de tant d'avilissement, l'un se cacha, pendant la bataille, dans les bagages de l'armée qui combattait pour sa cause ; l'autre abandonna tout aussi lâchement l'armée qui venait de porter le dévoûment pour lui jusqu'au parjure.

Sur les bords de la Seine, comme sur les bords du Tibre, la cruauté des proscripteurs, la pusillanimité des victimes, l'abjection des corps délibérans ne différèrent que par de faibles nuances. Si nous nous indignons en apprenant que le sénat de Rome, troublé par les gémissemens de six mille infortunés, que Sylla faisait exécuter aux portes du temple de Bellonne, en reçut cette insolente réponse : « Ne vous interrompez pas, pères conscrits ; ce sont des séditieux que je fais châtier, » la postérité ne s'indignera pas moins de nos exécrables journées de septembre. Elle n'apprendra pas sans surprise que le sang innocent ne cessa de couler pendant cinq jours, presque sous les yeux d'un sénat assez vil, ou assez féroce, pour n'en avoir pas arrêté l'effusion.

Nous avons en horreur les Antoine et les Octave ; mais Octave proscrivant à-la-fois trois cents sénateurs, deux mille chevaliers romains, et vendant ensuite leur grâce à cent mille sesterces par tête ; Antoine faisant assassiner Nonius, pour s'approprier une brillante opale, et proscrivant Verrès pour ses beaux vases de Corinthe, ne faisaient que battre, sur les places de Rome, la monnaie qu'ont battue depuis nos Antoine et nos Octave sur la place de la Révolution. Lorsque Bonaparte, pour rassurer les régicides, assassina le duc d'Enghien, il imitait en cela la complaisance du *divin* Auguste, souscrivant par la plus lâche des concessions à la mort de Cicéron.

Des têtes sanglantes ont été promenées à Paris sur des piques : eh bien ! une populace, ivre de la même fureur que la nôtre, en avait également offert aux proscripteurs romains jusque dans leurs festins. Si Marius, en véritable héros populaire, du lit où il s'enivrait de Falerne et de sang, tressaillit d'aise en voyant à ses pieds celle de l'orateur Marc-Antoine ; s'il embrassa publiquement l'assassin Anius ; si l'horrible Fulvie,

saisie de la joie d'une Euménide en tenant celle de Cicéron, ne rougit pas d'en percer la langue inanimée d'une de ses aiguilles, n'avons-nous pas vu des coupe-têtes et des furies de guillotine exercer de semblables horreurs sur le cadavre de la princesse Lamballe? N'avons-nous pas vu des prostituées, traînées chez nous en pompe dans des chars de papier tricolore, proclamées déesses de la liberté, comme Antoine, habillé en Bacchus, proclamé dieu par de vils histrions, s'était fait traîner dans les rues de Tarse et d'Alexandrie, sur un char où l'on voyait à ses côtés la courtisane Citéride?

Avec cette insensibilité féroce, avec cette dissolution de mœurs si lâche dans quelques-uns de ses effets, les théories immorales et l'esprit républicain inspirent ordinairement une esprit de flatterie, dont l'abjection paraît presque inconcevable. Jamais, dans la transition qui conduit inévitablement les Etats populaires à la tyrannie d'un seul, la prétendue fierté républicaine n'a manqué de célébrer, comme des héros, les plus lâches usurpateurs; et si la plupart d'entre eux ont obtenu plus d'éloges que les bons

rois, c'est que, par un des résultats immanquables de l'esprit populaire, les tyrans, sortis ordinairement des désordres de l'anarchie, reçoivent presque toujours leur puissance de ses mains impures. Le genre d'avilissement qu'elle laisse après elle, peint par Tacite en traits inffaçables, fut porté si loin qu'il fatigua jusqu'à Tibère lui-même. Déjà comblé d'adorations, le lâche Octave n'avait pas encore racheté, par la dernière moitié de sa carrière, ses premières fureurs dans celle de l'ambition, qu'Horace et Virgile avaient épuisé pour lui les séductions les plus brillantes de la flatterie. Virgile surtout, quoique dans des vers d'une élégance exquise, en avait fait un dieu.

Le même esprit s'était montré sous des traits plus odieux pendant la dictature de César: au moment où la république existait encore, il avait dépassé ce que les monarchies offrent en ce genre de plus abject. Grâce à la bassesse d'un sénat dont tous les membres, jusqu'à Caton lui-même, gouvernés uniquement par l'intérêt personnel, le plus corrupteur des véhicules, exerçaient une usure intolérable sur un peuple où les

débiteurs étaient frappés de verges, il fut permis au dictateur d'assister au théâtre, une couronne sur la tête; ses images furent mêlées à celles des dieux : on lui consacra des temples et des autels; et, par un caractère de turpitude inhérent à l'esprit populaire, dans cette Rome dont la violence exercée sur Lucrèce avait fait une république, dans cette Rome qu'un attentat d'un même genre délivra de la tyrannie des décemvirs, des hommes qui prenaient encore le nom de républicains, délibérèrent pour savoir si on ne donnerait pas à César un droit sur toutes les femmes romaines.

Les Athéniens dégénérés, conduits presqu'au même degré d'avilissement par les mêmes causes, ces républicains, si fiers des grands hommes qu'ils avaient cependant persécutés ou soumis à l'ostracisme, en véritables démagogues, dans un accès de flatterie presque incroyable, mais par cela même tout-à-fait caractéristique, ne votèrent pas moins de trois cent soixante statues d'airain à Démétrius de Phalère. Machiavel, chef des effrénés de Florence, *Capo dei Sviceratí;* Machiavel, dégradé par la

corruption républicaine, prodigue également d'éloges et de flatteries, loua jusqu'à la fadeur Léon X et Clément VII, qu'il regardait comme les tyrans de sa patrie. Le même esprit de servitude règne encore aujourd'hui à Venise, devenue, sous l'empire du machiavélisme et du républicanisme, une terre classique d'abjection. Jamais la flatterie n'a pu se montrer ailleurs sous des formes plus serviles : quiconque est vêtu décemment y reçoit cent fois par jour le titre d'*illustrissimo*. Les inférieurs n'y appellent encore leurs supérieurs que votre excellence, votre mérite ; *vostra excellenza, vostra merce.* Je suis à vos pieds, Je vous baise les mains, ce sont-là les formules ordinaires de salut. C'est en vain aussi qu'on y chercherait de l'honneur, de la délicatesse, de la franchise ; les théories de Paolo Sarpi, combinées avec l'esprit républicain, y ont desséché jusqu'au germe de ces sentimens. Une nature de convention a tué là la véritable nature : cette charge qui nous blesse dans les comiques italiens, imitation assez fidèle des mœurs vénitiennes, donne encore à toutes les scènes de leur vie un air de co-

médie ; et l'étranger, en voyant la politesse y épuiser le dictionnaire de la servitude, sans jamais rencontrer un seul accent de la bienveillance, croit assister à des scènes convenues d'avance.

C'est où devaient aboutir des républicains sous un gouvernement assez ombrageux pour entretenir systématiquement la débauche dans le clergé, assez immoral pour payer, accueillir et mettre à exécution les conseils indignes de fra Paolo Sarpi.

Les progrès de cette science du mal n'ont pas été moins rapides chez nous. La France, une fois sans autre guide que des axiômes machiavéliques et des sentences républicaines, a perdu, dans un laps de tems bien plus court, la noblesse et la loyauté de son caractère ; ses républicains, donnant même à la louange des formes plus serviles qu'elle n'en eut jamais pendant la monarchie, ont porté l'abjection jusqu'à dire à Bonaparte, qu'après l'avoir fait, Dieu s'était reposé. Ce fut de leurs propres mains, en effet, qu'il reçut l'encens le plus fade et le plus dégoûtant.

On pourrait accumuler jusqu'à l'infini de

semblables rapprochemens : les résultats, dans leur évidence instructive, n'en différeraient tous que par quelques nuances. Ils prouveraient que l'irréligion, l'immoralité systématique et les théories populaires ne produisent autre chose que de la corruption, du scandale et un aveuglement porté souvent jusqu'au vertige. L'assemblée qui suivit immédiatement la mascarade antinationale du Champ-de-Mai, fut vraisemblablement destinée par la Providence à nous en convaincre. Par la bizarrerie de sa composition, par la honte bien avérée de beaucoup de ses membres, par l'atrocité folle ou burlesque de leurs discours, elle a réuni tous ces divers caractères, et a fermé, comme elle avait été commencée, la grande bacchanale révolutionnaire. En vérité, Milton, lorsqu'il prêtait aux anges coupables le langage faux, colossal et bizarre, attribut d'une nature dégénérée, semblait peindre d'avance les auteurs de ce pandæmonium.

Barrère, Cambon et Félix Lepelletier, sortis des égouts de la révolution où les avait relégués l'horreur inséparable de leurs

noms, viennent s'y présenter en triomphe. Ils s'étaient toujours montrés avides du sang de l'homme qui les préside ; ils marchent maintenant, ils votent dans le même sens que leur ennemi. De son côté, son horreur pour eux a cessé comme par enchantement ; et le pair de Louis XVIII ralentit, tout au plus de quelques instans, la rage des républicains et des bonapartistes rassemblés pour proscrire les Bourbons, au nom du Corse, dont les Romains, disaient-ils naguères, n'auraient pas voulu pour esclave.

Cambon, fier là de sa pauvreté, sourit ironiquement à d'anciens collègues devenus ducs, qu'il espère bien faire passer sous le terrible niveau de l'égalité. Félix Lepelletier, digne ami de Marat, s'applaudit d'y retrouver ceux avec lesquels il a bravé les cachots, les exils et les déportations. En voyant à ses côtés le ministre exécuteur de tant de rigueurs impériales, il lui pardonne et proclame sérieusement Bonaparte le restaurateur de la liberté. Dans les bancs de ces vieux champions de l'égalité siégent presque tous leurs anciens proscripteurs. Les funestes journées du 31 mai, de vendémiaire

et de fructidor ont là, chacune, leurs représentans. L'usurpateur y a ses esclaves, ses écrivains et ses ministres. Barrère s'y trouve près de ceux qu'il proscrivit en 93, de ceux qui le proscrivirent depuis en thermidor, et du ministre qui le proscrira bientôt de nouveau. En attendant le combat de tant d'élémens hétérogènes, les valets de Bonaparte s'unissent aux valets du Directoire, aux régicides surtout, contre la France redemandant son Roi légitime. Cependant une crise terrible s'annonce par des symptômes effrayans. Huit cent mille hommes altérés de vengeance marchent vers Paris; la patrie est sur le bord de l'abîme creusé de nos propres mains : la frayeur, convertissant alors leur aveuglement en vertige, il éclate en ces mots : *Rendons grâce au malheur des circonstances, puisqu'elles favorisent la liberté.* A ce langage, d'une nature trop dégradée pour avoir le sentiment de sa dégradation, personne ne rougit, car il n'y a plus là de Français; il n'y a que des révolutionnaires instruits à l'école de Machiavel, mais qui n'ont pas conservé, comme lui, le frein de la religion.

Enfin un homme raisonnable, égaré dans ce pandæmonium, ose faire entendre le vœu national! Il demande le Roi que nous ramène l'Europe, et qui règne déjà sur une partie de la France. Le croira-t-on? on le déclare en démence; on le traite exactement comme la Convention traita Manuel, redevenu sensible à la vue de l'auguste prisonnier du Temple. Cependant, tout moyen de résistance étant désormais inutile, il faut songer à négocier: qui nommera-t-on pour traiter avec des rois armés en faveur de la légitimité des trônes? Par un aveuglement méthodique qui ramène sans cesse les mêmes extravagances, on nomme pour cela des régicides. De misérables sophistes, à la vue de l'Europe entière déchaînée contre la licence de leurs opinions, ne trouvent rien de mieux que d'en faire une profession plus formelle encore; ils tracent aux souverains le cercle de Popilius avec les droits de l'homme.

Tel est, tel sera éternellement l'effet de l'esprit sophistique. Contemporain inséparable de la décadence des peuples, il en accélère toujours la chute; c'en est le pré-

curseur infaillible. La Grèce marcha rapidement à sa perte lorsque les sophistes y prévalurent. Rome, au moment où commença sa dégénération, s'engoua également de leurs subtilités; et c'est parce que Caton en voyait déjà les effets, dans la corruption systématique de ses contemporains, qu'il opinait au sénat pour qu'on renvoyât promptement de la ville le sophiste Carneades, dont s'était infatuée la jeunesse romaine. Les Grecs du Bas-Empire, égarés comme nous, dans les ténèbres de certaines abstractions, ne faisaient jamais trève à leurs argumens, pas même dans les plus grands dangers de la patrie. Tous les historiens ont remarqué que lorsque l'usurpateur Cantecuzene entra dans Constantinople, il trouva l'impératrice et l'empereur occupés à de vaines discussions contre le patriarche. Ils ont également remarqué que cette nation sophistique et raisonneuse, dans son ardeur puérile pour ces vains pugilats de l'esprit, s'y livrait avec fureur à l'instant même où Mahomet II s'emparait de la capitale, et terminait son existence politique. Les mêmes causes ramenant sans cesse les mêmes

effets, Blucher, en entrant à Paris, put y entendre disserter niaisement sur les droits de l'homme, comme Cantecuzene, entrant à Constantinople, y avait entendu défendre les absurdités des quiétistes du mont Athos.

Si l'on s'obstine à méconnaître, dans cette interminable série de ridicules et d'atrocités, l'ouvrage des théories immorales dérobées à Machiavel, on ne niera pas, je pense, que la doctrine du régicide, prise évidemment à son école, n'ait acquis, dans la révolution, un caractère équivalent à de la folie. La licence en paraît inexplicable aux yeux de quiconque n'a pas éprouvé, comme nous, ce que des erreurs méthodiques ajoutent à la perversité naturelle de l'homme, lorsque rien n'en neutralise le venin, lorsque ni la morale ni la religion n'en contiennent les ravages. Machiavel, religieux par principes, gardant du moins, jusque dans ses déplorables erreurs, une certaine mesure et disant : « Il n'existe, contre les mauvais rois, d'autre ressource que le fer, » ne condamna pas indistinctement tous les rois, bons ou mauvais : mais qu'on relise les dis-

cours de nos forcenés régicides : ils s'y montrent altérés du sang de tous les souverains, sans distinction. Indépendamment de la fureur abjecte qui s'y exhale, on y retrouve à chaque ligne le langage, les accens de cette folie relative que je signale comme le résultat des théories immorales; de cette folie au nom de laquelle certains républicains, après avoir proposé la création d'une légion de tyrannicides, sont devenus les agens les plus dévoués d'un tyran (1).

En supposant que quelques-uns d'entre eux aient été assez stupides pour regarder comme coupable le monarque dont ils atta-

(1) On ne doit aux morts que la vérité; et où trouver une vérité plus instructive que dans la carrière du révolutionnaire dont je parle ici ? Jean de Bry avait proposé d'organiser une légion de tyrannicides destinée à poignarder tous les souverains indistinctement; et Jean de Bry est devenu comte, préfet, conseiller d'état sous un empereur. Il n'eût excepté ni Marc-Aurèle ni Henri IV de sa sanglante proscription, et il a reçu des titres de Bonaparte ! Voilà où conduisent certaines doctrines.

quèrent le palais à l'improviste, nous devons déplorer un tel excès d'aveuglement, et laisser à la justice divine le soin de les absoudre; mais une interprétation semblable n'en excuserait, aux yeux des hommes, qu'un très-petit nombre. Il ne fallait pas même toute la dépravation dont ils ont donné tant de preuves pour les porter à cet excès; leur doctrine suffisait si bien pour cela, que la plupart condamnèrent Louis XVI plus encore comme roi que comme coupable. L'un d'eux crut même devoir comprendre tous les souverains dans son jugement; un autre prit, dans une législation toute particulière, le droit de condamner spécialement Frédéric-Guillaume; presque tous enfin, en montrant par leur vote la putridité de leur ame ou l'égarement de leur raison, signalèrent, par une franchise digne des démons, toute l'horreur, toute la folie de leur théorie. *La royauté est un crime contre la société!* s'écrie un jeune homme de vingt-trois ans. *Tout roi est un usurpateur et un rebelle!* s'écrie un autre. *Les rois sont, dans l'ordre moral, ce que les monstres sont dans l'ordre physique!* dit un

troisième. Il y a certainement là autant de démence que de corruption ; et où cette démence avait-elle pris sa source, sinon dans le dévergondage des théories dérobées à Machiavel? L'on ne doutera plus, je pense, de l'avilissement où conduit l'esprit démocratique, en voyant le républicain qui regardait les rois comme des monstres dans l'ordre social, devenu bien volontairement sénateur sous un empereur-roi, recevoir de lui pendant douze ans de son règne trente-six mille francs par an. Après s'être ainsi placé lui-même entre le reproche d'extravagance ou de vénalité, il peut choisir : nous sommes prêts à l'absoudre, en faveur de l'exemple instructif qu'il donne au monde ; mais si ce n'est pas là de la dégradation ou de la folie, qu'il nous explique du moins une théorie dont son exemple, dont sa dignité de sénateur, sous un homme doublement monstre à ses yeux, comme empereur et comme roi, nous dérobe la clef ; et qu'au lieu de nous régenter, par des écrits discrédités d'avance, il convienne enfin que la politique funeste par laquelle il croit encore pouvoir justifier la contradiction de ses

axiômes et de sa conduite, l'a frappé jusqu'ici d'aveuglement (1).

Que faudra-t-il donc pour désabuser tant de sophistes, si la moralité des événemens appelés à concourir au grand résultat moral dont ils viennent d'être témoins, ne parle pas enfin à leur esprit et à leur conscience? Que ceux qui seraient tentés d'en nier l'évidence en considèrent attentivement certains détails : pour peu qu'ils n'aient été que trompés, ils seront bientôt désabusés de leurs chimères.

A ces milliers d'imprudens et de criminels, moissonnés indistinctement par la faux révolutionnaire ; à tant de scélérats obscurs, ou trop malheureusement célèbres,

---

(1) J'ai déjà fait observer que la dignité de caractère était incompatible avec le machiavélisme et la démagogie. En voilà, ce me semble, une preuve irrécusable. Qu'est-ce donc qu'une doctrine qui, après avoir entraîné dans de semblables contradictions, fournit encore des argumens pour les excuser et même pour s'en glorifier? Comment se fait-il que tous ceux qui la professent traitent de gens à préjugés ceux qui la repoussent avec horreur?

poussés à l'échafaud par leurs fureurs respectives comme des instrumens passifs de la justice divine, avaient survécu quelques-uns de leurs complices; portés presque tous depuis lors à la cour du tyran, comme pour y démentir, dans les humiliations de la servitude, leurs prétendues idées libérales, que sont-ils devenus? Hélas! ils errent maintenant en fugitifs sur les lieux peut-être où leur fureur exila tant d'infortunés: ceux dont les lois atroces créèrent tant de millions de suspects; ceux qui condamnaient à la mort le fils coupable d'avoir nourri, d'avoir consolé son père, sont devenus suspects à leur tour. Ils éprouvent sûrement ce que Dante, parlant des rigueurs de l'exil, a si profondément exprimé dans des vers admirables: « Tu » connaîtras toute l'amertume du pain d'au» trui (1). Tu sauras combien il est pénible » de monter et de descendre les degrés d'une » maison étrangère. »

L'usurpateur, qu'ils appelaient avec tant

(1) Tu proverai sì come sa di sale
Lo pane altrui, e com' è dûro calle
Lo scendere e'l salir per l' altrui scale.

d'impiété *la providence du genre humain*, va laisser enfin reposer le monde, qu'il ne troublera plus pour les enrichir. En vain la perfidie le ramena-t-elle du rocher toscan, sur lequel l'avait relégué l'Europe beaucoup trop indulgente, la justice céleste vient de le foudroyer sur un autre rocher, où son cœur d'airain ne bravera le remords que pour vivre plus long-tems, et rendre ainsi la leçon plus complète. Que ses partisans contemplent leur fausse divinité dans toute la honte de sa chute : pouvoir, trésors, adulateurs, elle a tout perdu, jusqu'au Séide trop fidèle, sous les yeux duquel coula dans les fossés de Vincennes le sang d'un jeune héros. Qu'ils contemplent ensuite le trône au pied duquel ils se courbaient si servilement, devant le vice en personne, ils y retrouveront cette race antique qu'ils s'étaient flattés d'éteindre. Le frère de leur victime les humilie aujourd'hui par ses vertus, dans le poste auguste où l'a rappelé leur criminel délire. S'ils suivent de leurs regrets tous ces rois corses, aujourd'hui réduits aux diamans de leur sanglante couronne, ils les verront invoquer un refuge

de la générosité des souverains qu'ils bravaient naguère; rappelant en cela ce ridicule roi Théodore, leur devancier et leur compatriote d'adoption, donné par l'Allemagne à la Corse, en compensation, sans doute, du Sardanapale que devait offrir plus tard aux Westphaliens une île si fertile en rois sans aveu.

Ce roi de théâtre lui-même, Murat, qui, sous la coiffure de François Ier et sous l'habit de Franconi, cachait si mal l'ame d'un Thersite, ce roi monté, comme Mazianello son confrère, du cabaret au trône de Naples, ils l'en ont vu tomber par les calculs erronés du machiavélisme; en venant ensuite expier l'ignominie de sa politique sur les lieux témoins de ses plus grands scandales, il offrit au monde une leçon où l'intention de la Providence est visible; d'après ses décrets éternels, il était juste que le calomniateur de Moreau, que le lâche qui l'outragea dans le malheur, mourût de la mort des brigands.

Ainsi, les grandes leçons viennent aujourd'hui de toute part. La France, en exerçant sur l'Europe le despotisme militaire,

que Rome exerça sur le reste du monde, a dicté les véritables élémens de la politique future. Par respect pour la morale, si ce n'est par un sentiment bien entendu de leur propre dignité, les souverains ne permettront plus aux peuples d'aller choisir leurs rois dans les clubs ou les tavernes, et d'ériger en doctrine les fureurs méthodiques d'un pareil délire.

Si Murat, par la honte de son règne, par l'infamie de sa politique, par l'extravagance de sa dernière tentative, ne nous a pas désabusés sur le danger de prendre des monarques dans les derniers rangs de la société, les rois de carnaval, portés comme lui, par notre démence, sur des trônes de boue, n'ont déjà versé sur la royauté que trop de ridicules pour qu'on n'en tarisse pas à jamais la source. C'est sans doute pour l'instruction des générations à venir, et dans les vues d'une sage Providence, que tous ces rois malades ; crapuleux ou bigames, livrés à la risée du monde par un empereur bigame lui-même, se sont montrés un instant sur leurs trônes pour en être chassés aussitôt par une justice vengeresse.

Rienzi, Baroncello, Mazaniello et Théodore, viennent de revivre dans Joseph, Louis et Jérôme. Madrid, Amsterdam et Cassel ont été témoins des mêmes scandales que Rome, Naples et Bastia ; mais tous ces aventuriers, méprisés aujourd'hui du vulgaire, aux yeux duquel ils apparurent un moment sous des traits si trompeurs, conservent à peine quelques admirateurs dans leurs valets ou leurs chambellans. Ah! la main de fer tombée sur tant de grandeurs usurpées, quoique invisible, nous indique assez, par la moralité du résultat, le bras puissant qui la conduit! Celui qui signait de confiance, a-t-il dit, des arrêts innombrables de mort, et qui régentait insolemment le monarque dont il condamna le frère, ne nous entretient plus de ses vertus (1).

---

(1) Carnot, dont je parle, a conservé, je le sais, un assez grand nombre de partisans : je consentirai donc, puisqu'ils le veulent, à l'absoudre comme régicide ; j'oublierai qu'accusateur, adversaire et juge à-la-fois de Louis XVI, il a condamné non pas un roi, mais un innocent, et j'excuserai sa faute par l'égarement de son esprit. Mais cette concession, plus

Tout change autour de nous et loin de nous. Certaines cours de l'Europe ne ressemblent plus aux écuries d'Augias ni aux

---

que généreuse, une fois faite, je les prierai de me dire par quels principes de morale, ou par quel système politique ils espèrent justifier la conduite qui a suivi cette faute : conduite dont voici quelques traits.

Membre du comité de salut public, collègue de Robespierre, de Saint-Just, de Billaud de Varennes, il fut, comme eux, un des ordonnateurs de ces massacres qui, pendant plus d'un an, ensanglantèrent la France entière. S'il n'a pas signé l'arrêt de mort de ces milliers d'infortunés condamnés tous les jours, sous ses yeux, par le tribunal révolutionnaire de Paris; si, comme nous, il n'a pas quelquefois rencontré sur son passage les tombereaux où tant de victimes marchaient au supplice, aux acclamations redoublées de quelques monstres et de quelques furies, le lendemain du moins il a dû connaître par les journaux les noms et la quantité de ces prétendus conspirateurs, et n'en a pas moins ordonné ou toléré de nouveaux massacres. Il ne pouvait pas ignorer que ces infâmes tombereaux voituraient plus d'innocens encore que de coupables; et bien certainement, à ses yeux-mêmes, Malesherbes, Lavoisier, Angran,

cuisines de Babouc. L'abjection du caractère ne suffira plus pour porter d'indignes Français aux premières dignités de l'Etat.

---

d'Alleré n'avaient ni les uns ni les autres mérité d'y monter. Les quarante fermiers-généraux, tous condamnés indistinctement, pour avoir mis, dit le jugement, de l'eau dans le tabac, n'étaient pas tous, non plus, des conspirateurs. Cette jeune fille Renaud, sortie de chez elle pour voir, disait-elle avec ingénuité, comment était fait un tyran, et punie, avec toute sa famille, de tant d'innocence et de candeur, n'avait pas plus menacé la république que les jours de Robespierre. Ces jeunes vierges de Verdun chantant des hymnes religieux à côté de leurs bourreaux, étonnés de leur résignation, ne l'avaient pas menacée davantage. Ces vieillards en enfance, dont plusieurs marchèrent au supplice sans se douter qu'ils eussent été condamnés, tant de victimes innocentes, mourant, ou par ses ordres, ou par sa lâche complaisance, n'avaient pas conspiré; il savait d'ailleurs qu'on assassine, mais qu'on ne juge pas, en deux ou trois heures, soixante, soixante-dix, et quatre-vingts personnes. Il n'ignorait pas que, par une méprise digne de cette soif démesurée de carnage, Loiserolle père avait subi le sort réservé pour son fils. Sous aucun rapport enfin, rien ne pouvait le justifier

Nous n'aurons désormais ni pour ministre, ni pour pentarque, ni pour sénateur, des poètes assez vils pour avoir fait des odes à Marat.

---

de tant d'assassinats. On supposera peut-être qu'il les excuse, les pleure, ou s'en repent : non, il ne s'en souvient plus, il les a tous oubliés; et lorsque les enfans ou les frères de toutes ces victimes peuvent lui demander : « Caïn, qu'as-tu fait de mon frère ? » lorsque tout Français a le droit de lui dire, Ou vous fûtes un lâche, ou vous êtes un bourreau, l'assassin qui s'est placé dans cette alternative nous parle de son humanité, de ses vertus, et de son courage !

Quoi ! la miséricorde divine est à peine assez grande pour l'absoudre, et cependant c'est de l'estime, ce sont des honneurs et des dignités qu'il ose réclamer ! Quoi ! trop heureux de vivre dans l'oubli, c'est toujours lui qui vient se présenter devant ses victimes ? Ce genre de délire décèle une maladie morale toute particulière; il en est un des symptômes frappans : la contagion du crime a passé de l'ame à l'esprit, et le remords, repoussé d'une conscience muette ou flétrie, est venu se venger sur la raison; il la trouble, il l'égare, il la mutile, il en obscurcit les lumières, sans cependant en éteindre entièrement la lueur.

L'influence de tant de grands exemples s'étend même jusqu'aux doctrines coupables dont elle semble atténuer un peu les ravages. Vingt-cinq ans de maux nous ont prouvé, jusqu'à l'évidence, que le privilége, transmis de tems immémorial à d'antiques familles, de gouverner les peuples comme un véritable patrimoine, s'il n'est pas la conséquence naturelle du droit qui constitue le père, le protecteur et le maître de ses enfans, est au moins, de toutes les conventions de l'ordre social, la plus appropriée au bonheur des hommes. La nécessité, plus puissante et plus éclairée que les théoriciens de nos jours, en a fait désormais en France un dogme salutaire. Le vulgaire vient de l'adopter sur la foi de sa propre expérience: les esprits éclairés s'y sont soumis par réflexion; les souverains eux-mêmes l'ont adopté comme un gage de paix. Oui, pour le bonheur même des peuples, les royaumes doivent appartenir aux rois comme les fermes à leurs possesseurs.

Certains esprits auront beau se sentir blessés d'un langage si raisonnable, l'expérience n'en proclame pas moins l'indispen-

sable nécessité ; elle prouve qu'on n'approfondit jamais les droits attachés à la souveraineté sans attaquer la société dans ses bases, et que, chercher l'origine du pouvoir des rois dans des conventions synallagmatiques, c'est vouloir prendre dans un monde sublunaire des exemples démentis par l'histoire et la nature d'un autre. Si l'on remonte à l'origine des sociétés pour obtenir la solution de cette question dangereuse, les propriétés particulières, considérées sous le même rapport, ne paraîtraient pas désormais plus légalement établies que la puissance des rois. Des deux côtés, on trouverait vraisemblablement une violence primitive, légitimée par une longue prescription. Dieu, dans sa justice, n'ayant ni fait une distribution légale des terres du globe, ni chargé personne de la faire en son nom, la tige originelle de la propriété n'est pas plus pure sans doute que celle de la royauté. Qu'importe d'ailleurs? Ce n'est pas à la nature de leurs devoirs que regardent les souverains pour les violer; c'est de leurs passions, de leur position, de leur intérêt bien ou mal entendu, qu'ils prennent con-

seil pour cela. La source de leur puissance dérivât-elle d'un contrat bien positif, les tyrans n'en seraient pas moins tyrans; les rois légitimes n'en seraient ni meilleurs ni plus mauvais, en se rappelant que leurs ancêtres signèrent, il y a quelques centaines d'années, une convention quelconque avec le peuple qu'ils gouvernent aujourd'hui.

Voilà ce que disent maintenant presque tous les Français, éclairés sur ces questions délicates par des exemples et des preuves sans réplique : ils savent à quoi s'en tenir sur tant de contrats synallagmatiques tombés sur eux, depuis vingt-cinq ans, presque aussi régulièrement que des Etrennes mignonnes. Ils ont appris que ce n'est point par l'effet de telle circonstance apparente que tel de ces contrats survécut à peine à sa naissance, mais qu'ils durent tous la courte durée de leur existence à la nature même des principes modernes dont ils dérivaient. Les factieux du faubourg Saint-Antoine, en pulvérisant le pacte de 1791; Bonaparte, en déchirant celui de 1795; Blucher, en étouffant dans son germe celui qui devait succéder aux constitutions addi-

tionnées de l'empire, n'étaient que les instrumens visibles dont le tems, dans sa course, frappe à coups redoublés les institutions mal conçues, mais non la cause directe de leur destruction : et tandis qu'un petit nombre de politiques discute encore sur ce que de pareils accidens ont de fâcheux, la grande majorité des Français lit enfin, sur les feuilles déchirées de tous ces contrats, l'intention d'une Providence bien décidée à nous désabuser, en renversant nos tours de Babel à mesure que nous les bâtissons.

Encore un coup, ce n'est point par une sorte de fatalité que tant de pactes synallagmatiques ont passé si rapidement de la vie à la mort; c'est parce que la corruption de mœurs les frappait à leur naissance d'un germe incurable. Obéir est une science que nous avons oubliée; et que pouvaient contre notre indocilité, toujours armée d'argumens, de vaines tables de matières, propres tout au plus à nous rappeler nos devoirs, mais impuissantes par elles-mêmes à nous y soumettre? Il est évident qu'indépendamment du germe de destruction qu'elles recélaient, ce germe s'envenimait encore de

notre inaptitude à nous en servir. Il est évident enfin qu'elles périrent toutes parce que, comme l'a très-bien dit Machiavel, « c'est » parmi les hommes qui ont peu de vertu que » la fortune signale toute sa puissance (1). »

Des gens que rien ne désabuse croient encore que nos mœurs, en s'améliorant, se seraient un jour trouvées en harmonie avec ces constitutions : ils ne voient pas qu'un peuple sans religion n'aura jamais de mœurs, et que la France, qui n'avait pu suivre la sienne ni sous ses républicains ni sous ses pentarques, devait bien moins encore s'y rattacher sous un empereur renégat ; car, de catholique il s'était fait musulman, de musulman il était redevenu catholique, en apparence au moins, le jour de son sacre ; et il avait abjuré de nouveau le catholicisme en tenant captif, aux portes de la capitale, le chef de l'Eglise, aux pieds duquel il avait commencé par s'agenouiller.

Non, celui qui ne pouvait lire que Ma-

(1) Dove gli uomini hanno poca vertù, la fortuna dimostra assai la potenza sua.

Discours, liv. II, chap. 20.

chiavel; celui qui ne voulait un culte que dans l'intention d'en faire son complice; celui qui voyait dans des mœurs dissolues les meilleurs auxiliaires de son pouvoir, ennemi par instinct de toute liberté raisonnable, ennemi par réflexion de toute religion dont il n'eût pas été lui-même le chef ou l'interprète reconnu, pouvait seulement nous façonner de plus en plus à la servitude. « Rien, dit Montesquieu, ne contribue au» tant à la liberté que les mœurs du prince. » Si la maxime est vraie, l'esclavage diversifié sous lequel nous vivons depuis un quart de siècle n'a plus autant de chances en sa faveur; car, abstraction faite du caractère privé de notre monarque, dans la situation naturelle où se trouvent les souverains légitimes, ils n'éprouvent pas, comme les usurpateurs, le besoin d'allumer les passions, de désordonner les idées et les sentimens de leur peuple, pour étayer ainsi, par des vices et des folies, le vice d'une position fausse. Sous ce rapport, nos mœurs, abandonnées à leur pente naturelle, ne recevront plus désormais un levain d'immoralité de la main destinée à les en préserver.

Ce ne sera plus dans les immondices du machiavélisme qu'on ira prendre des leçons de politique. Il est prouvé maintenant qu'en subordonnant à d'arides combinaisons les sentimens élevés ou généreux, il a fait descendre presque tous les cœurs français au ton de son triste diapason. Il est prouvé que ses axiômes décidant seuls depuis son invasion de nos opinions, ce sont nos convenances individuelles, notre intérêt personnel, et non nos devoirs ou nos affections, qui nous tracent notre conduite; car enfin, il faut bien en convenir : l'armée n'a pas été la seule à trahir la foi jurée; les royalistes eux-mêmes, atteints de la contagion, ont cédé, comme les disciples de Bonaparte, à d'indignes calculs; et cinquante mille sermens peut-être, faits avec franchise, avec empressement, à Louis XVIII, ont été rétractés quelques jours après en faveur de l'usurpateur de son trône. C'est l'égoïsme méthodique, c'est cet ennemi de toute espèce de loyauté, de toute générosité qui, après avoir éteint en nous jusqu'au sentiment de l'honneur, nous égare encore aujourd'hui dans les calculs d'une personnalité sans

contre-poids et sans frein. D'une semblable abjuration de notre ancien caractère jusques au parjure il n'y a qu'un pas; et comment ne serait-il pas franchi tous les jours chez un peuple si savamment corrompu, où ce qui ne s'excuse pas par des sophismes, se justifie par cette efféminations de mœurs, qui permet tous les genres d'apostasies, et les absout par ces paroles : J'avais besoin de ma place.

Cette espèce de gangrène morale ne nous a pas moins ravi de bonheur individuel que de loyauté nationale. Hélas! quelque importance que nous mettions à nos opinions, ce n'est point par elles que nous sommes heureux, mais bien par une satisfaction du cœur dont le principe réside en nous, par l'influence machinale ou raisonnée de nos propres sentimens; et depuis vingt-cinq ans que les opinions nous agitent, nous divisent et nous aigrissent les uns contre les autres, depuis le jour où leur incandescence irréfléchie plaça sur la route de l'échafaud l'excellent Roi, qui disait si tendrement : « Ce bon peuple dont on m'assure que je suis aimé, lorsqu'on veut me consoler de

mes peines, » qu'avons-nous aimé, qu'avons-nous honoré de cœur et d'esprit dans les chefs sous lesquels nous a courbés une fatale destinée? Serait-ce les membres du comité de salut public? serait-ce Robespierre? serait-ce les hommes médiocres, vils, nuls ou coupables, nommés directeurs, dont personne ne se rappelle aujourd'hui les noms obscurs, que personne ne voudrait avoir pour parens ou pour amis (1)? serait-ce ce tartare exclusivement admirateur de Machiaval qui, dans la position la plus belle où des cieux indulgens aient jamais fait monter un mortel, n'a su trouver, ni dans son élévation, ni dans son ame, un sentiment assez pur pour absoudre la Providence du miracle de sa destinée?

Convenons-en, le bonheur ne fut pour rien dans les sentimens relatifs à la patrie pendant de si cruelles épreuves. Quelques ames abjectes éprouvèrent tout au plus cette volupté des factieux dont l'ivresse éclata tant

(1) Il faut en excepter le comte Barthélemy; aussi a-t-il expié, sur les plages pestilentielles de la Guiane, la noble simplicité d'un beau caractère.

de fois dans d'exécrables maximes, après des triomphes révolutionnaires. Quoi qu'en dise une philosophie toute en paroles, nous étions mille fois moins à plaindre sous la douce tutelle de nos rois. L'amour qu'ils méritèrent presque tous, et que mérita plus qu'aucun autre celui que l'efféminatiou de notre caractère laissa conduire au supplice, nous donnait au moins le bonheur inséparable des affections douces, le bonheur attaché au plaisir d'aimer. L'espèce d'adoration, par exemple, qu'obtint de nos aïeux Louis XIV, était trop sincère pour ne pas porter avec elle une semblable récompense ; on l'aimait avec ardeur, avec effusion, parce que cette méthaphysique glaciale, qui soumet tout à son crible empoisonné, n'avait pas encore condamné de pareils sentimens comme serviles, comme indignes de la haute nature de l'homme. Tout Français, heureux d'aimer ce qu'il admirait sincèrement, ne voyant pas encore un despote dans un grand Roi, portait dans ses devoirs de sujet l'ardeur pressante d'un sentiment, et en goûtait ainsi la douceur ; rien d'ailleurs, dans les formes sous lesquelles se montrait alors son amour,

le ressemblait à de la servitude, parce que le monarque, avec une dignité de caractère pleine d'aisance et de grâce, couvrait par des formes paternelles le ton toujours un peu sévère de l'autorité. Jamais la froide aridité des préceptes, jamais le ton dogmatique des axiômes et des doctrines ne produira de semblables résultats ; jamais sur-tout la fierté républicaine, plus contraire à nos inclinations qu'à nos usages, ne produira, chez un peuple ardent et sensible comme nous, le bonheur de ces émotions. La révolution, malgré le froid dont elle a glacé nos ames, n'a pu dénaturer entièrement ce trait indélébile de notre caractère. Cette sensibilité qui fit couler tant de larmes sur la mort d'Henri IV, même après la régence, époque la plus marquée de notre dépravation, en a fait couler d'aussi sincères pendant la maladie de Louis XV. Qui de nous n'en a pas vu répandre d'attendrissement le jour où nos princes rentrèrent dans Paris ? L'habitant des villes du Nord lui-même, naturellement moins démonstratif, en versa de rage et de douleur, lorsque la perfidie les força depuis à se dérober momentanément à tant d'amour.

Ah! livrons-nous sans réserve à de si tendres effusions. Le Roi, les princes, objets de tant d'acclamations, d'une si douce ivresse, n'en ont pu goûter l'ineffable volupté, sans éprouver le besoin de nous rendre ce que nous leur prodiguons d'amour. Ne fussent-ils ni sensibles, ni généreux; ne fussent-ils pas du sang d'Henri IV, ils en seraient devenus dignes les jours où ils rentrèrent à Paris, comme le jour où ils en sortirent. En buvant à ce calice de joie et d'affliction, ils ont épuisé, dans ces deux alternatives, tout autre besoin que celui de nous rendre heureux; et si jamais le trône a fait entendre une voix entraînante et douce, c'est à notre monarque. Une ame de marbre elle-même ne ressentirait pas l'enivrement de ces douces commotions, sans en recueillir, avec la mesure des devoirs de la royauté, la faculté de les remplir. Après avoir ainsi goûté des joies au-dessus de notre faible nature, et participé, pour ainsi dire, à la volupté des anges, Louis XVIII, si heureusement retrempé pour le trône, mourrait de consomption le jour où notre félicité cesserait d'être le plus ardent besoin de son cœur.

Dans une position semblable à celle où s'est trouvé le plus illustre de ses aïeux, sa politique, tracée d'avance par des exemples si frappans, aura les mêmes résultats. C'est à force de bonté, de franchise, de bonne foi, de clémence qu'Henri IV conquit son royaume et désarma ses ennemis; c'est par un heureux mélange de qualités et de vertus qu'il triompha des subtilités du machiavélisme. Il avait dû juger cette infâme politique dans l'espèce de prison où le tint Médicis; et, lorsque la loyauté de son caractère n'en eût pas repoussé les indignes leçons, il aurait appris à l'abhorrer dans le crime de la Saint-Barthélemy, crime exécrable dont la politique de Catherine et des Italiens, ses confidens, a heureusement disculpé la France. « *Je vous aime tous, et me sens périr et affaiblir dans votre sang,* » écrivait-il à la noblesse, dans une de ces tendres effusions de l'ame condamnées par cette doctrine comme des fautes capitales; *Je veux tout ce qui sauvera la France,* nous a dit un de ses petits-fils, avec un accent de bonté parti de la même source. Oui, prince, la France sera sauvée. Pla-

cée dans la position critique dont sut la relever votre aïeul, surchargée d'une dette immense, sans armée, sans marine, elle se relèvera par vos vertus, comme elle s'est relevée par les siennes. Vous ne vous sentirez plus affaiblir et périr dans notre sang; nos larmes de joie, comme nos larmes de douleur, vous en ont porté l'assurance dans deux circonstances solennelles. Le même peuple qui, le jour où le grand Henri revint catholique des murs de Saint-Denis, était *affamé de le voir* (1), se montre sans cesse sous vos yeux, affamé du même bonheur. Riche ainsi de ce que les hommes peuvent obtenir de plus doux sur la terre, vous n'avez plus qu'un vœu terrestre à former en notre faveur; et le Ciel l'exaucera sûrement sous l'intercession d'un Roi saint et d'un Roi martyr.

---

(1) Lettre de Henri à Gabrielle.

FIN.

00027207

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 March, 2016